
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01661447 1







THÉATRE COMPLET

III

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

cinquante exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50
et cent cinquante exemplaires sur papier du Marais
numérotés de 51 à 200

OUVRAGES DE HENRY BATAILLE

Chez le même Editeur :

LA TENDRESSE. — L'HOMME A LA ROSE.
VERS PRÉFÉRÉS.

THÉATRE COMPLET

Tome I : LA LÉPREUSE. — L'HOLOCAUSTE.
Tome II : LE MASQUE. — L'ENCHANTEMENT.

Pour paraître prochainement :

THÉATRE COMPLET, tome IV.
L'ENFANCE ÉTERNELLE, roman autobiographique.

HENRY BATAILLE

THÉATRE COMPLET

III

RESURRECTION
MAMAN COLIBRI

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

RÉSURRECTION

ÉPISODE DRAMATIQUE

EN CINQ ACTES ET UN PROLOGUE

Tiré du roman de L. TOLSTOÏ

Représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre national de l'Odéon, le 14 novembre 1902

Reprise au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 25 Janvier 1905

Reprise au Théâtre national de l'Odéon le 24 Février 1923

PERSONNAGES

	ODÉON 1902 — MM.	PORTE-SAINT-MARTIN 1905 — MM.	ODÉON 1923 — MM.
Nekludoff . . .	Dumény.	Calmettes.	Debucourt.
Wassilieff . . .			Gasthons
Tikon	Darras.	Cambey.	Marcel Chabrier.
2e huissier . . .			Simon
1er huissier. . .			Vieville.
1er juré			L. Dervigny.
2e juré.			Darras
3e juré.			Marius Girard.
Le professeur. .	Duparc.	Charly.	Desmoulins.
Le vieillard . .	Maray.	Cerville.	G. Adet.
Le marchand . .	Bouthors.	Poggi	Jean Fleur.
Le capitaine. . .	Taldy	Denerty.	Marcel Chabrier.
Le présᵗ du jury.	A. Lambert.	Périvier.	Le Temple.
Un juré.			Pasquali.
Le commis. . . .	Cazalis.	Demarsy.	Robert Guilhem.
Le colonel. . . .			André Carnège.
Nikhine.	Vargas	Lebrun.	Dauvillier.
Koloussow . . .	L. Marie.	P. Laurent.	Marcel Soarez.
Nikiprovitch . .	Siblot.	Ferrier.	H. Coste.
Le gardien-chef.	Decœur.	Lemarchand.	Pierre Audert.
Oustinow. . . .	Coste	Liabel.	Georges Cusin
Le médecin-chef.	Daumerie.	Martin.	Perdoux.
L'interne. . . .	Synes.	Dastiery.	Max de Rieux.
Un déporté. . .			Stéphane Audel.
Un déporté. . .			Freschard.
L'officier. . . .	Violet.	Delvil.	Gabrio.
Nowodonof . . .	Albert.	Legris.	Ch. Rollan.
Krilitzof. . . .	Dauvilliers.	Volney.	Robert Arnoux
Simonson	Janvier.	Maxence.	Balpétré.
Un paysan. . . .			Léo Peltier.
Un paysan. . . .			Ravon.
Jurés, Paysans, Déportés, etc.		Hubert. Gaignettes, Sigaud, etc.	Laferté. Champrose, Etc.

PERSONNAGES

	ODÉON 1902	PORTE SAINT-MARTIN 1905	ODÉON 1923
	Mmes	Mmes	Mmes
Matrobla. . . .	O. Mont.	O. Mont.	Andrée Ettry.
Une servante. .	Durena.	Bérangère.	Béatrix Varenne
Matrona	Courty.	Bauville.	Alice Vermeil.
Tante Sonia. . .	Dehon.	Villac.	Marcel Duval.
Tante Laura. . .	De Hally.	Dorlia.	Jacqueline Chaumont.
La Maslowa. . .	Berthe Bady.	Berthe Bady.	Vera Sergine.
Missy	Mailue.	Rebecca Félix	Talour.
Psse Kortchaguine	Even.	Malvau.	Suzanne Théray.
Natacha	Dortzal.	G. Nancray.	Claire Magnus.
La grande rousse	Aubry.	Brenneville.	Suzanne Dehelly.
Une garde-malade			Jarville.
La garde-barrière	Vellini.	Maya.	Marcelle Rueff.
La beauté . . .	Fromant.	Rapp.	Renée Pignon.
2e femme. . . .			Deraive.
La bossue. . . .	Leyraiss.	De Marrot.	Blanche Martal.
Un enfant. . . .			Renée Simonot.
Une vieille . .			Charrière
3e femme. . . .			Germaine Dard.
La Korableva. .	Schmid.	Tapole	Henriette Morel.
Fedosia.	Sylvie.	Flore Mignot.	Suzanne Coulomb.
La détenue. . .	Bonnet.	Vella.	Lise d'Ajac.
La gardienne . .			Eva Maugrand.
Fille du diacre.			Béatrix Varenne.
Une condamnée. .			Muse d'Albray.
Une prisonnière.			Claude Cerdat.
Une déportée. .			Jacqueline Bolti.
Une jeune fille.			Suzanne Gaveau.
Une paysanne. . .			Peyrens.
1re marchande. .			Villemont.
Une déportée. .			Cazaux.
2e marchande .			Suzanne Pongaud.
Maria Pawlovna.	L. Brille.	Depeinster.	Renée Pierny.
Prisonnières, Déportées, Gardiennes, etc. Paysannes, etc.		Lainé. Démathia. Maia. Fonteney, etc.	Marbot, Dantèze, etc.

A

BERTHE BADY

qui a été les yeux, le visage et toute l'âme de

LA MASLOWA.

H. B.

RÉSURRECTION

PROLOGUE

LA NUIT DE PAQUES

Une chambre à coucher de campagne. A droite, le lit dans l'alcôve. A gauche, la porte d'entrée. Vaste fenêtre donnant sur les jardins et les plaines neigeuses. La nuit est claire. Au fond de la chambre, qui se rétrécit en couloir, la porte des appartements de l'étage.

SCÈNE PREMIÈRE

MATROBLA et UNE JEUNE SERVANTE

MATROBLA

Pose le samovar sur la table... Défais la couverture... Attends, je vais t'aider à la plier.

LA SERVANTE

Ne vous fatiguez pas.

MATROBLA

Oh! mes mains ne sont pas encore trop vieilles .. Ce sont les jambes, vois-tu... Ah! si j'avais pu encore cette année les suivre à la messe de nuit!...

C'est la première fois de ma vie que j'aurai manqué la messe de Pâques, fifille... Les cloches n'ont pas encore sonné, n'est-ce pas?

LA SERVANTE

Non, je ne crois pas.

MATROBLA

Quelle heure est-il à la pendule? Minuit moins dix... Dans dix minutes, Christ sera ressuscité, ma fille... Quel temps auront-ils eu?... Hé, la nuit est splendide... On dirait une nuit d'été. Ça sent le sureau! Mesdemoiselles ont pris la voiture fermée?

LA SERVANTE

Je crois.

MATROBLA

C'est prudent... A leur âge, le moindre courant d'air...

LA SERVANTE

Tu causes, tu causes, Matrobla... Tu ferais mieux d'aller te coucher. Moi et Tikon, nous aurions bien suffi à recevoir les maîtres.

MATROBLA

Non. Je veux être là pour l'embrassade. Il y a de l'eau dans la carafe? Les serviettes?... (*A ce moment les cloches se mettent à sonner.*) Ah!

LA SERVANTE

Christ est ressuscité!

MATROBLA

En vérité, Christ est ressuscité.

(Elles s'embrassent puis reprennent leur ouvrage.)

LA SERVANTE

C'est la fin de la messe... Les couvertures de ces demoiselles sont faites...

MATROBLA

Regarde sa malle... Est-elle belle! Et deux valises!... Dire que je l'ai vu grand comme ça, le petit Dimitri!... Et maintenant voilà qu'il a des moustaches! Quand je l'ai vu arriver ce soir — j'étais dans la cour de la ferme à donner à manger aux dindes — je me suis dit : « Quel est cet officier que mesdemoiselles nous rapportent? » Il a fallu qu'il me dise : « Bonjour, vieille peau de bique! » comme il m'appelait toujours, pour que je le reconnaisse... Deux valises!... avec ses initiales en rouge. Regarde : D. N.

LA SERVANTE

Est-il vrai, la mère, qu'il reparte déjà demain?

MATROBLA

Oui, oui, il est venu un jour, en passant, embrasser tante Sonia et tante Laure, avant d'aller là-bas, avec son régiment, se battre contre les Turcs.

LA SERVANTE

Contre les Turcs!... Jésus Saint!... nous sommes

en guerre? Quand reviendra-t-il?... Sait-on! Pays d'étrangers, pays de loups.

(On entend une voix qui appelle : Katucha! Katucha!)

MATROBLA

Allons, bon! La gouvernante.

LA SERVANTE

La voilà qui crie après Katucha.

MATROBLA

Elle ne cesse de crier que lorsqu'elle est au lit.

LA SERVANTE

Parce qu'elle ronfle! Sans quoi...

MATRENA, *au dehors.*

Katucha!

MATROBLA, *à la servante.*

Que veux-tu, ç'a toujours été ainsi sur la terre... Le maître commande à son chien et le chien commande à sa queue.

SCÈNE II

Les Mêmes, MATRENA

MATRENA, *entrant, les cheveux en papillotes.*

Où est Katucha?

MATROBLA

A la messe de nuit, Matrena... Ces demoiselles l'ont emmenée sur le siège de la voiture.

MATRENA

Sur le siège de la voiture !

LA SERVANTE

En robe blanche.

MATRENA, *bougonnant.*

Une fille de vachère ! Sur le siège de la voiture, maintenant !

MATROBLA, *bas à la servante.*

Entends-la marmonner.

LA SERVANTE

Oui, Matrena.

MATRENA

Mêlez vous de ce qui vous regarde, vous ! Ce n'est pas à vous que je m'adresse... Au torchon ! Que faites-vous, à cette heure, à fouiller dans les affaires de Dimitri Ivanowitch ?

LA SERVANTE, *interrompt brusquement et vient se placer devant elle avec un sourire malin au coin des lèvres.*

Christ est ressuscité.

MATRENA, *l'embrassant.*

En vérité, Christ est ressuscité ! (*Dans les dents.*)

La gale!... (*A la servante.*) Allez!... au torchon, au torchon!... Sur le siège de la voiture, en vérité!

LA SERVANTE, *ramassant sur le pas de la porte quelque chose, et le présentant à Matrena avec un salut.*

Vous avez laissé tomber ce bigoudis, Matrena.

MATRENA

Voulez-vous bien!

SCÈNE III

MATRENA et MATROBLA

MATROBLA

Qu'est-ce que ça peut bien te faire, Matrena, que Katucha soit sur le siège de la voiture?

MATRENA

Cette petite finira par commander ici. Ces demoiselles lui rendent le plus mauvais service. Il était convenu qu'on l'éléverait comme une femme de chambre, et voici qu'elle n'est plus femme de chambre et qu'elle sera bientôt demoiselle. C'est ridicule! On ne l'appelle plus Katia, on l'appelle Katucha... Et tu verras que d'ici peu il faudra l'appeler Katinka, ma parole, comme une grande dame!

MATROBLA

Eh bien, Matrena, ne te fâche pas rouge comme

un dindon. Quand tu n'auras plus de voix pour commander et que nous serons toutes les deux là-bas, à labourer la terre avec le dos, il faudra bien quelqu'un pour te remplacer au château.

MATRENA

Une fille de porchère, de porchère, qui sans moi serait morte, dès son premier jour, dans la paille et le fumier!

MATROBLA

Eh bien, maintenant, elle est sur le siège de la voiture, Matrena... Il faut en prendre ton parti. Tiens, écoute les cloches.

MATRENA

Est-ce que Dimitri Ivanowitch est aussi avec eux?

MATROBLA

Non, il a fait seller le vieux cheval, son vieux cheval de promenade d'autrefois, et il est allé tout seul... (*A la fenêtre.*) Viens voir, viens voir! Regarde les lanternes, là-bas. Ils sortent de l'église... Regarde comme c'est joli!... Les uns rentrent ici, les autres là... Oh! ces deux lanternes qui vont si vite, ce doit être déjà celles de la voiture... Oui... oui. . Écoute les chants... comme c'est beau! (*On entend les chants qui se rapprochent.*) Tiens, la lune commence à se lever.

MATRENA, *maugréant.*

A cette heure-ci!

MATROBLA

Que veux-tu, ce n'est pas de sa faute! Excuse-la, Matrena... Tu n'as pas la prétention de commander à la lune... même si elle s'est mise en retard?

MATRENA

Au lieu de faire des réflexions saugrenues, tu devrais bien descendre recevoir les maîtres. Voilà la voiture qui est devant le perron.

MATROBLA

Tu as raison.

MATRENA

Va vite... J'allumerai le samovar de Dimitri Ivanowich. Il doit être si fatigué du voyage qu'il sera bien aise de se coucher rapidement, après avoir pris un verre de thé bien chaud.

(Matrena reste seule, elle allume le samovar, va à la fenêtre, écoute les chants, puis va se mettre à genoux devant l'icône et récite une prière. Un grand temps.)

UNE VOIX, *dans l'escalier.*

Passe, mon chéri.

AUTRE VOIX, *dans l'escalier.*

Prends garde à la marche, mon chéri.

NEKLUDOFF, *au dehors.*

Oui, oui, je me souviens.

(Entrent Nekludoff et ses deux tantes.)

SCÈNE IV

NEKLUDOFF, TANTE SONIA, TANTE LAURA
MATRENA

TANTE SONIA

La voilà, ta chambre, ta chambre d'enfant !... Toute pareille.

NEKLUDOFF

Toute pareille, tante Sonia !

TANTE LAURA

Ton lit, ta table, l'icône...

MATRENA, *s'avançant vers Nekludoff, gravement.*

Christ est ressuscité.

NEKLUDOFF, *riant.*

Oui, oui, je sais, Matrena.

SONIA

Pourquoi ris-tu, mon enfant ?... Aurais-tu perdu tes idées religieuses au régiment, grand Dieu !

NEKLUDOFF

Non, non, tante. Seulement, ce sont les habitudes qu'on perd... Depuis une heure, tout le monde m'annonce que Christ est ressuscité... alors...

SONIA

Mais c'est la coutume de s'aborder et de s'embrasser ainsi le jour de Pâques. On est fidèle ici aux coutumes.

NEKLUDOFF

Oui, oui, je sais... A la ville, on oublie. Mais n'attachez pas d'importance à ce sourire, tante Sonia! (*Il marche dans la chambre.*) Trois ans!... Rien n'est changé depuis trois ans... Vos deux chères têtes ne comptent pas un cheveu blanc de plus.

LAURA

Mais c'est toi qui as changé!... Et te voir sous ce bel uniforme! Je ne m'habitue pas à cela... N'est-ce pas, Matrena, qu'il est changé? Il a des moustaches.

NEKLUDOFF

« Il a des moustaches! » c'est la phrase que j'entends le plus, depuis mon arrivée, avec « Christ est ressuscité! » Pour un lieutenant de la garde, vous savez, c'est réglementaire; la moustache, c'est l'ordonnance.

SONIA, *qui inspecte le lit.*

Tu n'auras pas froid, mon chéri, avec deux couvertures?

LAURA

Veux-tu une bassinoire, mon chéri?

NEKLUDOFF

Non, non, je vous en prie, tantes. Ce que je voudrais, c'est que vous alliez vite vous reposer... Vous êtes allées deux fois à l'église aujourd'hui... et vous vous êtes confessées. Vous devez être très fatiguées. (*On frappe.*) Qu'est-ce que c'est?

SONIA

Ce sont les paysans de la ferme qui viennent t'embrasser et te souhaiter bonnes Pâques. Tu sais, c'est l'usage. Tu ferais bien de ne pas les contrarier.

NEKLUDOFF, *allant au devant d'eux.*

Entrez! entrez!... Je crois bien!

(*Un groupe de paysans entre dans la chambre, chapeau bas. Ils saluent tout d'abord l'icône, puis Nekludoff.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, LES PAYSANS

WASSILIEFF, *s'avançant.*

Heureuse arrivée à vous, Dimitri Ivanowitch.

NEKLUDOFF

Bonjour, Nabia... Bonjour, mon vieux Thomas. Il y a toujours une place dans mon cœur pour vous... Et toi, Paule, qui me faisais, tout petit,

monter à l'âne. Et toi, Vera, toujours ton fichu blanc et ta veste grise?...

WASSILIEF

Dimitri Ivanowitch, nous t'apportons l'œuf de Pâques, l'œuf peint au safran. Nous te l'apportons avec toute la joie du Seigneur.

NEKLUDOFF

Merci, Wassilief... Le bel œuf couleur de cannelle!... Embrasse-moi le premier, Wassilieff.

WASSILIEF, *s'essuyant la bouche avec sa manche.*

Attendez, maître, que je m'essuie la bouche.

(Il l'embrasse.)

NEKLUDOFF

Et toi, Paulowna.

(Ils l'embrassent tous, à tour de rôle, en s'essuyant poliment la bouche et en disant l'un après l'autre : Joie du Seigneur.)

SONIA

Là! Maintenant il faut laisser le barine se coucher.

NEKLUDOFF

A demain, à demain, mes amis, et merci pour l'œuf.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LES PAYSANS

NEKLUDOFF

C'est bon et frais, tout cela! Le vieux m'a embrassé trois fois en pleine bouche. Je sens encore sa petite barbe frisée qui me gratte le visage... (*Il arpente la pièce.*) Dire que c'est sur cette table, tantes, que j'ai écrit ma thèse... à l'encre violette!.. Comme c'est loin!

LAURA

C'est affreux, Dimitri, de penser que tu t'en vas te battre là-bas! Nous avons bien du chagrin

NEKLUDOFF

Chut! Ne pensons pas à cela... Dans six mois, au plus, je demanderai un congé et je viendrai vous embrasser, comme aujourd'hui. Et alors, je resterai... et alors on reprendra sa vie régulière d'autrefois, des vacances. Le soir, je vous referai la lecture au salon... Allons, allons, on fera encore des réussites, tous les trois, je vois ça... vos réussites!...

SONIA

Tu l'entends, sœurette?

LAURA

A-t-il tout ce qui lui faut, au moins? Et les ablutions? (*Appelant à la porte.*) Katucha! Katucha!

LA VOIX DE KATUCHA, *au dehors.*

Voilà!... Voilà!

LAURA, *dans l'escalier.*

Dis à Tikon d'apporter l'eau chaude et viens vite chercher mes clefs.

KATUCHA, *au dehors.*

Tout de suite.

NEKLUDOFF, *à Sonia.*

J'ai tout revu... la petite rivière... mon canot de pêche... tout.

(Katucha entre en belle robe de fête.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, KATUCHA

SONIA

Regarde-la!... A-t-elle grandi?

NEKLUDOFF

Non... C'est toujours la même Katucha. Quel beau costume j'espère!...

KATUCHA *timide.*

Oh! c'est parce que c'est Pâques...

SONIA, *bas à Katucha.*

Tiens, prends ces clefs et va chercher un savon dans l'armoire de ma chambre.

KATUCHA

Bien, marraine.

(Elle sort, à petits pas vifs.)

NEKLUDOFF, *surpris.*

Marraine?

LAURA

Oui, nous trouvons mieux qu'elle nous appelle ainsi, tu comprends?... C'est elle qui nous fait la lecture, quelquefois, maintenant... Sœurette ne veut plus qu'elle soit servante.

SONIA

Oh! elle fait encore la couture fine, elle sert le café, elle prépare les petites lessives... Nous sommes très contentes d'elle.

(Tikon apporte l'aiguière.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins KATUCHA, plus TIKON, *portant l'aiguière.*

NEKLUDOFF

Ne te dérange pas, Tikon, je me servirai moi-même.

TIKON

Oh! mon maître, je connais mes devoirs.

(Il verse l'eau sur les doigts de Nekludoff.)

NEKLUDOFF

Allons, cette fois, bonne nuit... Et allez vite vous coucher Il va être une heure .. Dépêchez-vous.

SONIA

Qu'est-ce que tu prends, le matin? du thé, toujours ?

LAURA

Je crois que tu prends du café au lait maintenant.

NEKLUDOFF

Va pour le café au lait... (*Il embrasse ses tantes sur la main.*) Bonne nuit, tante Sonie; bonne nuit, tante Laure. Tikon va m'aider à ranger mes affaires.

SONIA

Dors bien, mon chéri... Je vais mieux reposer à l'idée que tu es de retour dans la maison. Bonne nuit. (*A sa sœur.*) Tu viens, sœurette?

(Elles sortent par le fond, l'une tenant une petite lampe à la main.)

SCÈNE IX

NEKLUDOFF, TIKON, puis KATUCHA

NEKLUDOFF

Ah! comme je suis heureux, avant de partir là-bas, d'avoir revu tout notre petit monde!

TIKON

Nous sommes aussi bien honorés, Dimitri Ivanowitch, bien honorés.

NEKLUDOFF

Alors, vous êtes tous en vie? Tous les tiens vont bien?

TIKON, *sortant des affaires de la malle.*

Grâce à Dieu.

NEKLUDOFF

Tes petits-enfants vont bien?

TIKON

Oui, oui, je vous remercie. Tout le monde va bien, à l'exception de Polkan... vous savez, le vieux cheval?

NEKLUDOFF

Ah! oui...

TIKON

Il est mort, l'année dernière, de la dysenterie. Il a fallu l'abattre.

NEKLUDOFF

Pauvre Polkan! Tiens, prends mon sabre. Pauvre Polkan!

TIKON

Oh! à part cela, il n'y a rien de changé... Il y a le chien de garde aussi pourtant qui vieillit bien... Il nous donne des inquiétudes. Est-ce qu'il faut laisser le reste dans la malle?

NEKLUDOFF

Oui. Sors-moi seulement le linge et le nécessaire.

TIKON *sort une boîte.*

Ça?

NEKLUDOFF

Ah! ça... tu ne sais pas ce que c'est, Tikon?

TIKON

C'est un portefeuille.

NEKLUDOFF

Il n'y a là-dedans rien que des lettres de femmes.

TIKON

Oh! vrai... c'est d'un lourd!

NEKLUDOFF

Tu ne peux pas comprendre ça, mon vieux Tikon... Si tu savais!

TIKON

Ah! c'est que vous êtes devenu un rude gaillard, barin !

NEKLUDOFF

Bah! je fais comme tout le monde... Il y a là des choses, mon cher!... (*Il ouvre le portefeuille.*) Ça, c'est la correspondance de la femme d'un attaché d'ambassade français... (*On frappe à la porte.*) Je connais ce petit pas là. Attends. (*Il remet avec soin sa casaque.*) Là, maintenant...

TIKON

Entrez!

KATUCHA, *entrant.*

Je vous demande pardon... Ce sont vos tantes qui vous envoient votre savon préféré, à la rose.

NEKLUDOFF

Merci, Katucha... Je te... je vous remercie, Katucha.

TIKON, *à Katucha.*

Le barine a apporté ce qu'il faut. Regarde, des flacons... des brosses, des poudres... tout ivoire et argent!

(*Un silence. Katucha reste gauche et les yeux baissés.*)

NEKLUDOFF

Katucha... dites bien à mes tantes que je les remercie.

KATUCHA, *après avoir décacheté le savon, embarrassée.*

Où faut-il poser le savon?

NEKLUDOFF

Donnez... (*Il le prend et le respire.*) Il sent bon la rose, en effet. (*Silence.*) Je suis très heureux de vous avoir revue... Et vous, vous ne dites rien, Catherine?

KATUCHA, *près de la porte, avec un petit salut, en souriant.*

Heureuse arrivée à vous, Dimitri Ivanowitch.

(Elle sort, preste.)

TIKON, *riant.*

Elle a rougi, la petite, elle a rougi.

NEKLUDOFF

Oui, oui, tout cela est propre, frais, intact et charmant... Comme tout est pareil!... Son tablier blanc!... (*Il pose le savon sur la table.*) Ce n'est rien, un parfum, et rien que de l'avoir respiré tout est redevenu en moi doux et clair comme autrefois. (*A Tikon.*) Ah! Tikon!... Qu'est-ce que je disais donc quand elle est entrée? Je crois que je disais des choses intéressantes.

TIKON

Vous parliez de la femme d'un attaché d'ambassade français.

NEKLUDOFF

Ah! oui. Oh! J'ai eu des aventures, Tikon, tu n'imagines pas! Des duels, même... Tire-moi mes éperons...

TIKON

Des duels?

NEKLUDOFF

Parfaitement, deux... (*Tapant sur le portefeuille.*) Il y a là-dedans des souvenirs extraordinaires. Dès que j'ai obtenu mon premier grade, j'ai eu des relations dans toute l'aristocratie russe et étrangère... Et des histoires!... Vous êtes à mille lieues, à la campagne, de vous douter de cela... Tiens, ce paquet-là, avec cette faveur, c'est d'une actrice mon cher... une actrice charmante... de l'Alhambra.

TIKON

Qu'est-ce que c'est que ça, l'Alhambra?

NEKLUDOFF

Ce qu'il y a de mieux. Dans toutes les villes qui se respectent, il y a toujours un Alhambra... Qu'est-ce que tu veux, c'est la vie!

(*Et il fait un geste en claquant des doigts.*)

TIKON

C'est la vie, Dimitri Ivanowitch. Chacun la sienne. Vous commencez la vôtre... Dieu vous garde!

NEKLUDOFF

Allons, allons, va te coucher, je n'ai plus besoin de toi.

TIKON

Bon sommeil.

(Il salue et sort.)

SCÈNE X

NEKLUDOFF seul.

NEKLUDOFF, *seul, réfléchit, écoute, puis hésite à se coucher, il respire encore une fois le savon.*

Quelqu'un marche dans l'escalier... Non, c'est un pas d'homme... Il s'en va... Ce n'est rien. On ferme en bas. Quelqu'un tire le verrou.. *(Il se penche à la fenêtre)* Non... personne. Ah! si. *(Il appelle tout bas dans la nuit.)* Katucha! *(Silence.)* Katucha!... Ah! c'est toi... *(Il parle par la fenêtre.)* Viens, je te prie, j'ai quelque chose à te demander... *(Il va ensuite à son lit et tapote son oreiller, Katucha entre au bout de quelques instants.)* Katucha, veux-tu m'aider, s'il te plaît? Je ne peux pas refermer la taie de l'oreiller. Là, tiens, regarde...

SCÈNE XI

NEKLUDOFF, KATUCHA

(Katucha s'approche du lit et s'occupe à faire entrer l'oreiller dans la taie. Nekludoff s'approche d'elle par derrière et l'embrasse brutalement dans la nuque.)

KATUCHA, *se retournant, blanche comme un linge.*

Que faites-vous?... A quoi pensez-vous?... Est-ce possible? (*Elle se dégage et le fixe dans les yeux.*) Ce n'est pas bien, Dimitri Ivanowitch... ce n'est pas bien... (*Il la saisit vigoureusement par la taille.*) Par grâce, laissez-moi.

NEKLUDOFF

Écoute... tu es seule, n'est-ce pas, là-haut, dans ta chambre?

KATUCHA

Qu'avez-vous?... Pourquoi?... Non, non, ce n'est pas bien, ce n'est pas bien...

(Elle pleure.)

NEKLUDOFF, *se reculant.*

Ne pleure pas, Katucha... Je te demande pardon, j'ai eu tort... Je ne te veux pas de mal... Tu ne m'aimes donc plus, Katucha?... Ne me regarde pas de ces yeux plaintifs... Dis, tu ne m'aimes plus?... Moi qui n'ai eu que cette seule pensée : te revoir! Si je me suis arrêté ici avant de partir, je te jure c'était pour revoir le pays où j'ai ét si

heureux avec toi... pour te revoir seulement... En entrant dans la cour, au roulement de la voiture, ce soir, ma première pensée a été : « Pourvu qu'elle y soit encore ! » Si je pouvais la voir apparaître sur le seuil pour me recevoir !... Et je ne t'ai pas vue !... Je n'osais demander à personne si tu étais là... Et tout d'un coup j'ai entendu ta voix dans l'escalier... alors mon cœur s'est mis à battre, la maison s'est tout à coup ensoleillée... tu étais là... et je t'ai entendue marcher en bas, sur les carreaux... floc ! floc ! je reconnaissais ton petit pas... Quand tu es entrée ensuite, Katucha, c'était toi, comme autrefois, toi, plus jolie, plus charmante, avec tes grands yeux noirs... Et toi, tu ne pensais plus à moi ?

KATUCHA

Si, Dimitri. Moi aussi, quand j'ai senti que vous étiez là, mon cœur s'est mis à battre très fort... mais je n'osais pas monter parce que j'avais peur de rougir devant vos tantes, en vous revoyant...

(Elle baisse la tête.)

NEKLUDOFF

Tu vois bien !... Nos deux cœurs battaient ensemble dans la maison !... Pendant ces trois ans, j'ai vécu, je suis devenu un homme, mais je ne t'ai jamais tout à fait oubliée, tu sais ?... Quand j'étais triste, quand le travail ne marchait pas bien, je songeais à Katucha et à son petit tablier blanc, et toute ma peine aussitôt s'enfuyait.

KATUCHA

Moi, je ne vous ai jamais oublié, Dimitri Ivanowitch.

NEKLUDOFF

Moi non plus. Mais quand je t'ai revue, là, ainsi... toute mon enfance m'est remontée d'un coup au cœur... Depuis tantôt mon sang bouillonne ; depuis tantôt je ne pensais qu'à te parler, quelque part... à te presser sur mon cœur... Je ne me lassais pas de te revoir, d'entendre ton rire, ta voix, ton bruit... de te sentir rougir... et tu as rougi deux ou trois fois si délicieusement, Katucha, ma petite chérie ! .. Tu vois que tu n'as pas à avoir peur... Assieds-toi, Katucha... je te jure que je me tiendrai sage.

(Il met les mains derrière le dos.)

KATUCHA

Je n'ai pas peur.

NEKLUDOFF

Assieds-toi.

KATUCHA

Je ne sais si...

NEKLUDOFF

Puisque je t'en supplie.

KATUCHA, *s'asseyant, lentement, et en hochant la tête.*

Est-ce bien, cela ?...

NEKLUDOFF

Mais oui, bien-aimée... tout est bien, tout est

beau et je t'aime... Est-ce que tu as été contente quand tante Sonia t'a dit de monter sur le siège au lieu d'aller à pied?

KATUCHA

Oui, Dimitri.

NEKLUDOFF

C'est moi qui l'ai demandé... J'ai eu une bonne idée... Donne ta main. Tu ne m'as pas regardé pendant la messe. Pourquoi?

KATUCHA

Je n'osais pas.

NEKLUDOFF

Si tu savais comme tu étais jolie pourtant, pendant que le diacre bénissait les pains, près de la porte, le vase d'encens dans les mains!... Tu avais l'air d'une petite sainte en cire... Je redevenais tout petit, vrai, Katucha, tout petit, au milieu de ces chants joyeux, des chasubles d'argent qui luisaient... les fichus de soie, et tout le monde qui répétait d'instant en instant : « Christ est ressuscité! Christ est ressuscité! »... Tout cela était beau, mais plus belle que tout cela était Katucha, avec sa robe blanche et son nœud rouge dans ses cheveux noirs!... Et quand le sacristain t'a repoussée en passant, j'ai été stupéfait de voir qu'il y avait des gens qui ne savaient pas que tout ce qui se faisait dans l'église et tout ce qui se passait dans le monde n'était que pour Katucha... que c'est pour elle que brûlaient toutes les bougies du candélabre et que tout ce qu'il y avait de bon

et de beau sur la terre, que tout cela était pour la petite Katucha.

KATUCHA

La petite Katucha est heureuse de vous plaire, mais elle n'est pas aussi jolie que vous voulez bien le dire.

NEKLUDOFF

Oh! que si!... Te souviens-tu, Katucha, de la fête du village?

KATUCHA

Oui.

NEKLUDOFF

Nous devions courir ensemble. Je te pris par la main, comme ça... une, deux, trois!... et je m'élançai sur la gauche... J'entendais près de moi le frou-frou de ton jupon empesé...

KATUCHA

Oui, mais vous alliez si vite, si vite, que vous m'avez bientôt dépassée.

NEKLUDOFF

Et alors? Dis, puisque tu sais mieux que moi.

KATUCHA

Et alors... je courus me réfugier derrière un bouquet de sureaux où il était convenu qu'on ne devait pas courir...

NEKLUDOFF

Et où je m'élançai pour te rejoindre... Hélas! voilà, voilà!... J'avais tout à fait oublié un grand fossé rempli d'orties, et qui est-ce qui est tombé dans le fossé?

KATUCHA, *riant.*

Vous, Dimitri Ivanowitch!... Oh! mais vous vous êtes bien vite relevé.

NEKLUDOFF

Bien sûr, puisque tu me tendais la main.. comme ça, tiens, donne... (*Il lui prend la main.*) Et tu te rappelles ce que tu m'as dit?

KATUCHA

Non.

NEKLUDOFF

« Vous avez buté », tu as dit... Et alors?...

KATUCHA

Et alors... je m'approchai de vous, et alors, sans que je sache comment, pendant que je rajustais ma natte qui s'était défaite dans la chute...

NEKLUDOFF

Alors?

KATUCHA

Alors, vous vous êtes penché et je crois bien que vous m'avez embrassée...

NEKLUDOFF

Sur tes lèvres, Katucha, sur tes lèvres.

KATUCHA

C'était mal, cela, Dimitri Ivanowitch, mais je ne vous en ai pas gardé rancune.

NEKLUDOFF, *l'enlaçant.*

Amour... (*Se relevant brusquement.*) Tu n'as rien entendu?... Un bruit. (*Katucha rit.*) Pourquoi ris-tu?

KATUCHA

Je ris, parce que vous n'êtes pas habitué; mais moi, je sais... vous voulez savoir ce que c'est?... C'est la gouvernante qui ronfle au-dessus.

NEKLUDOFF, *riant.*

Ah! bon! Ronfle, bonne vieille... Je ne suis plus habitué aux bruits de la maison... Et ceci, ce sont les cloches, là-bas... (*Il va à la fenêtre et l'ouvre toute grande.*) Oh! la belle nuit humide et chaude... Viens près de moi. Personne ne peut nous voir... Ecoute encore ce bruit étrange... C'est le printemps. C'est la glace de la rivière qui craque sous la lune...

KATUCHA

C'est le printemps, Dimitri.

(*Ils regardent au dehors.*)

NEKLUDOFF

Ecoute, un coq chante déjà... D'autres lui répondent, là-bas... Comme c'est doux!... Rien... rien que la rivière qui continue son fracas, là-bas

derrière les arbres... Tiens! il y a donc encore des gens à la ferme?

(Il se penche.)

KATUCHA

Oui, les paysans du village voisin qui sont venus raccompagner ceux d'ici... Ils sont venus pour le feu de Pâques, Dimitri.

NEKLUDOFF

Ah! oui! la grande flambée devant laquelle on chante des chansons; et, au refrain, tout le monde frappe des mains, en faisant tous bas un vœu.

KATUCHA

Et ce vœu-là est exaucé dans l'année, Dimitri.

NEKLUDOFF

Dis, dis-moi à l'oreille une de ces chansons... et tu feras un vœu au refrain.

KATUCHA

Je ne peux pas ..cela réveillerait vos tantes, Dimitri!

NEKLUDOFF

Non, tout bas, à l'oreille... Dis-moi tout bas la chanson qui porte ton nom, Catherine.

(Alors Katucha, les mains jointes, se met à chanter.)

KATUCHA, *à mi-voix.*

Catherine, Catherinette légère,
Tu n'es pas partie, tu n'es pas partie...
Celui qui fait vœu le verra
Avant que neige soit fondue,
Zi zi, zizipititzi.

NEKLUDOFF

Tout bas, tout bas... à l'oreille...

(Elle reprend le refrain et tous les deux murmurent à mi-voix en frappant des mains.)

NEKLUDOFF, KATUCHA

Catherine, Catherine légère...
Zi zi, zizipititzi.

NEKLUDOFF

Tu as fait un vœu, ma petite?

KATUCHA

Oui, Dimitri, j'ai fait un vœu.

(Elle garde les mains jointes ; sa poitrine se soulève.)

NEKLUDOFF

Mais, Catherine, il y a un autre usage de Pâques... Le connais-tu? On doit s'embrasser sur les lèvres. Car nous sommes tous égaux, ce jour-là!

KATUCHA

Non, Dimitri. Je connais l'usage... Le père embrasse sur les lèvres et l'étranger sur le front.

NEKLUDOFF

Que Catherine donne donc le front à l'étranger.

KATUCHA

Le voici.

(Elle tend doucement le front. Nekludoff va l'embrasser.)

NEKLUDOFF

Mais Catherine est si petite qu'il n'y a pas de place pour un baiser sur son front, et en croyant embrasser le front ce sont les lèvres qu'on embrasse.

KATUCHA

Dimitri, c'est que j'ai relevé le front... (*Elle rejette sa tête en arrière. Ils s'embrassent longuement sur la bouche. On entend les chants des paysans qui s'en vont au loin en chantant des mélopées.*) Ah! que faisons-nous, mon Dieu! J'ai peur, Dimitri Ivanowitch!... Par grâce, mon chéri, laissez-moi!

NEKLUDOFF

Oh! que je t'aime, Katucha! que je t'aime!

KATUCHA, *pleurant.*

Et demain vous serez parti, et je ne vous rever-

rai jamais... Ah! c'est mal... Laissez-moi m'en aller, Dimitri.

NEKLUDOFF

Eh bien, pars si tu veux.

(Il ouvre les deux bras tout grands. Katucha, la tête dans sa poitrine, soupire.)

KATUCHA

Je veux m'en aller... Je veux m'en aller...

(Et en disant cela, elle se serre tout contre lui.) Dehors, les chants se mêlent dans la nuit bleue : Christ est ressuscité!

RIDEAU

ACTE PREMIER

LE JURY

La salle de délibération du jury, à la cour d'assises à Moscou. Grande table au milieu, avec douze chaises, rangées autour. Porte au fond : trois marches. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

DEUX HUISSIERS

PREMIER HUISSIER, *taillant les crayons.*

Tous les crayons étaient épointés.

DEUXIÈME HUISSIER

As-tu regardé s'il restait assez d'encre ?

PREMIER HUISSIER

Oui.

DEUXIÈME HUISSIER

Dépêche-toi, ça va être fini.

PREMIER HUISSIER

Quelle affaire juge-t-on ?

DEUXIÈME HUISSIER

Une affaire d'empoisonnement. Tu sais bien... la Maslowa.

PREMIER HUISSIER

Non.

DEUXIÈME HUISSIER

Mais si... On n'a parlé que de cela dans les journaux... Une fille qui a empoisonné un vieux marchand dans une maison.

PREMIER HUISSIER

Ah! oui, je sais!

DEUXIÈME HUISSIER

Ça doit approcher. Où en est-on?

(Il entr'ouvre la porte du fond. On entend la voix du président.)

LA VOIX DU PRÉSIDENT

Laissez-moi, en terminant, vous rappeler que la société a remis entre vos mains l'exercice de ses droits les plus redoutables mais les plus augustes. Vous êtes sa conscience même; vous vous convaincrez du danger que constituent pour la société les éléments dégénérés des phénomènes pathologiques, et liés par votre serment vous saurez...

(L'huissier referme la porte.)

DEUXIÈME HUISSIER

Ça y est... le jury va sortir. Tout est prêt?

PREMIER HUISSIER

Oui... Tu n'as pas connu le président Sibelief, toi?... C'est lui qui était malin.

(On entend un brouhaha.)

DEUXIÈME HUISSIER

Attention!

(La porte s'ouvre. On voit deux gendarmes, l'épée au clair; douze jurés descendent un à un. On entrevoit la salle de la cour d'assises. Quand ils sont tous descendus, les gendarmes referment la porte.)

SCÈNE II

LES JURÉS

D'abord une gêne générale. Les uns dégourdissent leurs jambes. Les autres respirent avec bruit.

PREMIER JURÉ

Cigarette?

DEUXIÈME JURÉ

Cigarette!

PREMIER JURÉ

Une cigarette, oui... Ça fouette les idées.

LE PROFESSEUR

Le président a fait un fort beau résumé

LE MARCHAND

Il aurait bien dû ouvrir les fenêtres.

LE PROFESSEUR

Le fait est qu'il faisait étouffant.

LE MARCHAND

Encore si on pouvait enlever sa veste...

UN JURÉ

Du feu?

LE CAPITAINE, *secouant ses jambes.*

Sacristi, hein, colonel, c'est plus dur que de commander une batterie?... J'en ai des fourmis dans les jambes...

LE PRÉSIDENT

Nous sommes tous là?... Messieurs les jurés, je vous invite à prendre place.

UN JURÉ

Je vous demanderai de ne pas m'asseoir pendant une seconde...

LE MARCHAND, *à un juré.*

Je suis le marchand Baklachov, et à votre service.

UN JURÉ

Ah! oui... fort bien.

DEUXIÈME JURÉ

Quelle heure?

LE COMMIS

Trois heures et demie.

UN JURÉ, *à un autre juré.*

Ce marchand est insupportable... et il sent l'ail d'une façon odieuse.

DEUXIÈME JURÉ

Mais il a l'air d'un brave homme.

LE PROFESSEUR, *à Nekludoff.*

Pardon... vous êtes bien le prince Dimitri Nekludoff?

NEKLUDOFF

Parfaitement.

LE PROFESSEUR

Je ne sais si vous me remettez bien. Pierre Gras-simovitch, professeur au Gymnase. J'ai eu l'hon-neur de vous connaître, il y a deux ans, quand vous étiez officier de la Garde.

NEKLUDOFF

Ah! fort bien.

LE PROFESSEUR

Alors, le sort vous a désigné aussi? Vous ne vous êtes pas fait dispenser, prince?

NEKLUDOFF

L'idée ne m'en est pas même venue.

LE PROFESSEUR

Eh bien, voilà un beau trait de courage civique... Souffrir la faim et la soif, hé, hé!... Encore si on pouvait piquer un petit somme!

TROISIÈME JURÉ

Moi je crois bien que j'ai dormi quelques minutes.

LE PRÉSIDENT

La délibération est ouverte, messieurs.

(Un silence. Ils se rapprochent tous instinctivement de la table).

LE MARCHAND, *très haut, tout de suite.*

La petite n'est pas coupable; il faut l'acquitter

LE PRÉSIDENT

Pardon, pardon... vous allez un peu vite en besogne... Nous n'avons pas à l'acquitter ou à la condamner... La peine ne nous regarde pas. Nous avons à dire si une fille, la Maslowa, de complicité avec la vieille Euphémie Botschew, aujourd'hui décédée, a empoisonné un marchand, Smielkow, dans la maison publique dont cette fille faisait partie... Oui? Non? C'est tout... Comprenez-vous, mon ami?

LE MARCHAND

Je ne sais pas ce que j'ai à dire ou non... Je sais

que c'est la vieille qui a fait le coup... Elle s'est tuée quand on l'a arrêtée. Elle a bien fait. Quant à la petite, elle est innocente... ça se lit dans ses petites mirettes noires.

(Protestations.)

LE PRÉSIDENT

Permettez... voyons... du tact, mon ami...

UN JURÉ

Nous examinerons...

DEUXIÈME JURÉ

Attendez.

TROISIÈME JURÉ

J'avoue que je ne distingue pas le mobile.

LE PROFESSEUR, *d'une voix aiguë.*

Pour moi, toute la question est dans l'autopsie.

LE COMMIS

Le mobile, c'est le vol... Elle a volé : Elle s'est contredite.

LE MARCHAND

Et qui ne se contredirait pas?... Je voudrais vous y voir un peu, vous!

(Exclamations générales.)

LE PRÉSIDENT, *frappant la table avec un coupe-papier.*

Je vous en prie, messieurs, asseyons-nous autour de la table et délibérons avec calme.

(Ils s'asseoient tous autour de la table.)

LE COMMIS, *rompant le silence.*

Quelles rosses que ces filles ! Moi, je suis commis dans un magasin de ganterie, eh bien...

DES VOIX

Chut, chut...

LE PRÉSIDENT

Messieurs, arrivons aux questions.

LE CAPITAINE, *se levant.*

Permettez... Il m'est arrivé une histoire analogue qui peut édifier messieurs les jurés... C'est arrivé à un de mes amis, en retraite comme moi, je peux dire son nom, le capitaine Noblaski... Bon ! Il prend une femme de ménage qui lui montre de faux certificats... Elle sortait comme la Maslowa d'une maison innommable. J'ai vu la femme de ménage plus de vingt fois chez lui !... Bon !... Un jour, deux salières, une pince à sucre et...

LE PRÉSIDENT

Capitaine, capitaine, vous raconterez cela après...

LE PROFESSEUR

Aux questions !

LE CAPITAINE

Interrompez-moi... c'est votre droit, monsieur le président... mais je n'admets pas que monsieur... là... le professeur, m'interrompe de cette façon agressive et ironique qui m'agace.

LE PROFESSEUR

Vous dites?

LE CAPITAINE

Si vous n'avez pas le respect de l'armée...

LE PROFESSEUR, *sarcastique.*

Pardon... l'armée n'a rien à voir dans la question qui nous occupe.

LE CAPITAINE, *avec énergie.*

Pardon : il s'agit d'une fille de maison publique. Or, mes hommes sont exposés plus que les autres dans cette question!... Il y a là un cas grave... Un assassinat dans ces sortes d'institutions doit être réprimé avec énergie... Car il ne s'agit là que d'un marchand... mais si la vie d'un officier supérieur...

LE MARCHAND, *s'agitant.*

Comment, que d'un marchand!... que d'un marchand .. Mais je suis marchand, moi, monsieur!

(Il se lève et va sur le capitaine.)

LE CAPITAINE

Je ne veux pas dire...

(Léger tumulte. On force le marchand à se rasseoir.)

LE PRÉSIDENT, *frappant la table d'un couteau à papier.*

Messieurs, de grâce, arrivons à la question... Nous sommes tous un peu pressés... nous avons tous pris pour accomplir notre devoir de citoyen

sur notre travail et nos affaires... Il ne faut pas en abuser. D'autant que nous avons d'autres affaires à juger. Je vais faire la lecture de la question (*Il lit.*) « *Catherine Maslowa, vingt-sept ans, est elle coupable d'avoir, de complicité avec la vieille Euphémie Botschew, qui s'est tuée le jour même de son arrestation, ôté la vie au marchand Smielkow en lui donnant du poison dans du cognac, avec l'intention de lui dérober son portefeuille et une bague en brillants ?...* »

LE COMMIS

Quelles rosses!...

NEKLUDOFF, *vivement.*

Le président permettra que je résume clairement à messieurs les jurés, tant sa réponse a été nette, la justification qu'a donnée la Maslowa. La vieille Euphémie, propriétaire de l'établissement, s'est tuée en avouant son crime. Il n'y a pas de doute sur cela. Elle s'est fait justice. Or, l'accusation de complicité portée sur la Maslowa est absurde. Elle a remis au marchand... qui était en état d'ébriété, d'ailleurs... la tasse de cognac, sans savoir qu'il y avait du poison dedans. Pourquoi l'aurait-elle tuée? Une pauvre fille en maison n'a pas tant besoin d'argent.

LE MARCHAND

Bien sûr... Qu'en aurait-elle fait?

DEUXIÈME JURÉ

Moi aussi je la crois innocente, comme le prince Nekludoff. Néanmoins, elle avoue que la vieille lui avait dit : « J'ai mis un peu d'opium dans le cognac ! »

LE CAPITAINE

Et puis l'opium est aussi un poison. J'ai une belle-sœur qui a failli en mourir. Elle n'avait pris que quarante gouttes cependant.

LE PROFESSEUR

Pardon... Les constatations médicales ont une conclusion dubitative. Je signale cette matière bien que cela n'ait pas un rapport direct avec l'affaire, puisque la victime est morte, mais dans l'intérêt de la vérité, les rapports médicaux fournissent un champ de discussion considérable et scientifique...

LE CAPITAINE, *aigrement.*

Nous ne sommes pas des savants.

LE PROFESSEUR, *vexé.*

J'ai quelques connaissances toxicologiques qui...

LE PRÉSIDENT

Ce n'est pas la question, puisque quel que soit le poison, la victime est morte.

UN JURÉ

Très bien.

LE MARCHAND, *se levant.*

Pardon, monsieur le président, je demande la permission de marcher un peu, si ça n'est pas contraire à la loi... je parlerai tout de même... C'est mon docteur qui me le conseille... Moi, je ne suis pas fait pour rester assis toute une journée.

LE PRÉSIDENT

A votre aise, Baklachov.

LE COMMIS

Ce qui est sûr, c'est que la bague de la victime était en possession de la Maslowa... Ça, c'est un fait.

LE MARCHAND, *tout en déambulant de long en large.*

Mais elle nous l'a bien expliqué. Le marchand lui avait donné la bague. Smielkow prend cette femme. Il la trouve gentille (*Riant.*) et, entre nous d'ailleurs, il aurait pu plus mal tomber!... pas bête, le gaillard! Il avait, ma foi, choisi un beau brin de fille.

LE COMMIS, *pincé.*

Vous n'êtes pas difficile.

LE CAPITAINE, *froidement.*

N'insistez pas.

LE COMMIS

Permettez.

LE MARCHAND, *s'animant.*

Permettez vous aussi... Il s'amusait solidement, à la « sibérienne ». Je connais ça. Il avait bu un coup... Il ôte sa bague... et il dit : « Va, prends, tiens ! » Une poussée de sang, quoi ! Songez quel gaillard c'était, bougre !... moi, j'ai essayé la bague à l'audience : j'y entre les deux pouces... Ce n'était pas un doigt, c'était un concombre.

LE PROFESSEUR

On ne donne pas ainsi une bague d'un grand prix à la première fille venue.

NEKLUDOFF

Puisque Smielkow était ivre.

LE CAPITAINE, *tirant un papier.*

Ah ! pendant que j'y pense... J'attire votre attention sur une déposition fort singulière. La veille de l'empoisonnement, Maslowa avait dit à l'une de ses compagnes... j'ai noté textuellement la phrase... elle avait dit en parlant du malheureux (*Il lit.*) : *Ce gros-là, il a de l'or plein ses bottes* Elle avait ajouté : *Il me donnera ce que je voudrai.*

LE MARCHAND

Bon Dieu ! Tout le monde parle... Qu'aurait-elle fait de tant d'argent ?

LE PRÉSIDENT

C'est un argument qu'on a déjà présenté.

UN JURÉ

De ce train-là, ça va durer deux heures.

DEUXIÈME JURÉ

C'est probable.

(Il se lève pour boire un verre d'eau, au fond.)

LE MARCHAND

Oh! je ne sais plus ce qu'on a dit et ce qu'on n'a pas dit!

LE PRÉSIDENT, *à un vieillard, à sa droite, qui n'a rien dit depuis le commencement.*

Et vous? vous ne dites rien. Quel est votre avis?

UN JURÉ

Il est sourd.

LE VIEILLARD, *hochant la tête, comme s'il sortait de sa rêverie.*

Nous ne sommes pas des saints... nous ne somme pas des saints...

LE PRÉSIDENT, *se penchant à son oreille.*

Mais il ne s'agit pas de cela... La question est...

LE VIEILLARD, *se soulève de sa chaise et dit.*

Nous ne sommes pas des saints... Il vaut mieux toujours pardonner.

(Et il se rassied en hochant toujours la tête.)

UN JURÉ

Il n'est pas sourd... Il est idiot.

NEKLUDOFF

Pas tant que vous croyez.

DEUXIÈME JURÉ

Moi, je suis de l'avis du prince. Elle est innocente.

LE COMMIS

Il y a là un véritable cas de psychologie. Ceux qui sont à même comme moi de connaître les femmes, car grâce à la clientèle mondaine de notre maison...

LE MARCHAND, *pouffant.*

Ah! là, là... Si nous parlons de ça!...

LE COMMIS, *vexé.*

Vous ne pouvez pas connaître les femmes, Baklachov; votre vie modeste...

LE MARCHAND, *l'interrompant en se levant.*

Oui, certainement, et je n'en rougis pas... Je le dis avec orgueil : je suis un modeste!...

LE PRÉSIDENT

Je vous exhorte au calme, Baklachov. Messieurs, messieurs, il est déjà plus de quatre heures.

UN JURÉ

Quatre heures? Sapristi! moi qui ai rendez-vous à quatre heures et demie!

DEUXIÈME JURÉ

Personn llement, mon opinion est faite depuis deux heures. Je n'en changerai pas... et j'ai un mal de tête fou!

NEKLUDOFF

Il s'agit cependant d'une vie humaine !... Ayons un peu de courage! . La présomption ne tient pas debout. Il n'y a pas de preuves et l'on ne peut pas condamner sans preuves. Songez que cette fille n'est pas une simple brute d'instinct. Elle vous l'a dit tout à l'heure... elle a reçu de l'éducation. Elle a descendu les échelons de la misère irresponsable.

LE CAPITAINE

Raison de plus, elle est d'autant plus coupable. Elle a goûté les bienfaits d'une vie paisible, honnête... Elle nous a dit qu'elle avait été élevée dans un château, par de vieilles dames de la plus haute aristocratie. Ses mauvais instincts seuls en ont donc fait une prostituée. Elle est un élément actif de corruption sociale.

NEKLUDOFF, *s'animant.*

Qu'en savez-vous? Cette déchéance n'est-elle pas peut-être la faute des autres? Vous ne connaissez pas la source, oui peut-être pure de cette

mort prématurée. C'est le mystère... en vérité, le grand mystère qu'on ne peut pas pénétrer. Elle vous a parlé d'années de misère, de lutte... n'est-ce pas? Il y a la trace de cela sur son visage, à bien voir.

UN JURÉ, *à mi-voix à un autre.*

On a beau être prince, hé! hé!

(Il ricane.)

NEKLUDOFF, *s'arrêtant net.*

Vous dites?

LE JURÉ

Moi? Rien... Je tousse!... J'ai fait hum hum! voilà tout.

NEKLUDOFF, *troublé.*

Enfin... je... je... je dis cela parce que, n'est-ce pas, c'est mon devoir...

TOUT LE MONDE

Parfaitement! Parfaitement!... Je vois bien!

(Nekludoff se rassied mollement.)

LE PRÉSIDENT, *à Nekludoff.*

Prince, je vois que votre opinion à tous paraît être faite.

DES VOIX

Oui! Oui!

LE PRÉSIDENT

Il est tard... Et la justice elle-même nous saura

gré de ne pas prolonger inutilement notre délibération.

UN JURÉ

Très bien

LE COMMIS

Bravo !

LE PRÉSIDENT

Messieurs les jurés, vous avez à répondre sur deux questions uniquement : 1° La femme Catherine Maslowa est-elle coupable d'assassinat? 2° Avec ou sans circonstances atténuantes? Nous allons procéder au vote. Veuillez écrire chacun votre vote et me le remettre.

(Ils écrivent. Les uns se lèvent après avoir écrit et pendant que les autres continuent sur le devant de la scène, ils parlent à voix basse.)

UN JURÉ

Ouf ! C'est accablant !... J'ai un mal à la tête !...

DEUXIÈME JURÉ

Voulez-vous mon crayon migraine?

UN JURÉ

Volontiers !

LE CAPITAINE, *au juré, en tirant sa montre.*

Diable ! Diable !... Est-ce qu'après, la délibération sera longue?...

UN JURÉ

Non. Cinq minutes. Juste le temps de rédiger l'arrêt.

(Le commis tire une petite glace de sa poche. Il y a un très long moment où l'on n'entend que le susurrement des voix dans le silence.)

LE VIEILLARD, *dans le fond, remettant son vote.*

Nous ne sommes pas des saints...

(Silence.)

LE PRÉSIDENT, *après avoir parlé à l'huissier, trie les papiers, etc...*

Messieurs, la délibération est close. Voici le résultat. (*Tout le monde se rapproche de la table.*) Le jury, à la majorité de deux voix, a déclaré l'accusée coupable avec circonstances atténuantes.

LE MARCHAND

La pauvrette!

NEKLUDOFF

Mais c'est abominable!... Vous condamnez une innocente.

LE PRÉSIDENT, *l'arrêtant.*

Pardon, prince. La délibération est close. Je vous invite à respecter l'autorité de la chose jugée.

(Il sonne les huissiers. Tout le monde se lève. Le président d'un air solennel et gauche tient la feuille en main. L'huissier va ouvrir la porte. On voit les

gendarmes à nouveau tirer l'épée sur l'estrade. Les jurés, en file, rentrent l'un après l'autre, après avoir jeté leurs cigarettes.)

NEKLUDOFF, *resté le dernier, n'entre pas.*

Imbéciles!... Ça ne peut pas se passer ainsi.. La malheureuse!... Je ne veux pas voir cela.. c'est horrible!... (*A un huissier.*) Huissier, il faut que j'écrive un mot au président des assises, tout de suite. Avertissez le chef du jury que je suis souffrant... que je n'entre pas... qu'on me dispense... Une indisposition. Allez. Dites donc, l'autre, vous allez porter ceci au président, avant que la cour se retire... (*Il griffonne un mot et le lui remet.*) Je n'entre pas... Avez-vous un code?

LE DEUXIÈME HUISSIER

Oui, monsieur.

NEKLUDOFF

Merci...

(Les deux huissiers sont sortis. Nekludoff feuillette avidement le code. A ce moment, la porte de droite s'ouvre, paraît un magistrat.)

SCÈNE III

NEKLUDOFF, NIKHINE

NIKHINE

Ah! prince... Je venais savoir ce que vous étiez devenu. En ne vous voyant pas rentrer avec le

jury, j'ai pensé que peut-être vous étiez indisposé ou que vous aviez oublié que je devais vous ramener en ville dans ma voiture, à la sortie de l'audience.

NEKLUDOFF

Non, non, du tout...

NIKHINE

Vous n'êtes pas souffrant?

NEKLUDOFF

Souffrant non, ce n'est pas le mot; agité, oui, terriblement.

NIKHINE

Qu'avez-vous? Pourquoi cela?

(Un huissier rentre parler à voix basse à Nekludoff. Il le congédie.)

NEKLUDOFF

Il y a... il y a que nous venons de condamner une innocente.

NIKHINE

Ah! ce n'est pas la première fois que pareille chose se sera vue... Ah! ils l'ont condamnée... à la majorité!

NEKLUDOFF

Oui, avec circonstances atténuantes.

NIKHINE

Alors, c'est une vingtaine d'années de travaux forcés.

NEKLUDOFF

C'est affreux... c'est affreux... cela ne sera pas... Voyons, voyons, Nikhine, vous qui êtes magistrat, vous allez m'aider... Il n'est pas possible que parce qu'une poignée d'imbéciles, pressés de manger, de rentrer chez eux! (oh! si vous les aviez vus autour de cette table!...) il n'est pas possible que parce que ces gens falots ont dit oui, on envoie cette fille en Sibérie!

NIKHINE

Attendons le jugement.

NEKLUDOFF

Je ne veux pas voir cela!

NIKHINE

Dans cinq minutes, nous allons être fixés... mais la loi est formelle, il n'y a pas l'ombre d'espoir à conserver.

NEKLUDOFF

Eh bien, il faut casser le jugement. Vous allez m'aider, Nikhine. Il faut faire transporter l'affaire devant une juridiction supérieure.

NIKHINE

Devant le Sénat... oui. Dès demain je vais demander le dossier. Je réfléchirai. Mais, pour

l'amour de Dieu, ne vous tourmentez pas ainsi... Quoi ! vous avez fait votre devoir. Votre conscience n'a rien à vous reprocher.

NEKLUDOFF

Ma conscience, dites-vous ?... Ah !... au fait, je peux le dire, à vous... mais ceci entre nous, n'est-ce pas ?... Je vous demanderai que personne ne sache la part que je prends dans l'affaire.

NIKHINE

Certainement, cela va de soi.

NEKLUDOFF

Et puis, j'ai besoin de parler. Devant ces brutes, que dire ? Eh bien, vous allez comprendre, vous, l'agitation de mon âme... Il y a, mon ami, que dans cette pauvre fille publique, cette épave, dans cette fille au visage blême, sous le fichu et le sarrau gris des prisonnières, j'ai reconnu une petite servante une espèce de pupille — femme de chambre, qui habitait autrefois chez deux de mes tantes, il y a dix ans, et que j'ai séduite là-bas, un soir, avant de partir pour me battre, quand j'étais lieutenant à la garde.

NIKHINE

Ah ! bien... Vous ne l'aviez pas revue depuis ?

NEKLUDOFF

Non... La vie... la vie... Nikhine !... Je partis après lui avoir glissé un billet de cent roubles...

Depuis, j'avais bien appris, par une lettre de mes tantes, qu'elles avaient été contraintes de se séparer d'elle, comme elles disaient... Et je ne m'en étais pas autrement occupé... Quelquefois l'idée m'a traversé l'esprit... Je me disais : qu'a-t-elle pu devenir ? mais, au fond, j'évitais d'y songer ; et maintenant, tout à l'heure, la ressemblance était tellement grande et la coïncidence tellement étrange que je me disais : non... non.. ce n'est pas possible... elle s'appelle la Maslowa, d'abord, ce n'est pas le même nom... je suis bête !... Mais lorsque le président lui a dit : la Maslowa, c'est votre surnom public, je vous demande votre nom de baptême, elle a répondu tout bas, avec une petite voix qui m'a bouleversé : autrefois, on m'appelait Catherine... Catherine !... c'était elle ! Je distinguais clairement, à présent, sur son visage encore doux et joli, cette particularité mystérieuse qu'il y a dans chaque visage et qui le rend différent de tous les autres, en fait une chose unique, spéciale sans équivalent. Cette prostituée, mon ami, je l'ai pressée autrefois délicieusement sur mon cœur.

NIAHINE

Je comprends .. Mais que voulez-vous?... tout le monde a dans sa vie...

NEKLUDOFF

Oui, tout le monde fait ainsi... C'est comme cela que je parlais autrefois, pour étouffer toute conscience...Mais il y a une autre chose...il y a une autre

chose.. et j'ose à peine vous le dire, Nikhine, tellement cela m'angoisse... Autre chose que je viens de comprendre, là, entre deux phrases entrecoupées...

(Il s'arrête.)

NIKHINE

Quoi?

NEKLUDOFF, *baissant la voix.*

Il y a eu un enfant... Il y a eu un enfant !... Comprenez-vous maintenant !... comprenez-vous toute l'horreur?... Un enfant !... je n'ai plus entendu que ce mot... j'ai compris tout : la lettre ambiguë de mes tantes... « Se séparer d'elle », cela voulait dire qu'ensuite on l'avait chassée, jetée dehors ! C'est donc moi, moi seul qui ai fait cela... Et à travers les sanglots, les phrases entrecoupées, j'ai entrevu toute une vie affreuse, la chute d'année en année, la chute triste, triste... Et je ne sais quoi montait en moi... Je me disais : ce n'est rien, ce n'est rien... et pourtant j'avais l'impression qu'une main puissante me ramenait de force en présence de ma faute, et que cette main exigeait quelque chose de moi... Je me refusais à croire que je fusse pour quelque chose là-dedans, mais voyez-vous, c'est là, à la nuque, comme une main qui tient, qui serre et qui ne lâchera plus. Et je n'avais qu'une seule idée... tuer cette image, mais que cela finisse, ah ! que cela se hâte de finir !...

NIKHINE

Il vaut mieux que vous n'attendiez pas l'arrêt, en effet, qui vous émotionnera inutilement... Venez,

sortons ensemble. (*Il lui tend son chapeau.*) Et puis, en vérité, prince, je comprends vos scrupules, mais vous êtes dans un état d'agitation disproportionné. Ce sont les hasards de la vie...

NEKLUDOFF

Oh ! c'est que vous ne pouvez pas me comprendre... Pour comprendre, il faudrait que vous sachiez ce qu'a été pour moi cette petite servante aux doux yeux... Il faudrait que vous sachiez ce qu'a été Katucha dans le fond mystérieux de mon enfance, Katucha, qui, une nuit de Pâques, m'avait si innocemment regardé de ses yeux amoureux tout brillants de bonheur et de rêve. Tableau charmant, morceau de vie délicieuse découpé dans mon souvenir, là-bas, Katucha!... Je n'ai jamais pu penser à ce visage évanoui sans que toute ma tristesse se soit enfuie... Et pendant que je réfléchissais, accablé, tout d'un coup... oh! pensez à cela!... ses deux yeux avec leur étrange regard se sont fixés sur moi; ses deux yeux noirs me regardaient. C'était affreux. Je me disais : elle m'a reconnue, et machinalement j'allais me lever, parler, je ne sais pas... mais non... les yeux se portèrent ailleurs, passèrent : elle ne m'avait pas reconnu. Il y avait quelque chose de si extraordinaire dans l'expression, de si navrant dans ce regard!... et à côté de cette tête de prisonnière, malgré moi, je juxtaposais la petite tête d'autrefois avec la coiffe et le nœud rouge dans les cheveux, si jolie que le soleil m'en paraissait plus beau... et pendant qu'elle m'a regardé ainsi, j'avais envie de me lever et de

crier : Catherine ! Catherine ! c'est moi !... me reconnais-tu ?

NIKHINE, *cherchant à l'entraîner.*

Allons, venez !

NEKLUDOFF, *résistant, agité au possible.*

Et cette accusation stupide, finalement !... Sont-ils bêtes ! Non !... Empoisonner ce passant anonyme ! Pourquoi ?... Mais n'y eut-il que l'effroi de son regard pour prouver son innocence... son regard de pauvre bête traquée !... Ah ! c'est affreux !... Que peut-elle penser à cette heure ? Peut-être a-t-elle évoqué mon image dans son désespoir !... Et ne rien pouvoir !... Elle va entendre cette condamnation, la malheureuse, et elle ne pourra pas même crier... elle va se débattre contre ces murs affreux, seule, seule... Oh ! que cela finisse, pour Dieu !

NIKHINE

N'y pensez pas... Votre visage est tout bouleversé.

NEKLUDOFF, *mordant sa moustache.*

J'ai éprouvé déjà une sensation analogue à celle que j'éprouve, Nikhine, je me souviens... à la chasse, des fois... lorsqu'il fallait achever un oiseau blessé... une impression faite de pitié et de chagrin... L'oiseau est là ; il se débat dans la carnassière, on entend l'atroce battement de ses ailes. Alors on plonge la main au hasard ; on le plaint, on hésite, en même temps, on voudrait l'achever

vite, vite... on marche pour étouffer le glissement désespéré contre le cuir, et... (*Il s'interrompt en regardant Nikhine qui parait inattentif depuis un instant et tourne la tête vers la porte du fond.*) Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi n'écoutez-vous plus? Ah! est-ce que?...

(*On entend vaguement des bruits dans la salle d'audience.*)

NIKHINE, *nerveux.*

Où en sont-ils?... voyons... où en sont-ils?

(*Il va entr'ouvrir la porte du fond. On perçoit les derniers mots de l'arrêt que lit le président, puis aussitôt un grand cri.*)

LA VOIX DE LA MASLOWA

Je ne suis pas coupable, pas coupable!... Je le jure... je n'ai pas voulu tuer, mon Dieu!... Je dis la vérité, la vérité!... Mon Dieu, ce n'est pas moi, ce n'est pas moi!...

NEKLUDOFF, *criant à tue-tête.*

Fermez cette porte, fermez cette porte! Pour Dieu, fermez!... C'est trop horrible!

(*Nikhine referme précipitamment la porte et redescend vers Nekludoff.*)

Un temps.

(*Les deux hommes écoutent encore, malgré eux. On entend un bruit de crosses de fusils qui retombent. Nikhine va parler. Nekludoff l'arrête d'un geste.*)

NEKLUDOFF

Attendez...

(Ils restent ainsi l'oreille aux aguets. On n'entend plus rien.)

NIKHINE

C'est fini.

(Nekludoff relève la tête et regarde Nikhine.)

NEKLUDOFF

L'oiseau ne bat plus dans la carnassière.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

CHEZ LES KORTCHAGUINE

Un salon attenant à de vastes appartements de réception, du plus mauvais goût français. Luxe officiel Louis XVI. Profusion de palmiers et de bibelots Quantité de lampes.

SCÈNE PREMIÈRE

MISSY, KOLOSSOW, LA PRINCESSE SOPHIA KORTCHAGUINE, NATACHA, sœur de Nekludoff et son mari, IGNATY-NIKIPHOROVITCH

(Missy et Kolossow jouent au ping-pong sur une table au fond)

MISSY

Play.

KOLOSSOW

Yes!

MISSY

Feefteen!

KOLOSSOW

Je crois qu'il ne me reste qu'à mourir.

LA PRINCESSE SOPHIA, *montrant les joueurs.*

Les vifs mouvements! La chose gracieuse, n'est-ce pas?

MISSY

Vous savez, Natacha, votre frère est aussi mon élève.

NATACHA

Un bon élève?

MISSY

Oh! le prince ne fait aucun progrès... comme Kolossow, du reste. (*A Kolossow.*) Ha! comme vous tenez mal votre raquette.

NATACHA

Je m'étonne qu'il n'arrive pas... (*A Ignaty.*) Qu'en dis-tu? A quelle heure les jurés sont-ils libres?

IGNATY

Mais quand l'audience est terminée, mon amie

NISSY

Je parie qu'il s'habille... Il ne viendra qu'en habit.

LA PRINCESSE

Il est si délicat, notre cher Mitia... C'est l'homme du monde le plus accompli que je sache... Est-ce qu'il a terminé son tableau ?

NATACHA

Il y travaille. Il fait en ce moment des essais de pyrogravure tout à fait curieux. Etes-vous allée à la *Dame aux Camélias*... Cette femme est vraiment d'une jeunesse extraordinaire.

LA PRINCESSE

Oh! la vie des actrices conserve!... Nous autres dames sans camélias, nous en sommes réduites à des morts prématurées.

MISSY, *jetant sa raquette.*

Non, décidément, il n'y a pas moyen de continuer.

NATACHA

Quelle petite joueuse, Missy!

LA PRINCESSE

Missy, mon enfant, veux-tu m'apporter quelque chose? Je me sens si faible après mes repas.

KOLOSSOW

Nekludoff fait donc de la peinture?

IGNATY

Je crois bien, il a le feu sacré. Vous ne saviez pas? Depuis qu'il a donné sa démission de l'armée. Ça lui a pris vers la trentaine.

LA PRINCESSE

Pour les hommes du monde, mon cher, c'est l'âge de la vocation. Vous qui êtes un artiste, Kolossow, allez regarder cette nature morte sur le chevalet.

KOLOSSOW

Une de ses toiles?

MISSY

Et nous avons dû nous mettre à genoux pour qu'il nous la donnât.

KOLOSSOW

C'est exquis d'arrangement ce potiron, ce verre de Venise et ces œillets... Tout à fait original... Cette finesse dans les œillets, cette fougue dans le potiron... une nature morte mystique et réaliste en quelque sorte.

IGNATY

Dimitri est très bien doué... Il a fait de la peinture et de la musique dans les ateliers de Paris avec cette petite Marie Bashkirtcheff, qui, depuis, a tant fait parler d'elle.

NATACHA, *à Ignaty.*

S'il travaillait !... Tu te souviens à notre mariage comme il a chanté ce lied de Schumann ?... Schumann et Grieg, ce sont ses passions. Ah ! Missy, il faudra que vous lui donniez le goût de Brahms qu'il dénigre comme un simple philistin !...

(Entre Nekludoff en habit.)

SCÈNE II

LES MÊMES, NEKLUDOFF

LA PRINCESSE

Le voilà, notre juré.

NEKLUDOFF

Pas mal... merci !

(Il lui baise la main.)

LA PRINCESSE

Nous désespérions.

NEKLUDOFF

Excusez-moi, j'ai été retenu plus longtemps que je ne prévoyais.

MISSY

Nous étions occupés à vous admirer... (*Elle désigne le tableau.*) Allons, faites le modeste.

NEKLUDOFF

Comment, vous l'exposez ici, cette horreur?

NATACHA, *souriant.*

Ah ! Dimitri !

LA PRINCESSE

Qu'il est amusant !... Mais l'artiste se retrempe dans son propre doute, comme disait Tourgueneff.

NEKLUDOFF, *se plante devant le tableau et le regarde avec gravité.*

Jamais je ne m'étais aperçu que ce fût si laid.

LA PRINCESSE, *riant.*

Asseyez-vous... reposez-vous... Les audiences sont fatigantes et pénibles, quand on a du cœur,

n'est-ce pas, mon cher ami?... Moi, qui suis si sensible, je ne pourrais pas...

(Missy a préparé le thé avec Natacha et en offre à Nekludoff.)

MISSY

Un verre de thé?

NEKLUDOFF, *sèchement à Missy.*

Non, merci!

KOLOSSOW *prend le verre de thé.*

Je connais un peintre qui raffole de la cour d'assises... Il m'a emmené un jour et le fait est que nous aperçûmes un vieux scélérat extraordinaire... un air à la fois sournois et révolté... On aurait dit le dieu du crime... A ce point de vue, comme peintre, vous n'avez rien trouvé de curieux?

NEKLUDOFF

Je ne suis pas peintre.

NATACHA

Qu'as-tu, ce soir, Dimitri? Quelle humeur!

KOLOSSOW

Il me semble que les fonctions de juré vous affectent.

MISSY

Ah! n'en parlons plus!... (*A Nekludoff.*) Je vous offre un match!... Votre fatigue va s'envoler avec les balles... Non? Pas de ping-pong, ce soir!

NEKLUDOFF

Je ne suis pas en train, c'est vrai.

LA PRINCESSE, *se levant.*

Je crois, mon ami, que vous manquez de confiance en vous, comme tous les délicats... Vous viendrez demain, n'est-ce pas?... Vous savez que ma faiblesse m'interdit de veiller... Venez, Kolossow... Je vous conduis à mon mari... puisqu'il désire vous parler... Vous êtes capables de l'oublier, tous les deux.

(Elle sort en s'appuyant sur Kolossow.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins LA PRINCESSE et KOLOSSOW

NEKLUDOFF

Et puis, Missy, perdez donc l'habitude de vous habiller comme vous vous habillez... Cette robe est prétentieuse et laide.

MISSY

Vous la trouviez jolie, l'autre jour.

NEKLUDOFF

Vraiment?... c'est que l'autre jour, j'étais stupide.

MISSY

Qu'avez-vous, Dimitri?

NEKLUDOFF

Rien... mais en effet, je ne sais... une impression en entrant ici... j'ai senti tout à coup une atmosphère de ridicule extraordinaire... Ce Kolossow est idiot... Votre mère ne s'est jamais décolletée de façon aussi saugrenue pour son âge.

MISSY

Vous l'avez toujours vue ainsi.

NEKLUDOFF

C'est possible... L'accomplissement de certains gestes, de certaines habitudes de vie, se révèlent parfois soudain à nous dans toute leur stupide inutilité. Alors, on a la honte de soi-même... et le dégoût des autres... Excusez-moi.

MISSY

Vous êtes dur. Vous voulez me faire de la peine... J'aime mieux ne pas vous donner cette triste satisfaction.

(Elle se retourne les yeux rouges.)

NATACHA, *qui joue au ping-pong pendant que son mari la regarde faire.*

Missy, apprends donc un jour à mon mari les règles du ping-pong.

MISSY

Oh! Ignaty est un homme trop grave! Je ne le

vois pas une raquette à la main... Faites voir, Ignaty, par pure curiosité, la figure que vous auriez, monsieur de la magistrature.

IGNATY

Tenez... je vais satisfaire à l'instant votre curiosité... Voyons cela.

(Ils se mettent à jouer, en riant très fort.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, KOLOSSOW

Revient Kolossow

NEKLUDOFF, *l'apercevant, vivement.*

Ah! Kolossow... un service, s'il vous plaît... Vous connaissez intimement le directeur de la prison?

KOLOSSOW

Je ne m'en flatte pas... Mais puisque vous connaissez mes plus ignobles relations... (*Il lui prend le bras, en poussant un gros soupir.*) Ah! Dimitri, je rêvais tout à l'heure en vous attendant!... Notre vie de garçon se clôture... Vous rappelez-vous la petite Irma... Les bonnes soirées!...

NEKLUDOFF, *sans l'écouter.*

J'ai besoin que vous le préveniez, avec recommandation, de ma visite pour demain

KOLOSSOW

Qui?

NEKLUDOFF

Le directeur de la prison.

KOLOSSOW

Ah! bien.

NEKLUDOFF

Il faut absolument que je voie un prisonnier et que je m'occupe d'un pourvoi en cassation.

KOLOSSOW

Voilà qui est entendu... mais pour le pourvoi, il me semble que votre beau-frère... un magistrat...

NEKLUDOFF

Non, je ne veux rien demander à cet homme-là!

MISSY, *au ping-pong, à Ignaty.*

Parfait!

NATACHA

Bravo! bravo!

MISSY

Vous ne vous en tirez pas trop mal.

NATACHA

Le lorgnon est diablement secoué... (*A Nekludoff.*) Et notre juré?... Décidément, non... pas ce soir?...

IGNATY

Quelle sorte de prévenus avez-vous eu à juger aujourd'hui?

NEKLUDOFF

Oh!... peu de chose .. un innocent.

MISSY

Est-il drôle !

NEKLUDOFF

Parole, un vrai.

IGNATY

Dites alors : quelqu'un que vous présumez innocent, Dimitri... ce sera probablement plus juste.

NEKLUDOFF

Vous avez le mot pour rire.

IGNATY

Nous connaissons votre goût pour le paradoxe, beau-frère ! Vous n'avez jamais aimé la justice !

NEKLUDOFF, *lui frappant doucement sur le bras.*

Oh ! je vous en prie... entre nous, beau-frère... dites l'organisation judiciaire ou telle autre expression qui vous plaira, mais pas la justice, je vous en prie... Vous me feriez hausser les épaules, ce soir.

IGNATY

Oui... je connais vos idées et vos lectures favorites... Darwin... Spencer...

NEKLUDOFF

De grâce, ne vous mêlez pas du choix de mes lectures.

NATACHA *inquiète du ton de la conversation, s'approche.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

NEKLUDOFF

Rien... rien. (*A Ignaty.*) Ces idées-là, je les ai depuis que je pense.

IGNATY, *ironique.*

Vraiment!... Et depuis combien de temps pensez-vous?

NEKLUDOFF

Depuis trois heures.

IGNATY, *riant.*

C'est peu.

NEKLUDOFF

C'est assez... La justice!... Ah! non, vraiment, comme si votre organisation avait un rapport quelconque avec la justice!

IGNATY

Pour qui croyez-vous donc qu'on l'ait instituée?

NEKLUDOFF

Mais pour nous... uniquement pour nous, pour la haute classe sociale, qui a l'honneur de me compter parmi ses membres.

NATACHA

Je t'en prie, Dimitri... il est si irritable!

NEKLUDOFF

Laisse, laisse!

IGNATY

Votre théorie est nouvelle pour moi.

NEKLUDOFF

Mais la pratique ne l'est pour personne. Vos tribunaux à vous sont faits pour maintenir la société dans son état présent, et de là vient qu'ils persécutent et punissent terriblement ceux qui sont au-dessous du niveau commun... et ceux d'ailleurs qui, étant au-dessus de ce niveau, essayent d'élever la société jusqu'à eux.

IGNATY, *tremblant.*

Je ne puis moi, magistrat, vous laisser dire que des magistrats condamnent des hommes supérieurs au niveau commun... Nous condamnons, au contraire, les gens qui sont le rebut de la société.

NEKLUDOFF

Et moi, je connais des forçats qui sont incomparablement supérieurs à leurs juges.

IGNATY, *pâlissant.*

Les tribunaux doivent prévenir le vice... et le corriger.

NEKLUDOFF

Quelle justice y a-t-il à s'emparer d'un homme déjà dépravé par la paresse et les mauvais exemples pour l'enfermer dans une prison où la paresse lui devient une obligation et où les mauvais exemples l'entourent de toutes parts?

IGNATY

Si les hommes ne redoutaient pas la prison

nous ne serions pas tranquillement assis chez nous aujourd'hui.

NEKLUDOFF

Protection illusoire!... Ces mêmes hommes que vous enfermez sortent tôt ou tard plus dépravés, plus dangereux que jamais.

IGNATY, *ricanant.*

A votre avis, il faudrait donc tuer tout le monde?

NEKLUDOFF

Ce serait cruel... mais cela aurait au moins un sens... Ce que l'on fait aujourd'hui est cruel et n'a aucun sens...

IGNATY, *se levant.*

Mais je fais partie, moi, de ces tribunaux dont vous parlez si inconsidérément.

NEKLUDOFF

Votre conscience vous jugera peut-être un jour... moi je me borne à signaler ce que je ne comprends pas.

IGNATY

Il y a bien des choses que vous ne comprenez pas.

NEKLUDOFF

En effet. Mais mon intelligence s'éveille. Et je me dis que lorsque le peuple s'éveillera à son tour et nous secouera comme les puces de sa peau, ce

jour-là sera terrible. Voilà ce que je suis en train de penser.

IGNATY

C'est de l'anarchie en smoking, mon cher. Prenez garde qu'elle ne retombe sur les gens de votre acabit, et que nous ne soyons impuissants avec nos lois à vous défendre contre les malfaiteurs que vous aurez ameutés par dilettantisme.

NEKLUDOFF

Les malfaiteurs!... J'ai vu à la cour d'assises un magistrat s'évertuer à faire condamner une malheureuse fille dont la situation n'aurait provoqué que de la pitié chez un honnête homme... j'ai vu...

IGNATY, *ému, des larmes de rage derrière le binocle.*

Je ne ferais pas le métier que je fais si je n'étais pas convaincu de sa légitimité.

(Il va à la fenêtre et s'essuie les yeux.)

NATACHA, *à Ignaty.*

Calme-toi... A quoi cela sert-il, mon Dieu!... (*A Nekludoff.*) Dimitri, tu as été cruel pour mon mari.

(Elle prend Nekludoff par le bras et passe à droite. Ignaty rentre au salon.)

NEKLUDOFF

J'ai dit la vérité.

NATACHA

Et tu m'as fait beaucoup de peine.

NEKLUDOFF

C'est vrai... je n'aurais pas dû parler ainsi... Quel est donc ce changement qui s'opère en moi, pour que je m'irrite si fort, que j'humilie à ce point mon beau-frère et que je fasse pleurer ma pauvre Natacha. (*Il l'embrasse tendrement.*) Voilà Missy... j'ai à lui parler.

(*On voit Missy dans le salon, à côté. Nekludoff l'appelle.*)

NEKLUDOFF, *à Natacha.*

Laisse-nous seuls, veux-tu?

(*Natacha va rejoindre son mari, après avoir souri à Missy.*)

NEKLUDOFF, *à Missy.*

Asseyez-vous là, j'ai à vous parler... gravement, Missy.

MISSY

Je vous écoute.

SCÈNE V

NEKLUDOFF, MISSY

NEKLUDOFF

Ce que j'ai à vous dire, en vérité, est de toute gravité... Vous sentez-vous en état de bien me comprendre?

MISSY

Je suis dans d'excellentes dispositions.

NEKLUDOFF

Que diriez-vous si, avant de nous donner l'un à l'autre pour toujours, je vous disais ceci, que je ne suis pas un honnête homme?

MISSY, *souriant.*

Je ne vous croirais pas. Je dirais : le voilà encore dans ses idées noires!

NEKLUDOFF

Même si, en vous regardant bien dans les yeux, je répétais : « Missy, j'ai une faute grave à réparer et je ne suis pas un honnête homme. »

MISSY, *après l'avoir bien regardé dans les yeux.*

Dans ce cas, je vous répondrais : Dimitri, si vous prétendez avoir une faute grave à réparer, c'est donc que vous avez la possibilité de le faire... Eh bien, déchargez-vous de ce soin, rien n'est plus simple.

NEKLUDOFF

Merci... Oui, mon enfant... Vous venez, tout doucement et sans le savoir, de dire la plus belle parole du monde, et de résumer exactement tout ce que je sens en moi d'indéfinissable... Je suis en proie à une très grande émotion. Depuis trois heures s'agitent en moi des remords, des angoisses, des enthousiasmes, de l'orgueil, beaucoup d'orgueil aussi... Je me trouve en présence de ma faute, de la grande faute de ma vie, et je sens très bien que je n'aurai pas de paix que je ne l'aie réparée...

pas de bonheur possible que je n'aie effacé cette chose sur la terre.

MISSY

Quelle est donc cette faute si grave, Dimitri?

NEKLUDOFF

Je ne puis pas vous la révéler; vous êtes trop jeune pour cette confidence, trop enfant pour cet aveu... Et cependant, vous aussi, vous faites partie de mon trouble... oui,.. car depuis tout à l'heure depuis que tout m'apparaît vil et lâche dans ma vie, et que j'avais envie de m'accuser devant tout le monde, vous n'étiez pas exempte de ma pensée: je me disais : quoiqu'il m'en puisse coûter, j'avouerai tout... Je dirai la vérité à Missy... je lui dirai que je suis un débauché... que je ne puis pas me marier avec elle... et que je lui demande pardon de l'avoir troublée... Je demanderai pardon comme font les enfants.

MISSY, *très pâle.*

Il suffit. N'ajoutez pas un mot! Je ne comprends pas la faute à laquelle vous faites allusion... mais je crois deviner de quoi il s'agit... oui, peut-être... Cela vous regarde... cela est à vous... c'est votre secret et non le mien... Faites. Quelque peine que cela puisse me causer, faites tout ce qu'il faudra faire, Dimitri, et ne vous occupez pas de moi... Venant de vous, cela ne peut être que très bien, n'est-ce pas?... Allez là où vous devez aller.

NEKLUDOFF

C'est une affaire de temps, seulement... d'un peu de temps.

MISSY

Je ne sais, peut-être est ce pour toujours que je vous perds...

NEKLUDOFF

Missy!

MISSY

Je ne sais, j'ai le pressentiment que je vous perds peut-être en cette minute pour toujours... Mais cela ne fait rien. . J'ai l'âme très russe, vous me connaissez... Si nous devons nous revoir un jour, je vous aurai patiemment attendu, et avec joie, ayant la conscience que vous accomplissez quelque chose de nécessaire. Si non, je ne vous en voudrai jamais... et puisque c'est ma parole que vous me redemandez...

NEKLUDOFF, *vivement.*

Pour un temps seulement.

MISSY, *reprenant avec autorité.*

Puisque c'est ma parole que vous me redemandez, tenez, voici ma bague de fiançailles... elle n'est plus à moi.

(Elle retire une bague de sa main.)

NEKLUDOFF

Ma petite Missy!...

MISSY, *avec un sourire contracté.*

Vous me la rendrez un jour si vous le voulez... ou jamais.

NEKLUDOFF

Ecoutez-moi... si vous saviez...

MISSY

Pas un mot de plus, Dimitri .. Vous avez de moi ce que vous vouliez : nous n'avons plus rien à nous dire maintenant... (*Appelant désespérément Natacha dans le salon.*) Natacha! Natacha!

SCÈNE VI

LES MÊMES, NATACHA, qui accourt

NATACHA

On dirait que vous avez pleuré. Vous ne vous êtes pas disputés?

MISSY, *nerveuse et éperdue.*

Vous êtes folle!... Oh! c'est joli, vos fleurs sur votre corsage... Je voulais vous dire... oui, au fait, vous savez mon dessin?... voulez-vous venir le voir dans ma chambre... Oh! j'ai fait un progrès énorme... mon professeur est très content...

(Elle l'entraîne en courant, et l'on entend leur babil se perdre derrière les palmiers.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, KOLOSSOW

KOLOSSOW, *du salon.*

Vous vous en allez parce que j'arrive? C'est charmant!

(Il entre.)

NEKLUDOFF, *allant à lui.*

Alors, Kolossow, entendu... Je compte sur votre lettre au directeur de la prison?

KOLOSSOW

Je la ferai porter demain matin chez lui de très bonne heure.

NEKLUDOFF

Merci et adieu.

KOLOSSOW

Vous partez à l'anglaise... il est minuit seulement.

NEKLUDOFF

Oui, je ne veux point passer par le grand salon

KOLOSSOW

La fatigue juridique?

NEKLUDOFF

Peut-être.

KOLOSSOW, *clignant de l'œil.*

Ah! ah! parfait!... C'est cela! Toujours la petite actrice viennoise?

NEKLUDOFF

Vous êtes indiscret.

KOLOSSOW

Non? Alors, nouvelle?

(Il le retient par la manche.)

NEKLUDOFF

Nouvelle, en effet.

KOLOSSOW

Ce Nekludoff... quel viveur!... Jolie?

NEKLUDOFF

Belle... très belle!

KOLOSSOW

Et vous vous en allez vers le petit réduit parfumé... vers le nid.

NEKLUDOFF

Oui... elle habite une maison merveilleuse en ce moment!... un nid comme vous dites!

KOLOSSOW

Qui cela peut-il être? La Stachowitch? Cette chère amie raffole de vous. Cela finira par le cyanure de potassium... Mais ce n'est pas elle... Belle et élégante.

NEKLUDOFF

Elégante, exquise... Ah! cela!... Je vous présenterai.

KOLOSSOW

C'est vrai?

NEKLUDOFF, *se dégageant.*

Comptez-y, mon cher, comptez-y! Bonsoir!

KOLOSSOW

Bonne nuit, hein?...

(Nekludoff sort.)

(Il entr'ouvre la porte par où vient de sortir Nekludoff et il chantonne un refrain démodé d'Offenbach, en envoyant des myriades de baisers avec ses doigts bagués.)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

LA PRISON DES FEMMES

La prison des détenues à Moscou. Une grande salle carrée, nue. Le plafond en voûte. Une énorme grille au fond à droite sépare cette salle du dortoir qu'on aperçoit en enfilade avec ses couchettes. — Une fenêtre grillée à gauche, une grande porte arquée à gauche, une petite en fer à droite. Des groupes de détenues debout et sur des bancs. Au lever du rideau, quatre femmes entourent la Maslowa. Près de la fenêtre, une détenue crie au dehors, par les barreaux. La plupart sont étendues par terre sur une couverture, ou assises sur des petites caisses en bois, qui contiennent leurs gobelets et leurs nippes.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MASLOWA, LA VIEILLE DÉTENUE, Plusieurs femmes, LA BEAUTÉ, LA GRANDE ROUSSE, LA GARDE-BARRIÈRE, LA BOSSUE, UN ENFANT, LA KORABLEWA, FÉDOSIA, Un gardien.

LA GRANDE ROUSSE, *criant à travers les barreaux.*

As-tu fini, vieux dégoûtant?

LA VIEILLE, *s'adressant à la grande rousse.*

Tais-toi, idiote!

UNE FEMME

Ah! bien alors, si elle s'en mêle celle-là, on ne va plus s'entendre!...

LA BEAUTÉ

C'est déjà suffisant avec la phtisique qui tousse tout le temps et la vieille qui marmonne ses prières.

UNE VIEILLE, *agenouillée devant l'icône.*

Notre-Dame-du-Salut, veillez sur nous, Notre-Dame-du-Salut, veillez sur nous...

UNE FEMME, *à un enfant.*

Kss! kss! mon chéri! n'attrapera, n'attrapera pas... n'attrapera!...

UNE AUTRE FEMME

Bougre de gosse, je vais te relever ta chemise!...

LA GRANDE ROUSSE, *criant par la fenêtre au fond.*

Oui, mon vieux... c'est de la garce... de la belle garce de Moscou... et de la belle et de la fraîche encore... A ta disposition.

(Des femmes rient.)

UNE VIEILLE

A qui parle-t-elle ainsi à la fenêtre?

LA BEAUTÉ

Aux forçats qui font leur promenade dans la cour.

LA GRANDE ROUSSE

Hé! le pelé, là! le chien rasé... Avez-vous vu ce qu'il a fait? Sale tondu!

LA VIEILLE

Assez, assez! tais-toi la Rousse! Tu nous embêtes.

LA GRANDE ROUSSE

Tiens, voilà pour toi!

(Elle fait un geste obscène.)

UNE FEMME, *près d'elle.*

Ah! Ah! Ah! ce qu'elle est drôle!

LA VIEILLE, *sur le devant de la scène.*

En voilà une peau de tambour! Il y a bien de quoi rire!

LA BEAUTÉ

La paix!... faites-la taire!

LE GARDIEN, *survenant.*

Allons, allons, vous allez voir ça, un peu... Veux-tu te taire, toi, la Rousse?

LA ROUSSE

De quoi, de quoi? je ne fais de mal à personne.

LE GARDIEN

Allez, foutez-moi le camp de cette fenêtre!

LA ROUSSE

Ah! bien... ah! bien vrai! C'est toujours moi qu'on engueule.

UNE DÉTENUE

Oh! ce qu'elle est assommante celle-là! On n'entend qu'elle.

LE GARDIEN

Suffit ! et un peu de silence.

(Un grand silence s'établit.)

LA GARDE-BARRIÈRE, *à la Maslowa qui pleure la tête dans ses mains.*

Est-ce que tu t'habitues un peu, petite tante ?

LA MASLOWA

Oh ! non... Celle qui me fatigue le plus, c'est celle-là qui marche tout le temps, en grognant comme un ours.

LA GARDE-BARRIÈRE

La fille du diacre ?

LA BEAUTÉ

Ah ! oui... C'est la fille d'un diacre, qui a noyé son enfant... il n'y a pas moyen de la faire changer. Elle va comme ça, d'un mur à l'autre, ne parlant à personne, jamais... A chaque fois qu'elle arrive au mur, elle grogne et puis se retourne... Hé, l'ours ! va-t'en un peu du côté du dortoir, faire ta promenade.

(La femme interpellée s'arrête, regarde, pousse un grognement et s'en va.)

UNE FEMME, *à la Maslowa.*

Dire qu'ils t'ont condamnée ! Moi qui croyais qu'on allait t'acquitter.

LA GARDE-BARRIÈRE

Jamais je n'aurais cru cela... Nous croyions qu'on allait te mettre en liberté tout de suite... Ça arrive, à ce qu'il paraît... On vous donne même de l'argent, des fois...

LA BEAUTÉ

Je te l'avais toujours dit : choisis un avocat habile.

UNE FEMME

Et alors, quoi? La Sibérie? Et pour combien de temps...

UNE AUTRE FEMME

Vingt ans.

(Elles se sont toutes rapprochées.)

LA BOSSUE

Mon Dieu! mon Dieu!

L'ENFANT, *s'approchant de la Maslowa.*

T'as du pain, la dame, t'as du pain?

LA BOSSUE

Mon Dieu, mon Dieu, tout de même!

(La Maslowa éclate en sanglots.)

LA VIEILLE

Allons, allons, la petite, ne te fais pas de bile, va! Quoi? on n'en meurt pas...

LA MASLOWA, *murmurant comme une enfant.*

Les travaux forcés!...

LA BOSSUE

Aussi vrai que je le dis, ce sont des brigands... Et nous qui avons cru qu'on allait te mettre en liberté. La petite tante disait : « On va la mettre en liberté. » Et moi je répondais : « Mais ma petite tante, croyez-moi, ils l'attraperont... » Et voilà que j'avais raison. J'ai toujours raison, moi !

LA BEAUTÉ

Moi je connais un avocat, aussi vrai que je le dis, il vous retirerait de l'eau sans vous mouiller... C'était celui-là qu'il fallait prendre.

LA VIEILLE

C'est la destinée !... Croyez-vous que ce ne soit pas terrible de séparer un vieillard de sa femme et de ses fils... et de le laisser sans personne pour le nettoyer? Ils m'ont mise ici et mon pauvre vieux est là-bas, et n'a plus personne pour lui nettoyer ses poux.

LA BOSSUE

C'est toujours comme ça que ça se passe, avec ces maudits juges... « Pourquoi as-tu fait commerce d'eau-de-vie? » Et avec quoi que j'aurai nourri mon gosse?

LA MASLOWA

Et moi qui n'ai rien fait ! Il faut que je sois perdue sans avoir rien fait !...

LA VIEILLE

Te tourmente pas, ma fille... En Sibérie aussi, on vit... Tu n'y périras pas.

LA MASLOWA

Je sais bien... mais c'est la honte qu'il y a... Ce n'est pas à cette destinée-là que je m'étais attendue. Et moi qui étais habituée à vivre dans le luxe !

LA VIEILLE

Contre Dieu, personne ne peut aller ! Contre Dieu personne ne peut aller !

LA MASLOWA

Je le sais, petite tante, mais tout de même c'est dur.

UNE FEMME, *à l'enfant.*

Tiens, va t'amuser avec ça.

LA BOSSUE

Allez, allez ! mets ça devant le poêle.

UNE FEMME, *au tonneau de lessive.*

Eh ! vous autres... par ici, un petit peu.

LA BEAUTÉ, *dans le fond.*

Qu'est-ce qu'a un peu d'huile pour mes cheveux ?

LA GRANDE ROUSSE

Moi ; j'ai de l'huile de bras !... Ah ! ah ! ah

UNE FEMME

Oh ! là ! là ! C' que t'es bête !

UN GARDIEN, *entrant.*

La Maslowa, où est-elle ?

QUELQUES FEMMES, *se soulevant à peine.*

La voilà!

LE GARDIEN

Tiens, prends ça, c'est une dame qui te l'envoie.

LA MASLOWA, *se levant.*

Quelle dame?

LE GARDIEN, *lisant.*

Madame Kataïew.

LA MASLOWA

Oh! qu'elle est gentille! (*Aux femmes.*) Madame Kataïew, c'est mon ancienne patronne.. Elle était si bonne pour toutes ces demoiselles! ..

LE GARDIEN

Voilà, il y a deux roubles cinquante kopecks et une boîte de cigarettes.

LA MASLOWA, *empoignant le paquet.*

Ah! enfin, je vais pouvoir boire et fumer!

LE GARDIEN

Allons, tu vas t'en payer, hein?

(Il sort.)

LA BEAUTÉ

Tu vas nous en offrir, j'espère?

LA MASLOWA

Je crois bien!

(Elles se rapprochent de la Maslowa.)

LA BOSSUE, *regardant la gravure du paquet de cigarettes.*

C'est un joli paquet... il y a une dame rose avec un haut chignon et des jarretières noires.

LA FEMME, *à l'enfant.*

Donne-moi l'image pour le petit... Tiens, mon chou.

LA MASLOWA

Qui est-ce qui a du feu?

LA BEAUTÉ, *à la bossue.*

Allume la mèche à l'icône.

LA VIEILLE

Moi j'aime mieux la chiquer.

LA MASLOWA, *aspirant une bouffée avec volupté.*

Ah! Dieu que c'est bon!... ça me manquait. (*S'animant.*) Elle était gentille madame Kataïew! Elle nous fournissait des chemises de soie, des roses, des bleues, comme il n'y en avait pas ailleurs.

LA VIEILLE

Eh bien et les cinquante kopeks? Tu vas les étrenner, j'espère. Tu vas payer à boire. On va te présenter à la Korablewa... C'est la vieille qui coud là-bas à la fenêtre... tu vois? celle qui n'a plus que quatre poils roux sur la tête et dix-huit mi le sur chaque verrue. C'est la doyenne de la prison, c'est elle qui a le droit de vendre de l'eau-de-vie.

LA MASLOWA, *fumant.*

Qu'est-ce qu'elle a fait, elle?

LA BEAUTÉ

Oh! rien, elle a tué son mari, parce qu'il couchait avec sa fille... Hé! Kora! Kora! Donne de l'eau-de-vie à la nouvelle.

LA VIEILLE

Apportes-en une bouteille entière.

LA KORABLEWA, *se levant au fond et avançant le mufle vers la Maslowa.*

Voilà!... voilà! tu veux de l'eau-de-vie?... Donne ton argent, ma belle.

LA MASLOWA

Combien?

LA KORABLEWA

Ça fait vingt-cinq kopeks... voilà la bouteille... vous allez me siroter ça. (*La Maslowa compte l'argent.*) Dis donc la Beauté, toi qui sait tout, est-ce qu'ils sont bons les kopeks.

LA BEAUTÉ

Oui, c'est du bon...

(*Les femmes ont tiré leurs gobelets des boîtes. La Maslowa offre la tournée.*)

LA MASLOWA, *offrant de l'eau-de-vie à la Korablewa*

Et vous?

LA KORABLEWA

Moi aussi, pour sûr!

(*Mouvement avide des femmes.*)

(*Une petite figure pâle qui se tenait coite et absente depuis le commencement s'avance. C'est Fédosia.*)

FÉDOSIA, *s'approchant timidement derrière Maslowa.*

Je t'avais préparé du thé, mais à présent, il est tout froid... Tu ferais mieux de boire du thé que de l'eau-de-vie, ma chérie.

LA MASLOWA, *la repoussant.*

Tout à l'heure ! Ça me ragaillardit ! Ah ! ça fait du bien tout de suite... C'est que j'en ai vu depuis deux jours... J'en ai les oreilles qui bourdonnent ! Je ne sais plus où j'en suis. (*Elle s'installe, animée. Et les femmes se groupent autour d'elle.*) Vrai ! je ne croyais pas qu'ils me condamneraient Tout le temps ils m'ont dévisagée en souriant. Tous les hommes, pendant la journée, me couraient après... Au tribunal si vous saviez ce qu'on me lorgnait ! A part le procureur, ils me faisaient tous de l'œil. Il y avait le vieux président à tête de singe surtout... Non vrai, je n'aurais pas cru.

LA BEAUTÉ

C'est que c'est comme ça. Les hommes c'est tous comme des mouches autour du sucre.

LA VIEILLE, *riant.*

Hein, elle en sait quelque chose, la petite tante ?.. Ah ! bien sûr que tu ne mèneras plus une vie aussi agréable... Tu étais heureuse là où tu étais ?

LA MASLOWA

Ben... on avait de la musique, des danses, des gâteaux, du tabac et de tout. Et puis on pouvait flâner des journées. . on avait tout ce qu'il fallait... Ce n'est pas ennuyeux de se maquiller... On man-

geait beaucoup de choses sucrées... Moi, je buvais mes deux siphons d'eau de seltz par jour, avec du café. Et puis on voyait un peu de tout. . Des marchands, des commis, des Arméniens, des Juifs, des Tartares, des riches, des pauvres, quoi! Bien sûr j'étais habituée au luxe... et maintenant...

LA BEAUTÉ

Allons.. elle se ranime un peu, la petite.

LA GRANDE ROUSSE, *au fond.*

Dites donc, vous autres, si vous croyez que je vais mettre à sécher le linge toute seule. Et le poêle qui s'éteint!

LA BOSSUE

On y va!

LA FEMME

Ce qu'il y en a de linge à laver cette semaine!

UNE AUTRE FEMME

Toi, sale moutard, si tu continues, je vais te flanquer dans le cuveau.

(Fédosia et la Maslowa restent seules près du poêle.)

UNE FEMME, *à l'enfant.*

Viens, viens, mon chéri!

FÉDOSIA, *doucement.*

Et maintenant qu'elles sont parties, tu veux bien prendre ton thé?... Tu vois, j'avais roulé autour une paire de bas pour qu'il ne se refroidisse pas. Mais maintenant il a pris un peu le goût du fer-blanc.

LA MASLOWA

Donne tout de même, je vais y tremper mon pain... Mais tu es beaucoup trop bonne pour moi, Fédosia.

FÉDOSIA

Oh! tout de suite je t'ai beaucoup aimée. Tu n'es pas comme les autres, tu es si jolie, si gentille!

LA MASLOWA

Moi aussi! Il n'y a que toi avec qui je puisse causer. Mais comment se fait-il que toi qui es si jeune, si douce, comme un petit enfant et qui ris tout le temps, Fetitchka, tu sois ici? Tu ne m'as jamais dit pourquoi tu es ici.

FÉDOSIA

Oh! va... j'ai eu bien du malheur! Le soir de mes noces, j'avais quinze ans, j'ai essayé d'empoisonner mon mari.

LA MASLOWA

Toi, tu as fait ça, si petite? Tu ne l'aimais donc pas?

FÉDOSIA

Non; on m'avait forcée à l'épouser. Je pleurais, je me suis imaginée que jamais, jamais je ne pourrais vivre avec lui. Il s'appelait Tarass .. un cocher. Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi... c'est le démon qui m'a tentée, bien sûr! J'ai fait ça tranquillement : j'ai versé, on m'a surprise... Mais regarde comme c'est curieux... Les huit mois qu'il y a eu avant ma condamnation, non seulement je

me suis réconciliée avec mon mari, mais je suis devenue tellement amoureuse de mon Tarass que je me crois atteinte d'une autre folie!... Il est si bon, si gentil et si beau, si tu savais! Et lui aussi, il m'aime bien, maintenant... Ah! bien oui, on m'a condamnée tout de même, malgré lui qui pleurait, et ses parents... Et maintenant, comment allons-nous faire pour vivre cinq ans séparés l'un de l'autre? J'en mourrai, bien sûr! Mon pauvre Tarass!... Ne bois pas comme ça, Maslowa, tu vas te faire du mal... Et toi, tu n'as pas aimé quelqu'un, jamais?

LA MASLOWA, *lentement, l'œil au loin, cherchant dans sa mémoire.*

Non... Il y a bien un garde forestier qui était gentil pour moi, du temps que j'étais servante... un commis de boutique aussi... un petit brun qui habitait la même cour que moi...

FÉDOSIA

Alors, jamais, jamais?... Je croyais que tu m'avais dit qu'autrefois, quand tu étais petite...

LA MASLOWA, *avec une voix rauque, subitement.*

Ne parle pas de ça. Ne parle jamais de ça, tu entends? Il ne faut pas, il ne faut pas... ou bien je me fâcherai avec toi. Je ne sais pas de quoi tu veux parler, d'ailleurs! Il n'y a jamais rien eu... je n'ai jamais été petite... ce qui est mort est mort. (*Un temps.*) Oui, il y a bien eu autrefois un type qui m'aimait... mais il ne faut pas penser à ça!... ça ferait trop de mal. Je n'y pense jamais, jamais...

c'est là-bas, quelque part... dans la terre... Donne le gobelet, hop!

(Elle boit avidement.)

FÉDOSIA, *peureusement.*

Je te demande pardon... c'est bien, Maslowa, c'est bien, mais tu t'animes, tu t'animes!... Il ne faut pas boire ainsi de l'eau-de-vie, tout le temps.

LA MASLOWA, *se frappant la poitrine, les yeux étranges.*

Une cigarette et un bon verre, tu sais, il n'y a que ça de vrai, ma petite!... On m'a dit que j'irais dans l'île de Sakaline, c'est vrai?

(Elle a les pupilles dilatées, la voix sifflante.)

FÉDOSIA

Je ne sais pas.

LA MASLOWA

C'est la grande Rousse qui m'a dit ça... J'essaierai de me marier avec un inspecteur ou un greffier... même avec un gardien... Tu sais, tous ces gens-là sont faciles à séduire. Pourvu seulement que je ne maigrisse pas trop... car alors je serais perdue.

LA KORABLEWA, *revenant et désignant la bouteille.*

Je puis en reprendre encore un peu? Tu es gentille... Je t'indiquerai un moyen qui te sauvera. Ton avocat ne t'a pas encore fait signer ton pourvoi?

LA GRANDE ROUSSE, *se rapprochant et désignant la bouteille.*

Je vais te dire ce qu'il faut faire, moi, Catherine.

LA KORABLEWA

Qu'est-ce que tu viens nous raconter là?... Elle a flairé l'eau-de-vie et la voilà qui vient nous apprendre des choses qu'elle ne sait pas elle-même. On sait mieux que toi ce qu'il y a à faire. Ouste! déguerpis. On n'a pas besoin de toi!

LA GRANDE ROUSSE

On ne te parle pas à toi! De quoi te mêles-tu? Ah! ben vrai!

LA KORABLEWA

C'est l'eau-de-vie que tu as reniflée, hein?... mais elle n'est pas pour ta sale bouche.

LA MASLOWA

Allons, verse-lui un verre!

LA KORABLEWA

Attends un peu, tu vas voir ce que je vais lui flanquer, en fait d'eau-de-vie, si elle ne veut pas nous laisser tranquilles.

LA GRANDE ROUSSE

De quoi? de quoi? Je n'ai pas peur de toi!

LA KORABLEWA

Voyez-vous ça. Tripe molle!

LA GRANDE ROUSSE

Tripe molle?... Attends un peu!... elle en a de l'aplomb! Sale gibier de bagne! Perdreau pourri!

LA KORABLEWA

Allons, allons, fous le camp! Allez, oust!

LA GRANDE ROUSSE

Attends un peu, j'en ai assez d'être engueulée ! Tiens, attrape ça... et ça !

(Elle la cogne.)

LA KORABLEWA

Ah ! la garce !

LA GRANDE ROUSSE, *elle lui arrache les cheveux.*

Ta sale perruque !

(Elles s'empoignent à bras le corps.)

LES FEMMES, *qui se sont rapprochées.*

Arrêtez-les !

(Mêlée, bruit, un enfant crie et pleure.)

LA KORABLEWA

J'aurai ta peau !

LA GRANDE ROUSSE

Et tiens !... et tiens !...

DES FEMMES

Tirez-les donc !

L'ENFANT

Maman !... maman !

LE GARDIEN, *entrant au bruit.*

Qu'est-ce qu'il y a ? Ah les bougresses !... Hein ? bougez un peu ! Vous avez donc juré de faire du cachot ?

LA KORABLEWA

Elle m'a arraché ma natte.

LA GRANDE ROUSSE

Tiens, la voilà!

(Elle la lui lance en pleine figure.)

(Au gardien.)

C'est pas moi, c'est cette vieille gueuse...

LA KORABLEWA

Elle ment!

LA BOSSUE

C'est la Rousse qui a commencé.

LE GARDIEN, *rudoyant la Rousse.*

Allons, allons, que je n'entende plus ta voix!

LA GRANDE ROUSSE, *moitié riant, moitié pleurant, au coup que le gardien vient de lui allonger.*

Ah! ben vrai, le vieux a le poing solide.

(Sur le devant les femmes discutent la scène.)

LA BEAUTÉ

Comment ça a-t-il commencé?

LA VIEILLE

Comme toujours parbleu... elles étaient là...

LA GRANDE ROUSSE, *criant encore.*

Hein! croyez-vous?... ce gibier de bagne qui voudrait nous faire la leçon!

LA KORABLEWA

Tu verras ce soir, toi.

LE GARDIEN

A votre place tous et silence!...(*Une cloche tinte.*)Et

puis voilà l'heure qui sonne ! Allez... à l'appel pour la prière du soir. La cloche de la chapelle a sonné. Allons vite en rang... sacredieu... Vous allez être en retard... L'appel.

(Le gardien fait l'appel :)

Marpha, Fedosia, Sacha, etc...

(Elles se mettent, l'une après l'autre, en rang et deux par deux. Les pensionnaires sortent toutes en rang et en silence par la grande porte de gauche.

Et silence !...

(La scène est vide un grand moment, puis la petite porte de fer à droite grince et un gardien entre, accompagnant Nekludoff et Nikhine.)

SCÈNE II

NEKLUDOFF, NIKHINE, LE GARDIEN

LE GARDIEN

Les prisonnières sont à la chapelle. On est allé chercher la Maslowa. Vous avez un quart d'heure juste pour lui parler.

NIKHINE

Le directeur de la prison m'a bien recommandé que nous soyons ressortis avant la rentrée des femmes. C'est une faveur toute spéciale pour vous, prince.

NEKLUDOFF

Merci, je n'aurais pas pu lui parler à travers la grille d'un parloir... Ainsi donc c'est ici que meurt l'espérance... J'ai une vague peur. Je voudrais lui

parler clairement... Peut-être se précipitera-t-elle à mes genoux et alors je sens que je succomberai au poids de mon émotion et nous ne ferions que pleurer... Laissez-moi seul; à tout à l'heure.

(Nikhine et le gardien sortent.)

(Nekludoff resté seul arpente la prison. Puis le gardien de tout à l'heure rouvre la porte de gauche, par où les femmes étaient sorties; il fait passer la Maslowa qui s'avance à petits pas, étonnée. Elle enlève son fichu, donne un coup de main à ses cheveux et vient se poster à quelques pas de Nekludoff avec un sourire professionnel.)

SCÈNE III

NEKLUDOFF, LA MASLOWA

LA MASLOWA

Bonjour monsieur. (*Silence.*) Vous êtes venu pour moi, monsieur?

(Elle sourit et fait une œillade.)

NEKLUDOFF, *la gorge sèche.*

Oui, j'ai voulu...

LA MASLOWA

Hein?... Quoi?... Je n'entends pas bien ce que vous dites... Ils font tellement de bruit dans la cour. Attendez, je vais fermer la fenêtre.

(Elle revient et lui sourit longuement à nouveau, les mains aux hanches.)

NEKLUDOFF

Tu ne me reconnais pas?

LA MASLOWA

Non, mon petit loup...

NEKLUDOFF, *se découvrant et se mettant en pleine lumière.*

Du tout?

LA MASLOWA, *rougissant tout à coup avec un tremblement.*

Il me semble... je ne suis pas bien sûre de vous reconnaître...

NEKLUDOFF

Je suis venu te demander pardon, Catherine.

LA MASLOWA, *cri étouffé.*

Ah! (*Un temps.*) Pourquoi?... Qu'est-ce que vous voulez?

(Elle a dit cela, la tête dans les épaules, rauque et farouche tout à coup.)

N'ayez pas peur, je suis venu parce que... je me sens lourdement coupable envers vous. Je... je sais qu'il vous est difficile de me pardonner, n'est-ce pas? mais s'il n'est plus possible de réparer le passé, je suis résolu à faire maintenant tout ce que je pourrai, et...

LA MASLOWA, *l'interrompant sans l'écouter.*

Dites-moi, comment avez-vous fait pour me trouver?

NEKLUDOFF

Ah! oui... c'est avant-hier, à la Cour d'assises, quand on vous a jugée. J'étais juré, vous ne m'avez pas reconnu?

LA MASLOWA

Non... du tout. Comment aurais-je pu penser que vous étiez là? D'ailleurs, je n'ai regardé personne. Si, j'ai bien regardé un moment là-haut, mais... rien du tout... D'abord c'était trop loin.

NEKLUDOFF, *géné.*

Oui, c'est vrai, c'était un peu loin. (*Un pénible silence, puis à voix basse.*) Alors il y a eu un enfant?

LA MASLOWA, *la voix encore changée, farouche.*

Il est mort tout de suite, Dieu merci!... Et puis ne parlez pas de ça, d'abord... pourquoi parler? (*Aimable.*) Qui est-ce qui vous a fait entrer ici, dites?

NEKLUDOFF, *poursuivant.*

Et de quoi est-il mort l'enfant?

LA MASLOWA, *tordant son fichu dans ses mains, et parlant dans les dents.*

J'étais malade moi-même. J'ai failli mourir.

NEKLUDOFF

Et mes tantes, elles vous ont renvoyée?

LA MASLOWA, *avec une colère de fille.*

Naturellement!... dès qu'elles se sont aperçues que j'étais enceinte, elles m'ont congédiée!... (*Changeant de ton, les sourcils froncés.*) Mais je vous dis, pourquoi parler de tout ça?... Je ne me souviens plus de rien, je n'y pense jamais... je n'aime pas... j'ai oublié... Tout ça, c'est fini... fini... (*Geste.*) et puis voilà!

NEKLUDOFF

Non ce n'est pas fini, je ne puis l'admettre. Je veux à présent réparer ma faute.

LA MASLOWA, *passant ses mains sur son front comme pour repousser l'idée qui la gêne.*

Mais non, mais non, il n'y a rien à réparer, je vous dis... ce qui est fait est fait... Dites? Croyez-vous?... (*Elle se rapproche de lui humble et fille.*) Est-ce que vous pourrez m'aider un peu?

(*Elle lui sourit encore.*)

NEKLUDOFF

Je crois bien.

LA MASLOWA, *se rapprochant.*

Oui?... Ça, c'est gentil!... Croyez-vous, hein, qu'ils m'ont condamnée aux travaux forcés!

NEKLUDOFF

Je savais, j'étais certain que vous n'étiez pas coupable.

LA MASLOWA

Bien sûr, je n'étais pas coupable. Est-ce que je suis une voleuse ou une empoisonneuse! On peut dire tout ce qu'on voudra mais pas ça... (*Elle le regarde à la dérobée, puis se rapproche, traînant la savate.*) Ici, ils prétendent qu'il faut signer un pourvoi, mais ça coûte très cher?... pas!... les frais d'avocat?

NEKLUDOFF

Oui... j'ai déjà vu l'avocat.

LA MASLOWA, *insistant avec des minauderies.*

Mais il faut en prendre un bon, un cher.

NEKLUDOFF

Je ferai tout ce qui sera possible.

LA MASLOWA, *lui touchant la veste avec la main.*

Ça c'est gentil d'avoir pensé à moi...Mon ancienne patronne aussi, tenez. Elle vient de m'envoyer des cigarettes. Si je pouvais acheter de quoi boire maintenant, ce serait déjà mieux... (*Elle s'arrête, attendant la réponse.*) Je vous demanderais bien, mais j'ai peur d'abuser... un peu d'argent, oh! pas beaucoup... dix roubles, mais seulement si ça ne vous gêne pas... parce que sans ça... Dix roubles... je n'ai pas besoin de plus.

NEKLUDOFF

Mais comment donc... sans doute... sans doute.

LA MASLOWA

Attendez que le gardien ait le dos tourné, sans quoi on me prendrait l'argent. (*Elle se retourne pour surveiller le gardien au fond et prend l'argent au moment où il a le dos tourné.*) Là... non .. paix!... Il va nous pincer. (*Quand le gardien a disparu derrière la grille du dortoir.*) Psst! Merci.

(*Elle prend l'argent que lui tend Nekludoff.*)

NEKLUDOFF, *en se reculant d'un pas pendant qu'elle met l'argent dans son bas.*

Mais c'est là une créature morte! Mon Dieu! mon Dieu! venez à mon secours... Ah! pouah!...

en finir, lui donner ce portefeuille, et partir... (*Puis avec énergie.*) Eh bien, eh bien, à quoi est-ce que je m'attendais donc? Allons jusqu'au bout... j'irai jusqu'au bout! (*Résolument.*) Katucha, je suis venu vers toi pour te demander pardon, et tu ne m'as pas dit si tu me pardonnais!

LA MASLOWA, *œillade.*

Quoi? Quoi? C'est si étrange ce que vous me demandez!

NEKLUDOFF, *avec désespoir.*

Katucha, Katucha! pourquoi me parles-tu ainsi? Voyons, rappelle-toi, tu sais bien que nous nous sommes aimés jadis... Je me souviens de la petite Catherine, autrefois, à Panopha...

LA MASLOWA, *dure.*

Ce qui est vieux s'efface. Vous savez, elles vont revenir... je ne sais pas si on va pouvoir vous laisser ici.

NEKLUDOFF, *irrité au dernier degré.*

Je sais, on doit m'avertir... Mais ce gardien-là dans le fond est insupportable... C'est assommant, on ne peut pas causer.

LA MASLOWA

Il le fait exprès bien sûr... Donnez-lui deux roubles et il s'en ira.

NEKLUDOFF

Gardien !

(Il remonte au fond et parlemente tout bas avec le gardien auquel il remet de l'argent. Pendant ce temps, la Maslowa prend près du poêle la bouteille d'eau-de-vie; elle boit furieusement au goulot.)

NEKLUDOFF

C'est fait... Qu'est-ce que c'est?

LA MASLOWA, *rebouchant machinalement la bouteille.*

Une bouteille... de l'eau et du café. Je n'ai pas bu hier de toute la journée... alors je meurs de soif tout le temps... ça me brûle, là !

(Elle se frappe la poitrine.)

NEKLUDOFF

Ecoutez, demain je vous apporterai votre pourvoi en cassation pour que vous le signiez. Si le pourvoi ne réussit pas, nous adresserons un recours en grâce.

LA MASLOWA, *s'essuyant la bouche et animée étrangement.*

C'est vrai?... Quel malheur que vous ne m'ayez pas retrouvée plus tôt ! Vous m'auriez procuré un bon avocat. Ah ! si on avait su le jour du jugement que vous me connaissiez, la chose aurait tourné autrement pour moi... Un prince !... tandis qu'ils se sont dit : c'est une voleuse... C'est ce que m'a barguigné la vieille bossue... car, il faut vous dire, il y a dans notre salle une petite vieille extraordinaire, comme vous n'en verrez pas dix... vrai, vous

savez, c'est drôle ici!... Il y a la grande Rousse aussi, qui se gratte toujours la tête comme ça... non, tu sais, mon chéri, tu n'as pas idée!...

(Elle rit.)

NEKLUDOFF

Comme elle est étrange... de plus en plus. (*Haut.*) Voyons, ne nous égarons pas. J'ai cinq minutes encore... il faut que je vous dise tout ce que je me suis juré de vous dire... je vous prie de m'écouter absolument. Vous vous rappelez ce que je viens de vous dire à l'instant?

LA MASLOWA, *vague.*

Vous m'avez dit tant de choses! Qu'est-ce que vous m'avez dit?

NEKLUDOFF

Je vous prie de bien me comprendre, car c'est très sérieux. Je veux réparer ma faute, faute grave, et dont je suis responsable devant ma conscience, non par des paroles mais par des actes. Je suis résolu à tout pour vous sauver. Je vous sortirai d'où vous êtes, si bas que vous soyez tombée. Je quitterai, comprenez-moi bien, ma famille, ma vie s'il le faut. A partir d'aujourd'hui nous nous appartenons l'un à l'autre. S'il le faut même, je me marierai avec vous.

LA MASLOWA, *qui a écouté, fixe, bouche bée.*

Vous dites?

NEKLUDOFF, *répétant sur un ton solennel, résolu et méthodique.*

S'il le faut, je me marierai avec vous.

LA MASLOWA *le regarde, les lèvres tremblantes. Elle dit à voix étouffée.*

Il ne manquait plus que cela !

NEKLUDOFF

J'ai le sentiment que, devant Dieu, je dois le faire.

LA MASLOWA, *hurlant tout à coup.*

Et le voilà encore qui parle de Dieu ! par-dessus le marché ! Dieu ! Quel Dieu ? Il n'y en a pas ! Vous auriez mieux fait de penser à Dieu le jour où... où...

(Elle approche sa figure de Nekludoff; il lui prend la tête et sent alors la forte odeur d'eau-de-vie qui s'exhale de sa bouche.)

NEKLUDOFF

La malheureuse !... mais elle est ivre ! Calme-toi, voyons.

LA MASLOWA, *s'arrachant de ses mains.*

Je n'ai pas besoin de me calmer ! Tu crois que je suis ivre ? Eh bien oui, oui je suis ivre... mais je sais ce que je dis tout de même ! (*Toute sa colère lui est remontée d'un coup à la gorge. Elle trépigne sur place et continue de hurler.*). Je suis une fille publique, une condamnée au bagne, et vous, vous êtes un seigneur, un prince. Vous n'avez rien à faire avec

moi. Qu'est-ce que vous venez faire ici? Va-t'en, je te dis, va-t'en rejoindre tes princesses... Et je te défends de m'insulter... Je suis une fille publique, oui, tu entends?... Eh bien quoi?

(Elle est là, le poing sur la hanche, campée et terrible.)

NEKLUDOFF

Si atrocement que tu me parles, tu ne peux pas te figurer à quel point j'ai honte de moi-même.

LA MASLOWA

Honte de toi-même? Tu n'avais pas honte, hein, quand tu m'as glissé cent roubles... Tu te souviens de tes cent roubles, hein?

NEKLUDOFF

Tais-toi! tais-toi!

LA MASLOWA

J'étais une pauvre fille et tu m'as jeté ton argent sur la table...et maintenant tu voudrais encore aller avec moi!

NEKLUDOFF

Tais-toi! tais-toi!... Ce que j'ai dit, je le ferai.

LA MASLOWA, *hagarde, dépoitraillée.*

Et moi, je te dis que tu ne le feras pas.

NEKLUDOFF

Katucha!

LA MASLOWA

Voilà ce que je te dis, moi.

NEKLUDOFF

Catherine !

LA MASLOWA

Ne me touche pas !... Je suis une condamnée au bagne. Toi tu es un prince. Tu n'as rien à faire ici... Va-t'en ! va-t'en, ne me touche pas, je te déteste. J'aimerais mieux me pendre que d'aller avec toi... Tout de toi me dégoûte, toute ta figure, tiens, tes vêtements, tes mains, tes yeux, ta sale figure pleine de graisse, tout... va-t'en... va-t'en, je te dis !... Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte dans ce temps-là ! Pourquoi, mon Dieu !..

(Elle tombe par terre tout de son long et elle pousse de longs, de grands gémissements d'enfant plaintif à la fois et de femme ivre.)

LE GARDIEN, *ouvrant la porte au bruit et rentrant avec Nikhine.*

Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi ces cris ?... Ah ! tu fais du scandale ! Je t'apprendrai à t'oublier ainsi !...

(Il lève le knout.)

SCENE IV

LES MÊMES, NIKHINE, LE GARDIEN

NEKLUDOFF

Laissez-la, je vous prie... cela me regarde... Eloignez-vous une minute encore, je vous prie.

NIKHINE

Que s'est-il passé ?

NEKLUDOFF, *pendant qu'on entend toujours la Maslowa.*

Ah! mon ami, c'est une créature morte à jamais!... Ah! comme la vie nous domine! Je m'imaginais naïvement qu'elle allait en me retrouvant tomber à genoux... Elle n'a vu en moi qu'un client... elle m'a accueilli d'un sourire et d'une œillade écœurants, puis un flot de haine lui est monté à la gorge, elle m'a craché son souffle de femme ivre avec des mots hideux... Ah! quelle nausée!

NIKHINE

Comment pouvait-il en être autrement? C'était folie de supposer autre chose. Vous vous engagiez dans une voie fausse contre tout bon sens. Ce serait absurde (*Montrant la Maslowa*); voilà la vérité, tenez... Reculez. Il en est temps encore.

(La Maslowa se traîne jusqu'à sa boîte où elle s'assied, écroulée et pleurante.)

NEKLUDOFF

Que dites-vous?... Mais pour la première fois, au contraire, se dresse devant moi toute l'immensité de ma responsabilité devant Dieu. Je sens que c'est à cette minute que doit se faire le choix décisif de ma route... et toute ma vie va dépendre de mon acte... Elle a peut-être tué le souvenir à coups de pierres, la malheureuse... peut-être dort-il en elle, au fond, prêt à ressusciter... Laissez, laissez... je suis ici pour elle... et pour l'idée!... (*Se rapprochant de Maslowa affalée sur ses genoux et prostrée avec encore des sanglots de fin d'ivresse dans la gorge.*

Il parle très doucement.). Catherine! Catherine! pauvre âme à qui l'on a fait mal, qui ne savez plus le temps où se levait sur les champs et les prés votre chère petite tête claire, je vous sauverai malgré tout, et contre vous-même... Je ne comprends que trop votre révolte sauvage, mais ce que j'ai dit, je le maintiens... Et si tu t'y refuses, mon enfant, aussi longtemps que tu t'y refuseras, je resterai près de toi, je te suivrai... j'irai avec toi où l'on te conduira... sois tranquille.

LE GARDIEN, *à voix basse.*

Il faut partir.

NEKLUDOFF, *à Maslowa.*

Allons, allons, vous êtes aujourd'hui tout agitée. Demain, si c'est possible, je reviendrai, et vous, en attendant, vous réfléchirez... (*Silence. Il tire gauchement, après une hésitation, quelque chose de sa poche.*) Catherine, je vous avais apporté aussi ceci... que j'ai retrouvé dans des tiroirs... C'est une vieille photographie faite dans le jardin... autrefois... quand nous étions comme cela... Prenez... (*Il la met dans la main de la Maslowa.*). Allons... à demain, Catherine... Je vous laisse... à demain.

(*Nekludoff et Nikhine sortent. La Maslowa reste seule, avec, en ses mains, la photographie qu'elle regarde, hébétée, stupide et silencieuse... Rentrée des prisonnières qui se bousculent en grand tumulte.*)

SCÈNE V

LA MASLOWA, Les Prisonnières

UNE FEMME

Qu'est-ce que c'était?

UNE AUTRE FEMME

Eh bien, pourquoi était-on venu te chercher?...

UNE DÉTENUE

Qui était-ce?... On a dit à la chapelle que c'était quelqu'un qui voulait te parler.

TOUTES

Qui?

(On entoure la Maslowa.)

MASLOWA, *toujours fixe et hagarde.*

Quelqu'un... Un type que j'ai aimé autrefois.

LA BEAUTÉ

Eh ben! tu en as de la chance! Quelqu'un d'important alors, puisqu'on l'a laissé entrer ici.

MASLOWA

Un prince.

LA VIEILLE

Oh! bien, ma petite, tu vas être tirée d'affaire, maintenant.

LA BOSSUE

Il saura bien te faire sortir d'ici... Aux gens riches tout est possible...

LA BEAUTÉ

Ça, c'est bien vrai.

LA BOSSUE

Il n'a qu'à désirer une chose... Tout arrive comme il veut...

LA VIEILLE

Tu lui parleras de moi?

LA BEAUTÉ

Et de moi aussi... Ecoute, je crois que s'il voulait...

(Elles se bousculent toutes près de la Maslowa.)

LA GARDIENNE

Allons! au dortoir!... à vos lits... J'espère que vous n'allez pas traîner encore des heures... Allons, que tout le monde soit couché dans un quart d'heure!

(Elle les disperse... Les femmes commencent à se préparer pour la nuit, à leurs lits, dans le fond.)

LA BOSSUE

Et qu'est-ce qu'il t'a donné là que tu regardes comme si tu avais reçu un coup dans la tête... (*Elle lui prend la photographie.*) Tiens !... celle-là, on dirait un peu que ça te ressemble... c'est toi?...

LA MASLOWA

Oui...

LA BEAUTÉ, *s'exclamant.*

Oh! que tu as changé! Tu n'as plus du tout la même figure!

LA VIEILLE

Oh! ce que tu étais jolie dans ce temps-là... Vrai, on voit qu'il y a des années!...

LA MASLOWA, *tenant la photographie en mains et dans son hébétement, montrant avec le doigt.*

C'est moi, ça? Qu'est-ce que je fais là?...

LA VIEILLE

Tu couds... sous un arbre...

LA MASLOWA

Ah! oui...

LA BOSSUE

Tu as l'air de rire... ah! que c'est drôle! Tu portais des petits nœuds dans les cheveux.

LA BEAUTÉ

Et ça, qu'est-ce que c'est?

LA MASLOWA

C'est la maison... Ça, là, c'est un pommier qu'il y avait dans le fond du jardin... qui faisait de l'ombre... une petite ombre... Voyez-vous?... Et puis il y avait de l'eau, là-bas... qui passait... là où il y a un chien.

LA VIEILLE, *pour voir.*

Donne.

LA MASLOWA, *cachant farouchement la photographie sur sa poitrine.*

C'est à moi, ça... Il ne faut pas me la prendre, c'est à moi...

LA VIEILLE, *riant.*

On te la laisse, va, bonsoir...

UNE VIEILLE, *devant l'icône.*

Notre-Dame du Salut !...

LA FILLE DU DIACRE, *dans le fond.*

Quelqu'un peut-il me prêter une couverture de laine ?

PREMIÈRE FEMME

Allons, couche-toi l'ourse... et laisse-nous dormir.

(La phtisique tousse.)

DEUXIÈME FEMME

Oh ! ce qu'elle tousse, ce soir !...

LA VIEILLE, *devant l'icône.*

Notre-Dame du Salut !...

(Le lampiste allume les falots.)

LA GRANDE ROUSSE, *en se couchant.*

Hé ! le lampiste... Bonsoir à ta femme de ma part.

UNE VOIX, *dans le dortoir.*

Tu ne vas pas recommencer, hein, la grande bringue ! La paix !

LA GARDIENNE

Allons... couchez-vous en silence, s'il vous plaît.

(Peu à peu, toutes les détenues se couchent dans le dortoir, dans le fond à droite. Fédosia et Maslowa restent seules sur le devant de la scène près du poêle.)

FÉDOSIA, *s'approchant doucement de Maslowa.*

Alors, c'est lui?... C'est celui à qui tu ne pensais jamais.

LA MASLOWA

Oui...

FÉDOSIA

Tu vois bien!

UNE VOIX DE FEMME, *au fond.*

Bonsoir, lampiste.

UNE AUTRE VOIX

Amen!... Amen!

(On entend sonner l'heure.)

FÉDOSIA, *très douce.*

Tu as trop bu d'eau-de-vie, Maslowa. Le reconnais-tu? Tu vois, tu es toute chose... Maslowa, il ne faudra plus boire... Veux-tu que je cache la bouteille, dis?...

LA MASLOWA

Oui... oui...

(Fédosia jette la bouteille.)

FÉDOSIA

Tu ne veux pas te coucher?...

LA MASLOWA, *s'asseyant machinale, comme une enfant.*

Non...

FÉDOSIA

Alors, assieds-toi là encore un peu... Comme tu es souffrante, la surveillante ne dira trop rien que nous fassions un peu la veillée... (*Fédosia, maternelle,*

s'installe près d'elle et se met à tricoter.) Et tu ne l'avais revu depuis, Catherine?...

LA MASLOWA, *les yeux fixes, au loin, comme hagarde*

Non... si... une fois... si... je me rappelle... Je vois ça là-bas... oui... il pleut... c'est la nuit... un train passe... J'ai couru à travers les champs pour voir... Le train est arrêté, là, dans la gare... Il y a une portière ouverte... Il est là, éclairé... sur la banquette, dans un coin... Il lit un journal... Je veux monter, crier... le train part... je cours, je cours, il s'en va, il s'en va... la lanterne, là-bas... la fumée... la pluie... le vent... voilà, c'est tout.

(Comme épuisée ou effrayée de cet effort de pensée, elle laisse retomber sa tête lourde sur l'épaule de Fédosia.)

FÉDOSIA

Pauvre petite! Tu vois bien que tu te rappelles!... Tu n'as pas trop froid?... Mets-toi là, contre moi... Tu permets, je vais continuer à tricoter mon bas pendant que tu te reposeras un peu sous mon châle, comme une petite enfant... là... tu es bien?

LA MASLOWA, *roulant sa tête sur le châle de Fédosia.*

Oui, très bien... Il fait bon, là...

(Elles sont assises toutes les deux, sous la lampe. Maslowa, comme une enfant, se laisse faire.)

FÉDOSIA

Regarde ton image... Regarde comme tu étais jolie, Catherine.

(Elle lui remet la photographie, droite, dans la main.)

LA MASLOWA, *répétant comme une enfant.*

Oui, j'étais jolie...

FÉDOSIA

Tout le monde dort, ma parole.

(La nuit est faite. Silence. Tout d'un coup on entend un bruit singulier dans le fond du dortoir.)

LA MASLOWA, *se redressant.*

Écoute !

FÉDOSIA

Quoi ?...

LA MASLOWA

Ce bruit.

(On dirait que quelqu'un sanglote dans le dortoir.)

FÉDOSIA

Ah ! c'est encore cette ordure de grande rousse !..

LA MASLOWA, *un doigt sur la bouche, mystérieuse.*

Chut ! il ne faut pas dire ça... Elle aussi... elle aussi...

FÉDOSIA, *ne comprenant pas ce qu'elle veut dire.*

Quoi, elle aussi ?...

LA MASLOWA

Écoute, je sais, moi... Elle pleure, parce qu'elle m'a dit qu'on la rudoie toujours... depuis qu'elle est au monde... on lui refuse tout, on se moque d'elle... Alors, elle m'a dit que pour se consoler en se mettant au lit tous les soirs, elle pense à son premier amour... à son serrurier qu'elle a aimé autrefois... Alors, tu vois en ce moment, elle pense... et c'est ça qu'elle pleure toute seule... Chut! elle croit qu'on ne l'entend pas... Elle pense... alors... elle souffre... Chut! chut!...

(Elles écoutent toutes les deux, le grand sanglot qui monte dans le silence et dans la nuit. Le rideau descend lentement.)

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

L'INFIRMERIE

A l'infirmerie de la prison. — Murs blancs flacons, étagères

SCÈNE PREMIÈRE

L'INFIRMIÈRE, LA MASLOWA, FÉDOSIA, et une GARDE-MALADE

Elles font sécher du tilleul sur des tamis et des planches

L'INFIRMIÈRE

Dépêchez-vous de trier le tilleul. On attend après... Dépêchez-vous. Vous n'avez pas encore porté sa potion au 6.

LA GARDE

Non, je vais y aller.

L'INFIRMIÈRE

Et le valérianate au 5... Maslowa, quand tu auras fini, tu iras demander à l'infirmier de sortir du thé pectoral... C'est lui qui a les clefs de la pharmacie... Qu'est-ce que vous avez à rire tout le temps comme ça?

FÉDOSIA, *riant.*

Je ne sais pas.

L'INFIRMIÈRE

Je ne sais pas ! C'est le bonheur d'être ici évidemment... On se trouve mieux qu'à la prison, hein ? Regardez-les ces petites !... Sont-elles jolies, toutes les deux ?

LA MASLOWA

Ah ! oui, qu'on est heureuse, n'est-ce pas, Fédosia ? Je me plais ici avec mon tablier blanc et mon petit bonnet... Et puis ça sent bon l'acide phénique .. j'aime ça... ça sent propre...

L'INFIRMIÈRE

Vous avez eu de la chance, on peut le dire... C'est très rare que les détenues soient transférées à l'infirmerie, surtout que nous n'avons pas besoin d'infirmières en ce moment. Il fallait les plus grandes protections.

LA GARDE

Quel âge a-t-il, votre prince ?... C'est un vieux, c'est un jeune ?

FÉDOSIA

On ne peut pas dire qu'il soit vieux... on ne peut pas dire qu'il soit jeune... en tout cas, il est rudement gentil !... Il a promis à Maslowa de s'occuper aussi de mon mari... de Tarass... de lui faire trouver un emploi, dans la prison, n'est-ce pas, Catherine ?

LA MASLOWA, *bas à Fédosia.*

Ne parle pas tout le temps comme ça, voyons ! (*Haut.*) A quelle heure faudra-t-il faire les lits ? Avant la soupe ?

L'INFIRMIÈRE

Oui. Vera, appelle l'infirmier. Dis-lui de venir ouvrir la pharmacie.

(La garde sort.)

FÉDOSIA

Dieu! que ça sent bon le tilleul!... chez nous il y en avait un devant la porte...

L'INFIRMIÈRE

Et ton pourvoi?

MASLOWA

Je ne sais pas encore. Le prince m'a dit qu'i m'avertirait aussitôt.

L'INFIRMIÈRE

Fédosia, prends les assiettes et les potions, nous allons faire la tournée. (*A Maslowa.*) Quand tu auras le thé, tu le feras infuser... et surveille le filtre... sur la table.

LA GARDE, *rentrant.*

L'infirmier arrive.

L'INFIRMIÈRE

Bon... viens nous aider... porte ça.

(Elles sortent. Maslova reste seule et arrange le filtre.)

SCÈNE II

MASLOWA, OUSTINOW

OUSTINOW, *entrant.*

On me fait demander ici? Qu'est-ce que tu veux?

LA MASLOWA

Du thé pectoral... L'infirmière vous fait dire d'ouvrir la petite pharmacie dont vous avez la clé.

OUSTINOW

Du thé pectoral?... Je ne sais pas s'il y en a encore... je vais regarder... attends.

LA MASLOWA

C'est pour le poitrinaire du six.

OUSTINOW, *ouvrant la pharmacie.*

Quel est ton nom au juste?

LA MASLOWA

Maslowa.

OUSTINOW

Hé! hé!... dis donc, tes clients ne devaient pas s'embêter ... Où étais-tu en maison?... à Moscou?

LA MASLOWA

Oui.

OUSTINOW

On dit qu'il y a un de tes anciens clients qui t'a dans la peau, et qui essaie de te faire sortir de prison... C'est vrai?

LA MASLOWA

L'infirmière attend.

OUSTINOW, *se rapprochant à voix basse.*

Tu sais, malgré la surveillance, on peut s'amuser tout de même... Puisqu'on t'a placée à l'in-

firmerie, profites-en!... Le soir, c'est facile... je t'enseignerai le moyen... Tiens, voilà le paquet... Veux-tu que je prépare la chose ?... (*Il arrange la théière.*) Ah! pardine, qu'on ne doit pas s'embêter avec toi... hein ?... Ecoute, je t'avais remarquée déjà depuis plusieurs jours... Si tu veux, ce soir, je pourrai te donner la clé du petit corridor à ma chambre... je t'attendrai.

LA MASLOWA

Laissez-moi.

(Elle le repousse.)

OUSTINOW

En voilà des manières!

LA MASLOWA

J'ai fini... allez-vous-en.

OUSTINOW

Voyez-moi ça!... On dirait peut-être que ça n'a pas l'habitude... tu ne faisais pas tant de façons là-bas!...Je t'aurais eue pour 40 kopecks, ma fille!... Allons, pas de façons... Je t'ai dit que tu me plaisais...

LA MASLOWA, *se contenant.*

L'infirmière va s'impatienter.

OUSTINOW

Un gaillard comme moi, ça ne se refuse pas dans ton métier. (*Il s'approche et lui prend la taille.*) Ce soir à huit heures tu viendras... je veux, je te dis... On s'amusera ensemble, tu verras.

(Il la saisit brutalement.)

LA MASLOWA

Laissez-moi... ou je cogne !

OUSTINOW

Nous verrons bien !

LA MASLOWA

Chien !... Chien !

(Il y a lutte, un corps à corps, et tous les deux viennent heurter la table où sont les flacons qui se renversent avec fracas.)

SCÈNE III

Les Mêmes, LE MÉDECIN

LE MÉDECIN, *entrant.*

Eh bien, la petite mère... si tu te mets à causer du tapage ici, j'aurai vite fait de te renvoyer... Vous, prenez garde, Oustinow...

OUSTINOW, *mielleux.*

Le docteur devine bien ce que c'est... J'ai un peu honte à lui dire ça... cette fille, vous savez, n'est pas une fille ordinaire, bien sûr... Le docteur sait peut-être d'où elle sort... alors, j'étais là, tranquillement, à ranger mes fioles, vous voyez, je filtrais... elle est arrivée et elle m'a sauté au cou en m'embrassant.

LA MASLOWA

Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! il ment !

OUSTINOW

Je mens!... Ah! bien... elle est après nous toute la journée... les internes en témoigneront.

LA MASLOWA

Lâche! lâche! Oh! mais je ne veux pas qu'on croie ça!...

LE MÉDECIN, *l'interrompant.*

Chut!... Allons, ne criez pas... arrangez plutôt votre coiffure et ramassez les débris.

OUSTINOW, *continuant.*

C'est elle qui a commencé, chef... j'étais comme ça... je filtrais...

LE MÉDECIN

Suffit... Allez, Oustinow, retournez à votre salle... et ne traînez plus dans les corridors. Toi, la petite mère, je te ferai partir d'ici.

(Il la regarde durement derrière ses grosses lunettes.)

MASLOWA, *ramassant les débris tout en grommelant.*

Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai...

SCÈNE IV

LE MÉDECIN, MASLOWA, L'INFIRMIÈRE, FÉDOSIA

LE MÉDECIN, *à l'infirmière qui revient avec Fédosia.*

J'ai trouvé cette fille faisant du scandale ici,

avec l'infirmier Oustinow... Elle réintégrera dès ce soir la section des femmes... Cette fréquentation des détenues est, du reste, déplorable pour le service, et pour le personnel masculin de l'infirmerie... ce sont des faveurs qu'il faut réprimer... Veillez d'abord, personnellement, avec plus de soin, je vous prie... et à six heures ce soir, pour la visite... Je vais donner des ordres relatifs à cette femme... A ce soir.

(Il sort.)

L'INFIRMIÈRE

Vrai, tu n'es pas habile, ma fille... et tu me fais attraper, encore!... Tu avais la chance d'être protégée de cette façon... tu n'avais qu'à te tenir tranquille... Enfin, ça te regarde, n'est-ce pas, c'est ton affaire; tant pis pour toi... Le thé pectoral est-il préparé, avec tout ça?

MASLOWA

Il est là.

FÉDOSIA, *se rapprochant de Maslowa, bas.*

Oh! Catherine!

MASLOWA

Ce n'est pas vrai, tu sais... C'est ce chien d'infirmier qui me poursuivait depuis plusieurs jours... Il m'a empoignée, je l'ai repoussé... je l'aurais tué... Dis que tu me crois, toi, au moins, Fetitschika, je veux.

FÉDOSIA

Bien sûr, puisque tu le dis.

MASLOWA, *avec colère, balayant.*

Ils croient tous qu'ils n'ont qu'à me prendre, qu'il faut que j'aille avec eux parce que j'ai été comme ça autrefois... moi qui justement ne pourrais plus me sentir touchée par un homme... C'est vrai... je ne sais pas pourquoi, rien que cette idée me met en colère... Alors, justement, il faut qu'on m'accuse...

FÉDOSIA

Pourvu qu'on ne me sépare pas de toi!

L'INFIRMIÈRE, *à Maslowa.*

Allons, toi, apporte le thé et la potion au 6... Tant que tu es ici, tu dois être considérée comme infirmière; moi, ce sont des choses qui ne me regardent pas... Passe.

(Elles sortent.)

SCÈNE V

FÉDOSIA seule, puis UN INTERNE, puis NIKHINE

FÉDOSIA, *restée seule, s'approche de l'icône et s'agenouille.*

Notre-Dame de Kazan, faites qu'on ne me sépare pas de Catherine... Si vous ne nous séparez pas, je veillerai bien sur elle... je l'empêcherai de fumer... je l'empêcherai de boire et de penser aux hommes... Notre-Dame de Kazan, faites que...

(Un interne entre avec Nikhine.)

L'INTERNE

La Maslowa est-elle là?

FÉDOSIA, *se relevant.*

Non, elle est dans la salle des blessés.

L'INTERNE

Va la chercher... Autorisation du gouverneur. (*Fédosia sort.*) On est allé prévenir le prince Nekludoff qui vous attendait dans le cabinet du sous-directeur.

NIKHINE

Pensez-vous que l'autorisation qu'on vient de me délivrer pour le prince soit définitive?

L'INTERNE

Absolument.

NIKHINE

Bien. Je tiens à faciliter à mon ami toutes ces démarches interminables. Le prince est un philanthrope, il s'intéresse aux condamnées et cette fille entre autres lui a été recommandée.

L'INTERNE, *souriant.*

Ah!... il ferait mieux de passer à une autre, malgré sa recommandation.

NIKHINE

Pourquoi?

(*Entre Nekludoff.*)

SCÈNE VI

NEKLUDOFF, L'INTERNE, NIKHINE

NEKLUDOFF

Salut, Nikhine. Eh bien, c'est fait?

L'INTERNE

Excellence, vous arrivez à propos... C'est le dernier jour qu'elle passe ici, votre protégée... Je viens de recevoir justement à la minute, l'ordre du médecin chef de la faire réintégrer la section des femmes.

NEKLUDOFF

Et pourquoi l'y ramène-t-on?

L'INTERNE, *riant.*

Bah! vous savez, Excellence, c'est une espèce comme ca. On vient de la trouver en train de faire des siennes avec un infirmier... Oui .. ces femmes-là, on a beau s'occuper d'elles... à part ça, elle ne travaillait pas trop mal, surtout si on songe à l'endroit d'où elle sort... Ah! la vie va devenir plus dure maintenant... Mais il leur faut toujours faire des farces, à ces femmes-là... C'est plus fort qu'elles.

NEKLUDOFF

C'est bien... laissez-nous... je vous remercie.

(L'interne sort.)

SCÈNE VII

NEKLUDOFF, NIKHINE

NEKLUDOFF, *à Nikhine.*

Eh bien, qu'en dites-vous, Nikhine? L'histoire vous plaît-elle? Moi, un homme du monde, avec qui la jeune fille la plus aristocratique eût été heureuse de se marier, je quitte Missy, mon rang, ma vie... je m'offre à suivre, que dis-je, à vivre avec cette créature... et elle, pendant ce temps, ne pouvant attendre, s'amuse à faire des siennes avec un infirmier!... Et il faut supporter le ricanement gouailleur de ces gens!... et pendant que cet homme me lançait la nouvelle à bout portant, je me suis senti rougir de honte comme un misérable à la porte du vice qu'il ne peut quitter... Hein? a-t-elle été assez ridicule ma joie, à la pensée d'un soi-disant changement dans l'âme de cette fille?... Ainsi donc, même ses larmes, même ses reproches de tous les jours qui me semblaient avoir au moins quelque farouche beauté, comédie!.. comédie de fille perverse,qui flaire l'homme et son profit. Et maintenant que dois-je faire? Sa conduite ne me délivre-t-elle pas de tout lien?

NIKHINE

Je crois qu'en abandonnant la Maslowa, ce n'est pas elle que vous punirez, mais vous .. et c'est plus grave.

NEKLUDOFF

Ah! c'est vous qui m'exhortez maintenant!...

Au fait, vous avez raison... Orgueil, Nikhine, misérable orgueil! Cette femme en agissant ainsi s'est conformée au caractère que lui a donné la vie; qu'elle ait fait des siennes avec un infirmier, c'est affaire à elle, cela ne me regarde pas... Mon affaire est d'exécuter ce qu'exige ma conscience. On ne refait pas les âmes des autres, décidément, mais j'ai la mienne à refaire... que cette abjection serve au moins à cela! La voici... A demain, Nikhine. Et c'est la dernière fois que j'aurais à vous imposer cette ridicule besogne d'Horatio du bagne. Je passerai demain chez vous. Je veux vous serrer la main avant de partir pour Pawlowna, où je tiens à régler immédiatement cette affaire de la donation aux paysans des biens que me laissent la mort de mes tantes... Cette aventure m'a ouvert l'esprit à bien des choses! Encore mille mercis pour tout ce que vous avez fait...

(Nikhine sort.)

SCÈNE VIII

NEKLUDOFF, MASLOWA

MASLOWA, *entre, elle se précipite gaiement vers Nekludoff.*

Ah! c'est vous.

NEKLUDOFF, *durement.*

Oui.

(Elle tend la main à Nekludoff, il la refuse.)

NEKLUDOFF, *d'un ton froid et indifférent.*

Je vous apporte une mauvaise nouvelle : votre pourvoi est rejeté.

MASLOWA

Je le savais d'avance.

(Elle laisse tomber sa tête dans ses mains.)

NEKLUDOFF

C'est inutile de vous désespérer, on peut encore compter sur un recours en grâce et...

MASLOWA, *avec un geste.*

Oh! ce n'est pas cela qui...

NEKLUDOFF

Et qu'est-ce donc?

MASLOWA

Je vois bien à votre regard... vous avez rencontré quelqu'un d'ici, et on vous a dit...

NEKLUDOFF, *sèchement.*

Bah! cela n'a aucune espèce d'importance, vous faites ce qu'il vous plaît et je n'ai pas à m'en occuper... cela vous regarde... Parlons d'autre chose, je vous prie... et rapidement. Allons, tenez, voilà le recours; il faut que vous signiez ici.

MASLOWA, *les yeux pleins de larmes.*

Où signer?

NEKLUDOFF

Là... non, pas là... vous ne voyez donc pas... ici.

(La Maslowa essuie ses larmes du bout de son fichu et écrit en reniflant ses sanglots et en s'appliquant.)

LA MASLOWA, *après avoir achevé d'écrire, essuie ses doigts à sa jupe, lève la tête et dit tout à coup avec un mouvement.*

Je voudrais...

NEKLUDOFF

Quoi ?

MASLOWA *hésite, puis laisse retomber la tête.*

Rien.

(Silence.)

NEKLUDOFF, *remettant le papier dans sa poche.*

Ecoutez... je tiens à ce que vous ne vous mépreniez pas... Ce que m'a dit l'infirmier n'a pas d'importance... quoi qu'il arrive et quoi que vous fassiez, rien ne changera ma résolution. Je suis ici pour accomplir mon devoir... Il ne faut pas que vous pensiez qu'il s'agisse d'un autre sentiment quelconque...

MASLOWA, *se levant, rougissante.*

Oh ! je n'en doutais pas...

NEKLUDOFF

Seulement, ce que j'ai dit, je le ferai... Où qu'on vous envoie, j'irai avec vous.

MASLOWA, *fièrement.*

Inutile. Vous perdez votre temps à me parler ainsi.

NEKLUDOFF

Espérons qu'à Pétersbourg votre affaire sera examinée.

MASLOWA

Oh! que cela soit ou ne soit pas, à présent, ça m'est égal.

NEKLUDOFF

Pourquoi dites-vous, *à présent ?*

MASLOWA *avec un geste vague.*

Pour rien.

NEKLUDOFF

En tout cas, voici où en sont les choses. Vous allez être probablement désignée pour le premier convoi qui va partir le dix de ce mois. Je vous suivrai en Sibérie. Je vous retrouverai aux haltes successives que vous ferez. J'espère me rendre utile à vos compagnons. Vous ne me reverrez pas d'ici Nijni-Novgorod, probablement, où je rejoindrai votre convoi, car je compte retourner à Pawlowna, à notre petite ville... Mes deux tantes viennent de mourir à quinze jours de distance.

MASLOWA

Ah!... elles sont mortes?

NEKLUDOFF

Oui. J'irai demain donc à Pawlowna. (*Silence, puis*

bas.) Est-ce là qu'a été... mis... l'enfant... Vous le rappelez-vous?

(Silence.)

MASLOWA

Au cimetière... à gauche... dans la grande allée.

(Silence. La Maslowa retient ses larmes.)

NEKLUDOFF

Pensez à tout ce dont vous aurez besoin pour la route.

MASLOWA

Je n'ai besoin de rien, merci.

NEKLUDOFF

Eh bien... alors... adieu?...

MASLOWA

C'est cela, adieu...

NEKLUDOFF

Vous n'avez plus rien à me dire avant votre départ?

MASLOWA

Non... Si... Il y a la petite Fédosia qui voudrait bien vous remercier de l'avoir fait mettre ici... Vous ne l'avez pas vue, en entrant?... Elle est là...

NEKLUDOFF

Faites-la venir.

MASLOWA *va à la porte et appelle.*

Fédosia... Fédosia...

SCÈNE IX

LES MÊMES, FÉDOSIA

Fédosia accourt et fait le geste de s'agenouiller aux pieds de Nekludoff

NEKLUDOFF, *l'arrêtant.*

C'est bon... c'est bon...

FÉDOSIA, *timidement.*

Si Catherine s'en va en Sibérie, est-ce que je pourrai partir avec son convoi ?... j'aime tant Catherine.

NEKLUDOFF

Je verrai... je réfléchirai... Adieu... Si vous avez besoin de quelque chose, écrivez-moi à Pawlowna.

(Il sort. Elles se tiennent toutes deux par la main, et regardant un grand instant la porte par où Nekludoff vient de sortir. Puis Maslowa laisse tomber sa tête sur l'épaule de Fédosia.)

SCÈNE X

MASLOWA, FÉDOSIA

FÉDOSIA

Bah! ne pleure pas... on ne sait jamais.

MASLOWA

Oh! ce n'est pas cela... ça m'est bien égal!... non, mais on lui a dit l'infirmier, et alors qu'il croie cela, lui... c'est trop!

FÉDOSIA

Pourquoi ne lui as-tu pas dit la vérité?

MASLOWA

Je n'ai pas osé... je voulais... mais dès que j'ai voulu, je n'ai pas pu... j'ai senti qu'il ne me croirait pas parce que je rougissais... alors, ça m'a étouffé là, dans la gorge... je n'ai pas pu...

FÉDOSIA

Mais puisqu'il dit qu'il fera tout pour toi, qu'il t'épousera.

MASLOWA

Il dit cela... mais il ne faut pas accepter... Jamais, tu entends, jamais... J'aimerais mieux que Katucha ne soit plus... Lui, un prince, m'épouser?... Ah bien! sa vie serait perdue, alors, à cause de moi... J'ai d'abord dit non parce que je le haïssais, qu'il me faisait horreur... mais maintenant encore, je trouverai le moyen de l'empêcher de me suivre... et quand Katucha a dit non, c'est non... Accepter cela de lui qui me déteste!...

FÉDOSIA

Tu crois qu'il te déteste?

MASLOWA

Sûr... Il se croit obligé à faire ça, mais il me déteste au fond. Va, une fille, comme moi, c'est bien naturel... mais qu'importe... Seulement, ce que je ne voudrais pas, c'est qu'il croie l'infirmier... ça vois-tu, ça me fait plus de peine que de partir,

là-bas, pour la Sibérie... S'il pouvait savoir!... Mais il ne croirait pas.

FÉDOSIA

Pourquoi ne croirait-il pas?

LA MASLOWA

Il sait bien que quand on a été ce que j'ai été on ne change jamais... non, non, on ne peut changer... je le sais bien, va... Oui, une fois, dans ma maison, j'ai voulu partir de chez Mme Kataïew : je n'ai pas pu... Une nuit de carnaval, je me sentis tout à coup triste, triste à mourir. Je l'ai dit à la pianiste, une nommée Claire, et elle m'a dit qu'elle aussi était triste et fatiguée de cette vie... alors, nous avons décidé de nous en aller toutes les deux; nous nous sommes arrangées et nous allions le faire quand, tout à coup, des hommes sont montés en chantant. Le violoniste s'est mis à la ritournelle, un grand homme saoûl, en habit, m'a empoignée, un gros barbu a empoigné Claire, et on a tourné, tourné toute la nuit, chanté... et bu... et crié... et une année a passé, comme cela et puis, une autre... et les jours, les jours, Non vois-tu. on ne change pas, la petite tante, on ne change pas.

LA VOIX DE L'INFIRMIÈRE, *appelant au dehors.*

Fédosia!... la charpie.

FÉDOSIA

Ah! oui, c'est vrai, il faut que j'aille faire la charpie... (*Criant.*) Voilà. (*A la Maslowa.*) Tu n'en

fais pas?... Ce n'est pas ennuyeux, je me mets près de la fenêtre, là, à côté, et je chante les chansons de ton pays que tu m'as apprises... Tu ne viens pas?...

LA MASLOWA, *confidentiellement.*

Non... C'est mon heure...

FÉDOSIA

Ton heure?...

LA MASLOWA

C'est l'heure où je suis toute seule. L'infirmière est en bas. C'est l'heure où je pense et où je m'amuse avec ma petite boîte.

FÉDOSIA

Quelle boîte?... Tu ne m'en as jamais parlé.

LA MASLOWA

Oh! c'est peu de chose... J'ai mes petites affaires à moi dans cette boîte, des riens... (*Elle monte sur un escabeau et prend sur un rayon, une petite boîte.*) C'est tout ce que j'emporterai là-bas... Il y a la photographie, tu sais... et puis un bout de glace cassée... et puis un ruban rouge... des choses, quoi... Va-t'en maintenant, laisse-moi seule... puisque c'est mon dernier jour.. (*Fédosia sort. La Maslowa ouvre avec précaution la boîte.*) Ah! voyons... la photographie, là...la glace... (*Elle essuie avec sa manche le bout de glace cassée qu'elle a retiré; puis, pose la photographie sur la table. Elle regarde la photographie et la glace alternativement, et met un nœud rouge dans ses cheveux, un nœud rouge fait avec un morceau de ruban fané.*)

Voyons... le nœud était comme ça... non, plus bas, je crois... je portais un col plissé, plissé et ouvert comme ça... (*Elle s'arrange et se coiffe comme au premier tableau. Elle ferme les yeux pour s'imaginer dans le passé; elle regarde après dans la glace.*) Et puis il venait derrière moi... Oh! la petite Katucha n'est pas aussi jolie que vous voulez le dire... (*Elle laisse retomber la glace avec découragement.*) Non, ce n'est pas ça... ce n'est pas comme ça que c'était... ce n'est plus du tout pareil.

(*A ce moment on entend la voix de Fédosia dans la coulisse, qui chante, en cousant, la chanson du prologue.*)

FÉDOSIA, *dans la coulisse.*

Catherine, Catherinette légère,
Tu n'es pas partie, tu n'es pas partie...

LA MASLOWA

Ah! c'est Fédosia qui chante en cousant.

(*Et elle reprend doucement elle aussi.*)

Catherine, Catherinette légère...

(*On voit remuer ses lèvres, qui ne chantent plus maintenant. Sa poitrine se soulève avec force. Puis la voix de Fédosia s'éteint. Alors elle se prend la tête et murmure.*)

C'est drôle, pourtant!... Qu'est-ce qui manque?... mais qu'est-ce qui manque?...

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

UNE HALTE EN SIBÉRIE

La halte dans un village, en Sibérie, où s'arrêtent les déportés politiques, mêlés, dans ce convoi, aux criminels de droit commun. La plaine de neige au fond; on voit le village sur les flancs de la vallée. A droite, une sorte de hangar où les forçats font un peu de cuisine; à gauche, une cahute, ouverte, de paysan, sorte de tente défoncée, accotée aux rochers. Sous cette cahute, un déporté étendu sur des sacs. Krilitzof : auprès de lui Nowodoroff, Maria Pawlowna. Au premier plan, un vieux se déchausse; un autre se lave la face; une femme allume du feu. Et, au fond, sur la route, les autres condamnés s'empressant autour de paysans et de marchandes, qui leur vendent des comestibles. Sous la neige,au fond, à droite, on devine le bâtiment de la halte. Des pieux avec des fils de fer indiquent le parcage. Les condamnés politiques ont leurs costumes d'étudiants; les forçats ont le manteau réglementaire, et la tête rasée d'un côté.

SCÈNE PREMIÈRE

KRILITZOF, NOWODOROFF, MARIA PAWLOWNA et AUTRES CONDAMNÉS

PREMIÈRE MARCHANDE

Du poisson... du bon poisson... A cinq kopecks.

DES CONDAMNÉS

Six et deux huit, que je te dois... et quatre...

DEUXIÈME MARCHANDE

Des œufs... du bon kacha... du laitage...

UN PRISONNIER, *dans le fond à une marchande.*

Cinq kopecks, ce poisson pourri?

PREMIÈRE MARCHANDE

Pourri ce poisson?... Ça nagerait encore dans la casserole.

LE PRISONNIER, *tendant son pot.*

Pour voir.

(Vociférations.)

UN OFFICIER

Dépêchez-vous, les marchandes.

UN VIEILLARD, *se déchaussant sur le devant de la scène.*

Je n'en puis plus... Vingt heures depuis Tomsk.

UNE VIEILLE FEMME, *allumant du feu.*

L'étape va durer trois heures. On va pouvoir se reposer... Dors, pauvre vieux.

NOWODOROFF

Oui, nous en avons bien pour deux ou trois heures, nous n'arriverons à la grande halte que vers la nuit.

UNE JEUNE FEMME, *parlant du hangar.*

Hé! la mère aux poux... tu devrais en profiter pour te nettoyer... Ça nous soulagerait...

MARIA PAWLOWNA, *s'approchant d'un homme, jeune encore, étendu dans les couvertures.*

Tu as froid, Krilitzof?

KRILITZOF, *soulevant sa tête en toussant.*

Non, non.

MARIA

Reste bien enveloppé... Il faut que nous passions ce jour de Pâques tous ensemble.

NOWODOROFF, *un prisonnier, très grand, à l'air rude et sarcastique, une pipe dans les dents.*

C'est un jour comme les autres, je crois... Christ est ressuscité... oui, pour les popes, il ressuscite toujours... Pour nous, il meurt un petit peu tous les jours.

MARIA, *à un prisonnier, en montrant Krilitzof.*

J'ai peur qu'il ne passe pas la nuit.

PREMIER PRISONNIER

Pauvre enfant!... La neige de Sibérie n'aura pas voulu l'épargner.

MARIA, *arrangeant une marmite.*

Aidez-moi à allumer le feu là-dessous, si vous pouvez... Le bois est si humide.

UN PRISONNIER, *dans le fond.*

Hé! Regardez-là, sur ce poteau! (*On se rapproche on va voir l'arbre.*) Tiens, lis, toi, qui sait lire.

DEUXIÈME PRISONNIER

C'est vrai, une inscription au couteau.

PREMIER PRISONNIER, *lisant à haute voix péniblement.*

« *Je suis passé par ici le* 17 *août* 1880 *avec un*

convoi de condamnés politiques. Ils m'ont arraché une main. Courage pour la cause. »

DEUXIÈME PRISONNIER

C'est signé?

PREMIER PRISONNIER

Pelkine.

LE VIEILLARD

Oui, j'en ai entendu parler autrefois... Il a écrit cela pour nous.

KRILITZOF, *étendu, à Maria.*

Regarde, Maria, nous n'avons pas le droit de nous plaindre... D'autres nous ont montré la route.

MARIA, *souriant.*

Est-ce que je me plains... non. Il y a des gens à soigner, des camarades à réconforter...

KRILITZOF

Ah! Maria, tu aurais été une belle révolutionnaire.

NOWODOROFF, *qui passait la pipe aux dents.*

Elle? elle n'a aucun mérite... Elle s'est consacrée au sport de la bienfaisance... C'est par hygiène.

MARIA

Il y a du vrai dans ce que dit Nowodoroff avec l'air de rire.

NOWODOROFF, *lui mettant la main sur l'épaule.*

Ne te vante pas... Tu es une belle âme, ma fille..

(Il s'en va avec un geste.)

MARIA, *à Krilitzof.*

Oui, mais lui m'agace... il est prétentieux.

SCÈNE II

Les Mêmes, LA MASLOWA

LA MASLOWA, *entre avec un enfant sur les bras.*

Là... là, ne pleure pas.

L'ENFANT

Oh! je voudrais aller voir les marchandes.

MARIA, *l'apercevant.*

Quel est cet enfant?

LA MASLOWA

C'est la fille d'un condamné criminel, un vieil homme qui l'a portée dans ses bras dix jours, depuis Perm jusqu'en Sibérie... Le nouvel officier a refusé de lui maintenir la permission... Je n'ai pas vu ce qui s'est passé... Le père avait la figure en sang... La fillette sanglotait. J'ai fait les yeux doux à l'officier et lui ai demandé la permission d'emmener l'enfant dans notre convoi avec nous. Alors je l'ai prise, la pauvre, entourée de son grand châle, comme un petit animal qui pleurerait... Elle m'a mouillé une joue et s'est endormie.

KRILITZOF

Quelle pitié!

MARIA, *prenant la Maslowa à part dans un coin.*

Bien, toi... Ecoute, j'ai des excuses à te faire. Pas tout haut... Ta main...(*Elle lui serre la main.*) A la vérité, j'éprouvais un peu de dégoût pour toi au commencement... Et puis, nous autres nihilistes, ça nous est égal d'aller à la mort ensemble, mais je n'aimais pas qu'on t'ait placée, même malgré toi, dans notre section de condamnés... je suis franche; j'aime les pauvres; mon père était général, j'ai distribué tout son argent, mais j'ai toujours eu une répugnance invincible pour les femmes qui vendent leur corps. N'importe! Tu es une brave fille. Embrasse-moi.

LA MASLOWA, *l'embrassant.*

Vous êtes si bonne, Maria... Je voudrais être comme vous... Vous êtes des gens si excellents..

KRILITZOF, *qui a entendu les derniers mots, se soulevant péniblement sur les coudes.*

Détrompez-vous, Maslowa; je ne suis pas excellent... Savez-vous ce que je voudrais faire, moi, chétif, moi mourant?... Monter dans un ballon et saupoudrer de mes bombes toutes les villes, comme des punaises, comme de petites punaises...

(Il dit cela fiévreusement, les yeux brûlants.)

MARIA

Ne vous fatiguez pas.

KRILITZOF

Tuer! tuer! Oui, voilà ce qu'on devrait, parce que...

(Il s'arrête dans un hoquet.)

MARIA

Il crache le sang... Va chercher un peu de neige...

LA MASLOWA, *lui tendant une potion qu'elle tire de son sac.*

Buvez.

KRILITZOF

Ah! qu'est-ce que c'est?

LA MASLOWA

De la valériane.

KRILITZOF

Je crois que je vais vous faire un triste jour de Pâques, pauvres amis.

TROISIÈME PRISONNIER, *apportant un peu de neige.*

Tenez, rafraîchissez-vous la bouche.

L'ENFANT, *qui était sorti, rentre en criant.*

Regarde... des œufs... des craquelines.

LA MASLOWA

Qui t'a donné tout ça?

L'ENFANT, *désignant quelqu'un qui arrive sur le chemin.*

C'est lui.

MARIA

Simonson!

SCÈNE III

LES MÊMES, SIMONSON, puis UN OFFICIER

SIMONSON, *s'approchant.*

Bonjour, Maslowa.

LA MASLOWA

Bonjour.

(Elle lui tend la main.)

SIMONSON, *s'approchant de Krilitzof.*

Eh bien, bonjour toi... Comment vas-tu, mon vieux Krilitzof? (*Montrant l'enfant.*) Pauvre enfant, je lui ai donné des craquelines pour la distraire... On vient de me raconter...

PREMIER PRISONNIER

Tiens, voilà justement le petit officier qui a fait la chose.

SIMONSON

Laissez-le passer... ne dites rien... (*Silence quand l'officier passe à portée de la voix.*) Vous avez mal agi, monsieur l'officier. (*Silence, un temps.*)

L'OFFICIER

Qui a dit ça?

SIMONSON, *s'avançant.*

Moi, Simonson.

L'OFFICIER

Ah! c'est vous... ça ne m'étonne pas... Je vous apprendrai, moi, à vous mêler de vos affaires.

SIMONSON

Mon affaire est de vous dire ce qui est et je vous répète que vous avez mal agi.

L'OFFICIER, *frappant le sol avec son stik.*

Imbécile et poseur! je vous apprendrai à raisonner... Vous essayez toujours de fomenter la révolte ici... on vous prône, on vous pousse, hein?... Ce beau parleur!...Vous faites votre petit tsar parmi ces brutes... Poseur.

MARIA, *s'avançant à son tour.*

Nous l'admirons tous ici, monsieur l'officier, simplement parce qu'il le mérite.

L'OFFICIER

Ah! vous vous révoltez!... Essayez... Je vous montrerai, moi, comment on se révolte... je vous tuerai comme des chiens, et les chefs me remercieront d'avoir réglé votre compte... comme des chiens... Brutes!... (*Il les toise.*) Des imbéciles, vraiment.

(*Il s'en va en maugréant et en haussant les épaules.*)

PREMIER PRISONNIER

Tu as bien fait, Simonson.

NOWODOROFF

Non, tu as eu tort... Il te le fera payer durement.

SIMONSON

Peuh, qu'importe!

KRILITZOF

Il écumait !

MARIA, *s'approchant de la Maslowa qui s'était un peu retirée.*

Quel homme admirable ce Simonson ! On l'a condamné parce qu'il disait le bien au peuple... Il a conquis ici l'estime de tous.

LA MASLOWA, *avec admiration.*

Oui, c'est un homme extraordinaire.

MARIA, *souriant.*

Ton amoureux.

LA MASLOWA, *réprimant un mouvement*

Que dites-vous là, Maria ?

MARIA

Oui, oui, nous ne l'appelons plus qu'ainsi... Crois-tu que ce n'est pas visible qu'il est devenu amoureux fou de toi...

LA MASLOWA, *vivement.*

Il ne me l'a jamais dit.

MARIA

Il est trop fier...mais cela ne change pas la chose... Il rougit quand il te parle comme un enfant... oui, va, il t'aime, visiblement... depuis que tu es arrivée ici, peu à peu, côte à côte. Ce n'est pas mal : ce sont les tristes fleurs de l'exil... Ne dis point que tu ne t'en es pas aperçue.

LA MASLOWA

Je ne sais; j'ai été frappé un jour de l'insistance des bons yeux bleus de ce prisonnier en veste de caoutchouc. J'ai bien compris aussi qu'il disait des choses pour moi tout haut... mais je n'ai pas beaucoup de temps pour écouter... le travail, n'est-ce pas? et puis... (*Elle hésite.*) les visites...

MARIA

Ah! oui, les visites du prince amateur en voyage... Tiens, il n'est pas encore venu le cher homme... Il a dû arriver à la halte avant nous cependant... Ses chevaux marchent plus vite que nos jambes. Oui, l s visites du Nekludoff! Mais ce n'est pas la même chose, ma fille; Nekludoff veut t'épouser par grandeur d'âme et pour réparer... utopie!... Tandis que Simonson, vois-tu, t'aime telle que tu es maintenant, depuis ta faute. Il t'aime simplement parce qu'il t'aime... et parce que c'est toi...

(*On entend un brouhaha derrière la palissade et des cris.*)

TROISIÈME PRISONNIER

Allons bon! Qu'est-ce que c'est!

SIMONSON

Qui est-ce?

QUATRIÈME PRISONNIER

Regardez derrière la palissade.

CINQUIÈME PRISONNIER

On ne peut pas voir.

PREMIER PRISONNIER, *se hissant sur la balustrade.*

La chiourme a empoigné un homme. C'est la bastonnade. C'est l'officier qui se venge.

KRILITZOF

Sur qui?

PREMIER PRISONNIER

Pas un condamné politique, bien sûr : un pauvre bougre.

NOWODOROFF, *à Simonson.*

La réponse ne s'est pas fait attendre.

QUATRIÈME PRISONNIER

C'est un vieux que les marchandes accusent d'avoir volé du poisson.

(La Maslowa s'est arrêtée de balayer.)

SIMONSON, *s'approchant d'elle.*

Eh bien, Maslowa, vous ne travaillez plus?

LA MASLOWA

Je n'ai pas le cœur. Ces cris me font mal.

SIMONSON

Moi, ils me font du bien... Ils sont là pour empêcher l'âme de s'endormir, au contraire. Crie, crie, pauvre vieux, que je m'en souvienne bien... Ah! vois-tu, Maslowa, dans quatre ans, je serai libre, et alors...

LA MASLOWA

Alors?

SIMONSON

Alors, je ferai des choses merveilleuses... Oui, oui, je les vengerai tous... tous ceux qui ont souffert, nous, eux, les pauvres bêtes de somme de la terre, qui ne savent pas. Vous aussi, Maslowa, ils vous ont bien fait souffrir... dès que vous êtes arrivée dans nos rangs, inconnue, je l'ai vu à votre doux visage... (*On entend des cris affreux derrière la palissade. Ceux qui étaient perchés sur la palissade descendent.*) Mais dans quatre ans, je serai libre... pense à cela...Est-ce que toi aussi, cela ne te plairait pas, quand tu auras obtenu ta grâce, d'aller là-bas consoler un peu le vieux monde, utiliser ce que nous savons, nous, de la douleur?... Ce serait une belle vie... on irait...

LA MASLOWA, *l'interrompant.*

Écoutez... c'est fini.

(*En effet, un silence morne a succédé aux plaintes.*)

SIMONSON

Oui, il a dû rouler dans un coin tout sanglant.

LA MASLOWA, *reprenant.*

Alors, vous disiez?

SIMONSON, *rougissant tout à coup, désarçonné.*

Moi? rien... rien, Maslowa... J'avais les cris de cet homme pour m'aider, mais maintenant, je ne sais plus... en vérité, je n'avais rien à dire... Voilà... je m'en vais couper du bois pour chauffer Krilitzof. Et vous?...

LA MASLOWA, *simplement.*

Je vais faire sécher le plaid pour Krilitzof.

(Ils se séparent. Dans le fond, les prisonniers commentent la scène qui vient de se passer.)

QUATRIÈME PRISONNIER

C'est horrible!

UNE CONDAMNÉE, *agitée.*

J'adresserai une réclamation au prince Nekludoff.

UN PRISONNIER

Naïve!

MARIA

Il ne s'arrête pas à cette étape!

PREMIER PRISONNIER

Si... Le voilà là-bas qui cause avec deux officiers... en fumant des cigarettes.

MARIA

Ce grand seigneur est charmant!... Il se paie un voyage des plus intéressants. Il doit prendre des notes, j'espère.

NOWODOROFF

Un de ces jours, il va nous sortir un kodak de sa pelisse... Il photographiera des agonies des plus curieuses.

UNE JEUNE FEMME, *aigrement.*

Et tout ça pour une de nous. Nous pouvons être fières... Tiens, le voilà, Maslowa, le voilà, ton

homme du monde... Il est plus élégant que jamais... Quelle pelisse!...

MARIA, *s'adressant à voix basse à la femme qui vient de parler.*

Chut! Pauvre fille!... Vous la gênez horriblement. Cette plaisanterie perpétuelle la fait souffrir... Il était convenu qu'on ne lui en parlerait plus.

NOWODOROFF

C'est égal!... Cette histoire est du plus haut comique... Un historien pour l'écrire!

(A ce moment paraît, venant du village, Nekludoff avec un officier. Il est très couvert.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, NEKLUDOFF, UN OFFICIER

MARIA

Eh bien, prince, vous voyagez toujours agréablement?

NEKLUDOFF *se retourne, regarde, puis dit.*

Oui, je vois des choses bien intéressantes.

MARIA, *ironique.*

Nous vous croyions reparti pour la Russie.

NEKLUDOFF

Non; j'ai eu du retard au relai de Tomsk.

NOWODOROFF, *affectant une mondanité charmante.*

Il faudra que vous mangiez un morceau avec nous un de ces jours.

NEKLUDOFF, *simplement.*

Si cela peut vous être agréable en quoi que ce soit, je le ferai et j'en serai très honoré, Nowodoroff.

(Il se détache du groupe.)

L'OFFICIER, *se dandinant, à Nekludoff.*

Belle journée... Froid sec. Avez-vous du feu? (*Nekludoff lui tend une cigarette.*) Merci... Hé ! hé ! votre petite brune... elle est gentille, ma foi, tout de même.

(Il montre la Maslowa qui est accroupie dans le hangar à travailler.)

NEKLUDOFF, *à Krilitzof, brusquement.*

Et la santé?

KRILITZOF

Merci, je vais assez bien.. Mais je suis mouillé et pas moyen de me réchauffer... Et vous?... pourquoi ne vous a-t-on pas vu depuis si longtemps?

NEKLUDOFF

On ne m'a pas laissé entrer. Aujourd'hui seulement le nouvel officier s'est montré plus traitable.

KRILITZOF

Vous cherchez Katia? La voilà.

(Il la désigne du doigt.)

NEKLUDOFF

Oui, oui, je sais.

KRILITZOF

Elle est toujours à travailler... Elle a fini déjà de nettoyer nos effets... Elle brosse maintenant les manteaux.

LA MASLOWA, *appelant très haut, sans se retourner.*

Simonson, le plaid est sec?

SIMONSON

Presque sec.

KRILITZOF, *continuant à Nekludoff.*

Il n'y a que les puces dont elle n'arrivera jamais à nous débarrasser... les sales bêtes nous mangent.

(Pendant ce dialogue, la Maslowa est restée dans le hangar, sans paraître se soucier de la présence de Nekludoff. Celui-ci, finalement, va à elle.)

NEKLUDOFF

Bonjour, Catherine.

LA MASLOWA, *se retournant froidement.*

Bonjour.

NEKLUDOFF

Vous faites le ménage?

LA MASLOWA

Oui, j'ai repris mon ancien métier, vous voyez (*Vivement.*) Krilitzof, il faut rentrer dans le bâtiment de la halte.

KRILITZOF

Mais non.

LA MASLOWA

Venez, on vous enveloppera bien.

NEKLUDOFF

Oui, oui, allez Krilitzof.

KRILITZOF, *se levant avec l'aide de la Maslowa et de Maria.*

Ah ! la triste Pâque ! la triste Pâque !

(Ils rentrent tous les deux dans le hangar et disparaissent. On entend au loin les cloches du village sibérien et des chants en plein air.)

L'OFFICIER

Vous entendez, Excellence? Nos condamnés... Ça ne manque pas d'une certaine poésie...

NEKLUDOFF, *rêveur.*

Oui, le chant natal...

L'OFFICIER, *débouchant une gourde de cuir à son ceinturon.*

Vous ne voulez pas un peu de cognac? On pourrait apporter un verre... Non? A votre aise !... Quand on est dans cette maudite Sibérie, c'est un vrai plaisir de rencontrer un homme du monde... Et le plus merveilleux, c'est que pour la plupart des gens, un officier de police est un personnage grossier, mal élevé... On ne se doute pas qu'il y a parmi nous des hommes d'une tout autre espèce...

Alors, vraiment, pas de cognac! (*Il boit.*) Créature pas banale, cette femme que vous suivez, Excellence...

NEKLUDOFF

C'est une malheureuse... on l'a condamnée injustement.

L'OFFICIER

Oui, il y en a de très gentilles... A Kasan, laissez-moi vous raconter ça, j'en ai connu une, une nommée Emma, elle était hongroise d'origine, mais elle avait des yeux de persane et du chic, comme une vraie comtesse...

(Pendant ce temps, la scène s'étant vidée, il ne reste plus que Simonson qui tape avec un marteau sur un vieux poêle. Tout d'un coup, il s'est rapproché de Nekludoff, et lui dit sans souci d'interrompre l'officier.)

SIMONSON

Je désirerais vous parler... Pouvez-vous maintenant m'accorder un instant d'entretien?

NEKLUDOFF

Mais sans doute!

SIMONSON

Seul?

NEKLUDOFF

Seul. (*Il se retourne vers l'officier.*) Vous permettez... J'ai un mot à dire en particulier à cet homme.

L'OFFICIER

Mais comment donc! Je vais finir ma cigarette

derrière ce hangar, en vous attendant. J'ai d'ailleurs des ordres à donner pour le campement.

(Il sort.)

SCÈNE V

SIMONSON, NEKLUDOFF

NEKLUDOFF, *à Simonson.*

Impossible de se débarrasser de ces imbéciles. Il faut leur faire la causette, c'est le tarif... Dites maintenant.

(Un silence.)

SIMONSON

Voici en quoi consiste l'affaire dont je veux vous parler.. Connaissant vos rapports avec Catherine Maslowa, je me crois tenu de vous mettre au courant de mes propres rapports avec elle

NEKLUDOFF, *sursautant.*

Qu'est-ce à dire?

(Un temps.)

SIMONSON, *regarde sa casquette de prisonnier, puis dit bourrument.*

J'aime Catherine Maslowa, et je voudrais me marier avec elle

NEKLUDOFF

Ah bah!

SIMONSON, *cherchant ses mots, la tête dans les épaules.*

Oui, voilà .. j'ai décidé cette chose et j'ai résolu de lui demander si elle consentirait à devenir ma

femme. On se marierait ici... et puis dans quatre ans, on serait libre... Voilà... j'ai envie de lui demander si elle voudrait.

NEKLUDOFF, *sèchement.*

Mais que puis-je y faire? Je ne comprends pas pourquoi vous vous adressez à moi... Cela dépend d'elle.

SIMONSON

Oui, bien entendu. Seulement je sais qu'elle ne me répondra pas sans votre permission.

NEKLUDOFF

Et pourquoi cela?

SIMONSON

D'abord parce qu'elle n'oserait pas sans votre permission. Elle a pour vous comme une espèce de fétichisme... Elle ne répondra pas sans cela... et puis il y a autre chose de plus important encore. Tant que la question de vos relations avec elle ne sera pas tranchée, elle ne pourra prendre aucun parti.

NEKLUDOFF

Mais c'est bien simple. Cette question n'a pas été nettement tranchée, à cause même de Maslowa et de son refus de répondre.... En ce qui me concerne, j'ai voulu faire ce que je croyais mon devoir... et puis j'ai essayé d'adoucir autant que possible sa situation, mais je ne puis pas pourtant l'impossible. Je ne saurais m'imposer à elle malgré

elle... Moi, je ne me considère plus comme libre, mais elle, elle a toujours sa liberté.

(Il jette sa cigarette.)

SIMONSON

Catherine m'a dit qu'elle ne voulait pas de vous... Je sais que sa résolution sur ce point est inébranlable.

NEKLUDOFF, *sèchement.*

Mais alors à quoi rime cette conversation, mon cher, elle est absolument inutile. Cessons-là.

(Il fait un mouvement pour s'en aller.)

SIMONSON, *la voix dure et nette et en le regardant.*

Non, parce qu'il faut, vous entendez bien, il faut que vous reconnaissiez aussi que vous renoncez à vous occuper d'elle, jamais.

NEKLUDOFF, *avec un haut-le-corps.*

Vous dites? (*Puis il se reprend et après un silence, très calme.*) Mais comment pourrais-je reconnaître que je ne dois pas faire ce que j'estime mon devoir?... La seule chose que je puisse lui dire, c'est ce que je viens de vous dire à vous-même : c'est que je ne suis pas libre et qu'elle l'est entièrement, pleinement, vis-à-vis de moi... Allez la chercher, je le lui répéterai sur le champ.

SIMONSON

Bien... Je vous demande pardon de m'exprimer ainsi, mais nous ne sommes pas de même espèce... Et puis, j'ai toujours été un peu loup de neige,

moi... seulement, quoique de race ennemie l'un et l'autre, je tiens à vous dire encore ceci : je ne vous hais pas.

NEKLUDOFF, *souriant avec hauteur.*

Je vous remercie... vous êtes bien aimable.

SIMONSON, *simplement.*

Non, je ne vous hais pas... Au fond, malgré moi, j'estime ce que vous faites... C'est peut-être tout ce que les gens comme vous peuvent faire sur la terre !... Quant à Catherine (*Mouvement de Nekludoff.*) si, si... il faut que vous sachiez... ne croyez pas que je sois amoureux d'elle... Je l'aime, voyez-vous, comme j'aimerais une sœur, une amie qui aurait beaucoup souffert, et que je voudrais consoler; je ne désire rien d'elle, rien que pouvoir lui venir en aide, adoucir sa vie... Si elle consent, et si elle n'obtenait pas sa grâce, je demanderais à être envoyé dans la ville où elle finirait sa peine... oh ! ce sera vite passé !...je vivrai près d'elle et peut-être parviendrai-je à lui rendre la vie moins dure, à lui donner un peu de repos... j'essaierai... (*Il s'essuie les yeux.*) Je vous demande pardon... il y a vingt ans que je n'ai pas pleuré.

(Un silence.)

NEKLUDOFF, *après avoir réfléchi.*

Que puis-je vous dire ?... Je suis heureux qu'elle ait trouvé un défenseur tel que vous.

SIMONSON, *avec élan.*

Ah! n'est-ce pas?... merci de ce que vous venez de dire... J'avais un peu peur secrètement de ne pouvoir guère la rendre heureuse, mais n'est-ce pas, pourquoi pas? Merci... Eh bien, je vais aller lui dire tout cela... oui, je vais lui dire tout cela!

(Il s'éloigne.)

NEKLUDOFF

Voulez-vous lui dire aussi que je l'attends ici... Je vais lui poser moi-même la question et j'agirai suivant sa réponse.

(Simonson disparaît sur la route.)

SCÈNE VI

NEKLUDOFF, L'OFFICIER rentrant avec un paysan

L'OFFICIER

Ah! Excellence, vous avez fini avec cet homme? Voici un paysan que votre cocher vous envoie. Il a quelque chose à vous remettre.

LE PAYSAN

Oui, Excellence. C'est votre courrier. Le cocher m'a dit de vous faire remarquer qu'il vous l'envoyait au campement, comme vous le lui avez recommandé, s'il arrivait une lettre avec ce timbre.

(Il montre une lettre.)

NEKLUDOFF, *la prenant.*

Ah! cela tombe bien... à merveille... Attendez, monsieur, ne vous retirez pas. Ceci nous intéresse peut-être tous les deux. (*Il lit.*) *Chancellerie de sa Grandeur Impériale. Bureau des Grâces. Sur l'ordre de sa Grandeur Impériale, la nommée Catherine Maslowa est informée que Sa Grandeur Impériale ayant pris connaissance de sa requête a daigné changer la condamnation de vingt ans de travaux forcés encourue par elle, en celle d'un an de déportation dans un gouvernement quelconque des frontières de la Sibérie...* C'est la grâce.

L'OFFICIER

Heureuse nouvelle pour vous, Excellence. Nous allons recevoir probablement la même communication aujourd'hui.

NEKLUDOFF

Oui, voilà le but atteint!... En même temps que je reçois cette nouvelle j'apprends le mariage de la déportée avec son compagnon de bagne Simonson... Elle va venir ici. Je vais lui notifier moi-même sa grâce... Auriez-vous l'obligeance de vérifier si vous en avez reçu communication?

L'OFFICIER

Je vais aller chez l'intendant.

NEKLUDOFF

Je vous y rejoins tout à l'heure.

(L'officier se retire.)

SCÈNE VII

NEKLUDOFF seul, puis LA MASLOWA

NEKLUDOFF, *seul.*

Insensé! Est-ce le châtiment d'aimer et de vouloir? Voici la récompense de mes efforts! Je n'ai pourchassé qu'un rêve enfantin et puéril, qui me laisse tout seul, tout piteux d'avoir suivi si loin les fausses voix de la conscience, celles qui mentent et qu'il ne faut pas écouter... Allons, missionnaire de salon, ton algarade est terminée, ton aventure échoue piteusement devant la vérité forte et logique. Meure ce frisson de pitié qui m'avait conduit jusqu'ici et qui m'avait ouvert, semblait-il, les portes merveilleuses d'un univers nouveau! Je n'en emporterai que le regret et le souvenir châtié.

LA MASLOWA, *arrivant à pas lents.*

Vous désirez?

NEKLUDOFF

Je viens de recevoir à l'instant cette lettre. C'est votre grâce... Votre peine est commuée en quelques mois de déportation; nous sommes enfin parvenus à ce que nous voulons, vous allez être libre... En même temps Simonson vient de me dire qu'il vous aimait et qu'il voulait faire de vous sa femme si vous y consentiez. Deux voies s'offrent donc pour vous, celle que je vous ai toujours proposée et qui peut se réaliser maintenant et...l'autre.

Je réitère en cette minute l'offre sincère de ma vie. C'est à vous de choisir. Répondez.

LA MASLOWA

J'épouserai Simonson.

NEKLUDOFF

Pourquoi?

LA MASLOWA

Parce que je l'aime.

(Un silence.)

NEKLUDOFF

C'est bien... Dans ce cas, mon rôle est terminé... Je partirai ce soir pour Tomsk. Je vous souhaite d'être heureuse.

LA MASLOWA, *tremblante.*

Merci, vous avez été si bon, si ..

NEKLUDOFF, *l'interrompant.*

Adieu. (*La Maslowa baisse la tête, puis comme elle va se retirer, il la rappelle.*) Catherine, venez ici... regardez-moi. Et moi, vous ne m'aimez pas?

LA MASLOWA, *le regardant fixement.*

Non.

NEKLUDOFF, *l'observant.*

En es-tu sûre?

LA MASLOWA *se laisse tomber sur un banc.*

Oh! mon Dieu... (*Eclatant tout à coup.*) Eh bien, oui, je vous aime, oui, je vous aime, oui, je mens...

je n'aime pas Simonson, ce n'est pas vrai, et vous je vous aime, je vous adore, Dimitri... Ah! je n'en pouvais plus... Ça me faisait trop de mal, aussi!

NEKLUDOFF

Catherine!...

LA MASLOWA

Je vous aime plus que tout, sachez-le... et je donnerais ma vie pour vous... et je ne connaîtrais pas de plus grande joie que de dormir toute la vie comme un petit chien, là, contre votre épaule... Oh! il y a longtemps, allez!... Quand vous êtes venu là-bas dans la prison, je vous haïssais, je ne pensais plus jamais à rien, quand je vous ai revu je vous aurais tué de haine... mais petit à petit je me suis remise à penser à vous... Je croyais vous haïr encore, et je vous aimais tant que je vous obéissais en tout... Je n'ai plus fumé, je n'ai plus bu, parce qu'il m'a semblé que vous le vouliez ainsi... Et puis l'infirmier, ce n'était pas vrai, non, ce n'était pas vrai!... J'ai bien souffert, allez... Je ne voulais pas vous le dire, bien-aimé, mais c'est si dur de porter une si grande chose dans son cœur... et vous alliez partir sans savoir, sans vous douter... ah! non, Dimitri, il ne fallait pas, n'est-ce pas?

NEKLUDOFF

Katucha!... dans ton regard, dans ton regard j'ai vu la vérité... Quelle joie!... C'est vrai, c'est vrai!...

LA MASLOWA

Et maintenant que vous savez tout, Dimitri... il faut vous en aller.

NEKLUDOFF

Comment, m'en aller?... Que veux-tu dire?

LA MASLOWA

Regardez-moi bien, Dimitri Ivanowitch, dans les yeux. — Si j'ai parlé, c'est pour vous dire cela... Je n'accepterai jamais ni que vous m'épousiez ni même que vous me revoyiez... Il n'y a rien qui puisse changer ma résolution... Je mourrais plutôt s'il le fallait... mais toutes mes précautions sont prises, allez. En me mariant avec vous, je ferais une vilaine chose, pire que tout mon passé, et si j'acceptais, c'est que votre sacrifice n'aurait servi à rien. Sur Dieu, je jure que jamais je n'accepterai !...

NEKLUDOFF

Ah ! malgré la peine que tu me causes, tu ne peux pas savoir la joie que j'éprouve. La grandeur de ton sacrifice est la preuve même que le but est atteint... Ressuscitée, tu es ressuscitée... Quoi qu'il arrive, quoi que tu fasses désormais, tu ne peux plus retourner au mal. Oui, oui, c'est justement parce que tu me refuses que je dois me réjouir, car tu es sauvée pour cela. Et désormais, voilà une vie qui est finie et une autre qui commence... mais pour nous deux ensemble, je t'assure.

LA MASLOWA, *l'interrompant.*

Non, Dimitri... Vous avez besoin de vivre... Maintenant ce n'est plus un rêve, je suis libre et il faudrait passer à la réalité. Que feriez-vous dans une vie pareille, grand Dieu! Jamais je ne vous laisserai accomplir une folie dont vous vous repentiriez toute votre existence. Vous vous êtes attaché à moi, vous avez été excellent, je vous dois tout, tout. Dimitri, c'est bien assez; mais là s'arrête votre devoir... Le reste... c'est... autre chose (*Avec un triste sourire.*), tout autre chose...

NEKLUDOFF

Mais si tu me chasses de ta vie, si je te laisse à cet homme que tu n'aimes pas, qu'est-ce que tu deviendras?

LA MASLOWA, *avec un effort de tout le corps.*

Ne vous inquiétez pas... C'est un brave garçon. . Que puis-je souhaiter de mieux ? Nous travaillerons dans les villes... je rachèterai... Peut-être arriverai-je à me rendre utile... Allez, allez, vous pouvez partir sans peur maintenant.

NEKLUDOFF

Catherine! Catherine!

(Il va la saisir. A ce moment en entend les cloches et les chants qui viennent du village.)

LA MASLOWA, *tressaillant.*

Oh! écoutez... les cloches... les chants... comme autrefois... C'est Pâques!...

NEKLUDOFF

Pâques... comme autrefois... Je sens ton cœur qui bat et qui m'aime... Comme c'est loin!...

LA MASLOWA

Comme c'est près!

NEKLUDOFF

Comme le soir où je t'ai embrassée, au sortir de l'église... tout pareil, Katucha...

LA MASLOWA

Ah! le grand vœu que je faisais alors, Dimitri!

NEKLUDOFF

Ah! la vie!... Qu'avons-nous fait!...

LA MASLOWA, *la poitrine palpitante.*

Et le pommier qui fleurissait déjà, Dimitri, et la glace qui craquait sous la lune. Et voilà qu'ils chantent, Dimitri Ivanowitch mon chéri, et que les pommiers fleurissent là-bas... Christ est ressuscité!...

NEKLUDOFF *se penche pour l'embrasser comme au premier acte sur les lèvres. Mais Maslowa tend son front. Alors il lui prend la tête et la baise longuement, en disant :*

Christ est ressuscité.

(Les cloches sonnent.)

LA MASLOWA, *se débauchant avec violence.*

Ah! maintenant, je suis heureuse, heureuse, heureuse... j'ai de quoi pour toute une vie... Adieu, mon cœur, allez vous-en!

NEKLUDOFF, *ému.*

Mais c'est affreux!... pas maintenant, pas encore... Écoute...

LA MASLOWA

Si, maintenant, maintenant... Vous ne reviendrez jamais au convoi... il ne faut pas... Vous allez repartir de suite... en Russie. Et si vous reveniez, je refuserais de vous voir... Et puis, et puis, voyez-vous, mieux vaut tout de suite... je n'aurais peut-être plus la force demain... C'est un grand jour pour se quitter. Adieu Dimitri, et merci pour tout.

NEKLUDOFF

Non, pas merci! Ah! Katucha, je ne sais lequel de nous deux doit le plus à l'autre!... C'est en me penchant sur l'affreuse blessure que je t'ai faite que j'ai compris la vie et maintenant je voudrais embrasser les mille douleurs qui t'accompagnent sur la route... oui, j'ai compris que ce n'était pas par la volonté de Dieu qu'ils périssent, tes compagnons de route, et que c'est une petite chose bien simple que d'aimer, et c'est cela pourtant, rien que cela, et les hommes ne le savent pas... Ah! c'est moi qui dois te remercier, Katucha, car désormais j'emporte cette science, et c'est toi qui me l'as apprise! C'est moi qui te dois tout.

LA MASLOWA

Dieu réglera nos comptes.

(A ce moment on entend par-dessus le carillon de cloches les chants qui se rapprochent. Des condamnés se précipitent sur la scène en criant.)

DES CONDAMNÉS

La croix! La croix!

D'AUTRES CONDAMNÉS

Par ici!

NEKLUDOFF

Qu'est-ce que c'est?

LA MASLOWA

C'est le pope avec la procession qui sort de l'église et qui vient promener la croix parmi les déportés. Ceux qui ont la foi se prosternent. Elle va passer par ici... Mais ni Maria ni les autres ne s'agenouilleront.

DES CONDAMNÉS

Par ici, vous autres!...

NEKLUDOFF

Oui, oui tu as raison. Séparons-nous sur cette lumière... La douleur de cette séparation est le ferment d'une nouvelle vie. Ne pleurons pas.. Chante avec tous ces pauvres qui crient vers Dieu Courage! Mêle ta voix à la leur... tu es sauvée!

LES CONDAMNÉS, *entrent de tous côtés. Ils se prosternent et chantent. Certains restent debout.*

La croix! Le pope! A genoux!... Christ est ressuscité!

(On voit des condamnés qui tendent les bras en chantant.)

NEKLUDOFF

Reste-là... mêle-toi à eux... Chante, et pendant que je m'en vais ne retourne pas la tête... ne retourne même pas la tête, pour me voir partir... Adieu, ma petite Katucha... adieu.

(La Maslowa à genoux, sur le devant de la scène, ouvre les bras tout grands en chantant, sans se retourner.)

LA MASLOWA, *sans se retourner,*

Adieu!... adieu!

(Pendant que Nekludoff disparaît, la Maslowa chante avec le peuple et de grandes larmes lui coulent des yeux.)

LA MASLOWA ET LE PEUPLE

Christ est ressuscité! Christ est ressuscité!...

RIDEAU

MAMAN COLIBRI

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène du théâtre du Vaudeville
le 8 novembre 1904

Reprise à l'Athénée le 24 mars 1911 et à la Comédie-Française
le 29 décembre 1920

PERSONNAGES

	VAUDEVILLE 1904	ATHÉNÉE 1911	REPRISE A LA COM DIE-FRANÇAIS 1920
	MM.	MM.	MM
Baron de Rysbergue..........	Lérand.	Jean Kemm.	R. Duflos.
Richard de Rysbergue.......	Louis Gauthier.	Monteaux.	Monteaux.
Vicomte Georges de Chamby....	André Brulé.	Puylagarde.	R. Gaillard.
Louis Soubrian ..	Baron fils.	Larmandie.	Fresnay.
Lignières.......	Roger Monteaux.	Daltour.	Escande.
Soubrian père...	Joffre.	Cazalis.	Dorival.
Paulot de Rysbergue.......	Grésy.	Rocher.	René Rocher.
François........	Lalbarède.	Moreau.	Chaize.
Un Domestique..	Suarès.	Borderie.	Fabry.
	Mmes	Mmes	Mmes
Baronne Irène de Rysbergue....	Berthe Bady.	Berthe Bady.	Berthe Cerny.
Madame Ledoux .	Cécile Caron.	Fournier.	Devoyod.
Colette de Villedieu	Paule Andral.	Dubreuil.	Faber.
Miss Deacon	Harlay.	Alice Nory.	H. Duflos.
Madeleine Chadeaux........	de Bray.	Goldstein.	Valpreux.
Madame Chadeaux	Netza.	Loury.	J. Evain.
Marquise de Saint-Puy	Henriette Andral	Andral.	Fontenay.
Louisa..........	de Mornand.	Lindsey.	Roseraie.
Jenny..........	Welsonn.	Russy.	Roussel.
La Nourrice....	Becker.		Bretty.
Première petite Fille arabe...	Angèle Henry.	Lubineau.	
Deuxième petite Fille arabe...	Suzanne Cruau.	Decrèq.	

ACTE PREMIER

Dans un hôtel particulier de l'avenue Friedland.

Un salon fumoir, vaste, attenant par le fond au grand salon. C'est une pièce d'assez grand luxe raffiné. Tout est tendu d'étoffes rares de l'Inde, très flottantes, même le plafond; mais sans verser dans le mauvais goût. — Le piano à queue recouvert d'une admirable vieille chose asiatique qui traîne à terre. — La porte qui sépare le grand salon, et qui est fermée au lever du rideau, est toute en vitraux Tiffany, opalins, ni trop clairs ni trop foncés. — Au milieu de tout cela pourtant, la tache brutale qui marque des gens d'affaires; le téléphone dans un coin, près du piano, — une table encombrée de papiers, des journaux qui traînent, etc., etc. Quatre jeunes gens et un monsieur d'une cinquantaine d'années, tous en habit, causent en fumant.

SCÈNE PREMIÈRE

RICHARD DE RYSBERGUE, PAULOT DE RYSBERGUE, LOUIS SOUBRIAN, LIGNIÈRES, SOUBRIAN.

RICHARD

Elle est encore très bien.

LOUIS SOUBRIAN

Conservée... mais rudement touchée... Tout ce que tu voudras, elle est trop vieille pour toi.

RICHARD

Avoue en tout cas qu'elle a été épatante. J'ai été avec elle à Monte-Carlo et à Aix en 1902.

LOUIS SOUBRIAN

Oui, je t'ai vu avec... La crevaison à chaque pas!

LIGNIÈRES

Enfin, monsieur Soubrian, nous vous faisons juge... Votre fils est d'une mauvaise foi!

SOUBRIAN

Oh! moi, jeunes gens, je ne m'en mêle pas... Ces questions ne sont plus de mon âge... Maintenant que j'ai fini votre cigare, je rentre au salon rejoindre ces dames... (*A son fils.*) Tu restes avec tes camarades?

LOUIS

Encore un peu.

RICHARD

Enfin, dites, dites, monsieur Soubrian, qu'elle est épatante.

SOUBRIAN

Epatante, oui... Ah! jeunesse!...

(Il ouvre la porte du salon, très éclairé, on voit des dames en robes décolletées, un instant. Il referme la porte derrière lui.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins SOUBRIAN

RICHARD

Tout ça, parce que tu es jaloux.

LOUIS

Pourquoi?... Quand je voudrai j'aurai mieux.

RICHARD

Bien sûr,.. je ne dis pas le contraire, mais je maintiens que, pour son temps, elle a été remarquable. Elle fait encore du cent à l'heure, mon bon, comme du pain.

LOUIS

Avec un moteur qui cale à la cloche... oui.

LIGNIÈRES

Tu sais que les Knapp en font une avec un démarrage à mourir de joie.

LOUIS

Non?

LIGNIÈRES

Comme je te dis.

RICHARD, *versant des liqueurs.*

Chartreuse?... curaçao, bière?

LOUIS

Verse-moi un peu de sherry.

RICHARD

Y en a pas...

LOUIS

Quelle boîte chez toi!... Pas de sherry... Tu ne pourrais pas dire à ta mère de s'occuper un peu plus de sa cave?

RICHARD

Oh! si tu crois que maman a le temps de s'oc-

cuper de la maison! Elle ne s'occupe même pas des dîners.

LOUIS

Alors, qui s'en occupe?... Ce n'est pas ton père, je suppose, qui téléphone du bureau de faire un poulet Marengo à déjeuner.

RICHARD

Et le cuisinier donc!... Il est là pour ça. Et puis moi; moi, j'ai l'œil sur la maison, parfaitement, entre deux affaires de Bourse... et il faut que ça marche sec!... C'est moi qui flanque les domestiques dehors.

LOUIS

Alors, quand tu vas être marié, que deviendra-t-on chez toi?

RICHARD

D'abord, rien n'est encore fait, et puis il y aura Paulot qu'on dressera à avoir l'œil, pas Paulot?

(Il désigne son frère, qui ne dit rien, dans le fond... Dix-huit ans, doux, blond, et le regard très bleu.)

LIGNIÈRES

Pour l'instant, il a l'œil sur les bonnes, Paulot... Je l'ai aperçu hier qui pelotait Louisa dans l'antichambre.

PAULOT

Oh! ce n'est pas vrai!

LIGNIÈRES

Ce n'est pas vrai?... Répète-le pour voir, morveux?

RICHARD

Il a mieux, Paulot. Il a une correspondance avec une femme mariée.

LOUIS

Ça, c'est tordant... A son âge!... seize ans... Il va bien.

RICHARD

Pas, Paulot?... C'est la femme de qui, déjà?... du bouquiniste de la rue Margueritte.

LOUIS

Mais il est déjà très gentil ton frère... avec ses grands cols anglais... (*Il lui prend la main.*) Et il se fait les ongles, ma parole... du vernis!

RICHARD

Voilà; c'est l'amour.

LOUIS, *regardant en riant Paulot.*

Il rougit gentiment Paulot. Une femme mariée à seize ans!... Tiens, mais au fait, Lignières a commencé ainsi en rhéto...

LIGNIÈRES

Et ça dure encore.

LOUIS

Non?... Toujours la...

LIGNIÈRES

La papetière d'en face le lycée.

RICHARD

Mais, c'est un collage !

LIGNIÈRES

Deux ans ! Oui, ça a commencé en rhéto. Je l'ai lâchée en philo et puis je l'ai reprise quand je suis entré à l'Acétylène. Dame, ça ne nous rajeunit pas !... Oui, c'est du temps de la classe du père Delaître que j'ai fait cocu le papetier... C'est une femme charmante, du reste... Elle a des idées sur la vie... C'est une mélancolique..

LOUIS

Elle doit sentir la gomme et le papier calque.

RICHARD

Je me rappelle, en sortant de classe, à Janson, je lui achetais des cahiers de deux sous... elle me les comptait trois. Ce n'est pas pour te vexer ce que j'en dis, mais tu me dois des tas de sous.

LIGNIÈRES

Blaguez toujours... au moins, c'est une femme mariée. Evidemment, je ne dis pas que ce soit gai, gai... Le soir quand elle allume le bec Auer dans la boutique, je me sens le cœur fade... mais enfin ça vaut toujours autant que de courir vos grues.

LOUIS

Non, moi, je ne comprends que les grues... c'est propre, net et chic; on sait sur quoi on marche... Toutes les autres femmes me font l'effet de femmes de chambre.

LIGNIÈRES

Paulot dirait que ce n'est déjà pas si mal!

RICHARD, *à Louis Soubrian.*

Et Marcienne? Ça biche?...

LOUIS

Epatamment... merci... Tu l'as vue la gosse dans la revue de la Cigale?

RICHARD

Oui... je la trouve charmante...

LOUIS

Merci... n'est-ce pas?

RICHARD

Paulot, sais-tu si Georget doit venir?

PAULOT

Il me l'a dit, du moins.

LIGNIÈRES

Qui, Georget? Ah! oui, votre inséparable, le petit de Chambry.

RICHARD

N'en dites pas de mal... c'est mon meilleur ami.

LOUIS, *prenant Richard par le bras.*

Psstt!... Richard. On peut te parler à cœur ouvert?

RICHARD

Vas-y.

LOUIS

Papa m'a assuré que tu étais fiancé à Mlle Chadeaux.

RICHARD

Après?

LOUIS

Après? je vous ai observés tous deux pendant le dîner...

RICHARD

Eh bien?

LOUIS

Eh bien! si vous êtes fiancés, vous cachez bien votre jeu!... Et encore, me disais-je, après dîner, il va rester au salon, auprès d'elle... Du tout! voilà une demi-heure que nous sommes ici à nous croire obligés d'aller jusqu'au bout de nos cigares et tu ne manifestes pas la moindre intention de décaniller...

RICHARD

C'est exprès.

LOUIS

Comment?

RICHARD

Je tiens à bien manifester ce soir, — parce que sa mère est là, — que rien n'est moins décidé, que rien ne justifie encore cette position de fiancé que tout le monde m'octroie, sans l'ombre de raison... J'ai vingt-deux ans, je suis l'associé de mon père et j'entends rester libre entièrement de mes actes et de mes goûts... J'exige que personne, pas même Mme Chadeaux mère, ne me force la main.

(Un domestique entre par la gauche.)

LE DOMESTIQUE

Monsieur Richard... on vient de laisser ce paquet pour monsieur. On m'a dit de le remettre de suite.

RICHARD, *prenant le paquet.*

Bon... Y a-t-il la facture?

LE DOMESTIQUE

Non, Monsieur.

(Le domestique sort.)

RICHARD

Regardez, mes enfants.

(Il ouvre un écrin.)

LIGNIÈRES

C'est admirable!

LOUIS

Qu'est-ce que c'est?

RICHARD

Un pendentif... Emeraudes et perles.

LOUIS

Ah, ah! Tu vois bien... le cadeau de fiançailles?

RICHARD

Non, c'est un cadeau de rupture.

LIGNIÈRES

Déjà?

RICHARD

Avec Nichette.

LOUIS

Ah! c'est Nichette?

RICHARD

Oui... j'essaie de rompre honorablement. Elle fait un pétard du diable. J'ai eu une scène terrible hier... Elle m'a menacé de vitriol.

LIGNIÈRES

Alors toi, prudent...

RICHARD, *montrant le bijou.*

Tu vois... là... j'ai fait mettre deux dates : celle de notre première nuit et celle de notre dernière.

LIGNIÈRES

Mais on a écrit mai pour la dernière, et nous ne sommes qu'en avril.

RICHARD

C'est pour lui donner le temps de s'habituer.

LOUIS

La nuit de mai !... C'est un coupon pour le mois prochain, quoi ?...

RICHARD

Oh ! un tout petit coupon... une avance... Mon père m'a dit qu'il faudrait lui donner une gratification de cinquante mille francs. Il me les a promis.

LIGNIÈRES

Ah ! veinard, d'avoir une famille qui peut donner cinquante mille balles aux maîtresses de ses fils !... Quel fonds de papeterie on achèterait avec cinquante mille francs !

LOUIS

Au fait, Richard, explique-moi, une bonne fois, pourquoi tu dis toujours mon père, en parlant de monsieur de Rysbergue, et, maman, en parlant de madame de Rysbergue... Faudrait s'entendre. Les poupées qui disent « maman » disent aussi « papa »...

RICHARD, *l'interrompant, en riant.*

Papa serait impossible et mère serait si drôle, si grave pour maman!... Cela lui irait si mal avec sa frimousse... « Mère!... mère chérie!... » J'aurais presque envie de rire... « Maman », même, sonne trop vieux pour elle... Nous avions ajouté un surnom, Paulot et moi, ces vacances à Trouville, pas, Paulot? tant cela nous semblait ridicule d'appeler sur la plage cette grande jeune femme maman tout court... c'était honteux... on se retournait.

LOUIS

Comment l'appeliez-vous?

RICHARD

Colibri. Maman Colibri.

LIGNIÈRES

C'est gentil, mais c'est un peu long.

LOUIS

Je n'aime pas les surnoms, ça fait toujours factice et bébête.

RICHARD

Paulot qui avait trouvé ça en jouant au ten-

nis... Il disait que derrière le filet du tennis elle avait l'air d'un colibri à travers les barreaux d'une cage... Oh! mais c'est qu'il est très poète, Paulot!... une nature en dessous... on ne sait jamais ce qu'il pense... et puis on est étonné...

LOUIS

La voilà bien la poésie pour les imbéciles!... Colibri! Comme si un surnom d'oiseau, c'était plus poétique et plus flatteur qu'autre chose... Les oiseaux, c'est des petites bêtes malpropres qui mangent des asticots...

PAULOT

Le colibri, il boulotte des fleurs.

LOUIS

Et ta sœur?

PAULOT

Je l'ai lu l'autre jour en potassant mon Michelet.

LOUIS

Et ta sœur?

PAULOT

Qu'est-ce que tu veux parier?

LOUIS

Cent sous si je gagne et quarante sous si je perds.

PAULOT

Tenu.

(Il sort.)

LOUIS

Ouvre la fenêtre, ça pue la fumée ici... c'est une infamie.

LIGNIÈRES, *avec un sourire indéfinissable.*

Je ne déteste pas... Cela fait un agréable mélange avec l'odeur de la maison.

RICHARD

Comment l'odeur de la maison?... Elle a donc une odeur particulière ma maison?

LIGNIÈRES

Je te crois! On la renifle de la rue quelquefois, quand les fenêtres sont ouvertes... un parfum trop fort, qui sent jusque dans l'escalier... C'est pénétrant... ça envahit tout... Tu y es habitué, tu ne le sens plus, toi... mais pour ceux qui arrivent, c'est exquis.

RICHARD

Le parfum de maman... Du chypre, de l'œillet blanc et du foin coupé, je crois.

LIGNIÈRES, *reniflant.*

On dirait qu'il y a autre chose aussi... je ne sais pas quoi... c'est un parfum porté, volatilisé, depuis des années, dans les chambres... Tiens, sens ce coussin.

(Il prend un coussin et le met sous le nez de Richard.)

RICHARD

C'est embêtant, pour des gens d'affaires.

LIGNIÈRES

Il en est de ta maison comme des femmes, dans la rue, trop parfumées.

RICHARD

On les fuit?

LIGNIÈRES, *doucement.*

Mais on y songe.

PAULOT, *rentrant un livre à la main.*

Tiens voilà.

LOUIS

Lis toi-même, j'ai confiance... mais ne triche pas.

PAULOT, *lisant.*

« Ces oiseaux vivent des fleurs de là-bas, de leurs sucs brûlants et âcres, en réalité de poisons qui semblent leur donner leur âpre cri et l'éternelle agitation de leurs mouvements colériques, et aussi ces reflets étranges... or, acier, pierres précieuses. La vie chez cette flamme ailée, est si brûlante, si intense, qu'elle brave tous les poisons... Tête basse, il plonge du poignard de son bec au fond d'une fleur, puis d'une autre, en tirant les sucs... parfois emporté de furie, contre qui ? contre une fleur déjà dévastée à qui il ne pardonne pas de ne pas l'avoir attendu... »

LOUIS

Bigre! Il en a une santé cet oiseau-là!... Enfin, tiens, voilà vingt sous, mais il faut que je vérifie... je sens que tu as triché.

(A ce moment, la sonnerie du téléphone.)

RICHARD, *décrochant l'appareil.*

Allô... allô... Vous demandez! Ah? pour un renseignement... alors téléphonez à notre siège cen-

tral, demain, rue Taitbout... Quoi? Ah! c'est vous, monsieur Crouzet... Oui, je suis au courant... (*Aux autres.*) Taisez-vous donc, je vous en prie, mes enfants, une seconde; je n'entends rien; c'est sérieux... (*Reprenant l'appareil.*) Mon père est là-haut dans son bureau. N'est-ce pas, Paulot?

PAULOT

Oui.

RICHARD, *continuant.*

Oui, il est là-haut... Il est très occupé ce soir, il part demain pour Bruxelles... Oui, toujours en voyage... grosse affaire... nous allons avoir la concession de tous les tramways électriques... oui, notre modèle de Saint-Quentin. Ah! c'est pour l'Assemblée générale que vous téléphonez... Eh bien, la souscription de dix mille actions est déjà prise ferme, par un groupe important... mais vous savez sur les nouveaux titres créés on en a réservé pour une souscription en espèces qui servira à doter la... (*S'interrompant.*) mais taisez-vous donc, nom de Dieu!... (*Il reprend.*) à doter la Belge-Américaine... Maintenant si vous voulez des renseignements plus amples... Mon père, lui-même?... Diable! c'est que je vous dis, avant son départ... Attendez une seconde... (*A Paulot.*) Paulot, veux-tu lui téléphoner là-haut, s'il peut recevoir demain matin, monsieur Crouzet... (*A l'appareil.*) Une seconde, monsieur... Oui, nous avons quelques personnes à dîner... Vous entendez ça d'ici?... Je vous remercie... elle va bien... Oh! ma mère ne compte pas aller à Cannes cette année... il est si tard!

PAULOT, *téléphonant à un petit appareil d'intérieur contre le mur.*

Richard demande si tu peux recevoir demain matin monsieur Crouzet... A dix heures ?... (*Se retournant, à Richard.*) Oui, à dix heures.

RICHARD

Mon père vous attendra à dix heures... c'est cela... c'est entendu... Oui, oui... ici... parfaitement... bonsoir. (*Il raccroche les récepteurs.*) Je vous demande pardon... vous pouvez regueuler, maintenant, tant que vous voudrez.

LOUIS

Merci.

(*Durant cette conversation, Lignières s'est approché du piano, où il a commencé en sourdine à tapoter un air de café-concert.*

PAULOT, *à Richard.*

Père a dit qu'il allait descendre dans une seconde.

LOUIS, *s'interrompant de parcourir un journal, à Richard.*

Hé?... Qu'est-ce que je vois là?... Cet article, souligné au crayon bleu dans le *Journal*... tu as vu?

RICHARD

C'est de ce sale petit journaliste que nous avons évincé... La prochaine fois, je le calotte publiquement. Et d'ailleurs, je vais lui faire demander des excuses, demain.

LOUIS

Est-ce la peine de déranger deux messieurs pour rapporter des choses aussi plates

RICHARD

Ah! non, tu sais... je ne plaisante pas sur ce chapitre-là... Le respect du nom avant tout. Il y a une chose sur laquelle je n'admets pas qu'on transige : l'honneur de la famille.

LOUIS

Ce n'est pas moi qui te contredirai... avec quinze ans de salle d'armes que tu as dans les jambes. Mais tu t'emballes pour un rien! Nini le disait l'autre jour à la gosse : « Il s'emballe! Il s'emballe! »

RICHARD

Pas le moins du monde... seulement j'ai un autre principe, très net...

LOUIS

Prends garde. Quand on a trop de principes, c'est comme si on n'en avait pas du tout.

RICHARD

Celui-ci : que l'humanité ne vaut pas la corde pour la pendre... et qu'il fait traiter les gens à coups de pied dans le derrière. Une bonne gifle dans la vie est une réponse à tout.

LOUIS

Pan, pan!... Il fait bon se sentir de vos amis. Justement, sais-tu où est mon père, pendant que nous causons?

RICHARD

Au salon.

LOUIS

Du tout, là-haut, avec ton père à toi, en train de lui proposer une affaire... la commandite du *Grand Radical*... qui soutiendrait vos intérêts.

RICHARD

Comment? Quoi?... Votre sale canard?

LOUIS

Il tire à 30.000, notre sale canard!

RICHARD

D'abord, nous ne nageons pas dans ses eaux... Nous sommes orléanistes et je croyais que ton père avait des idées pas trop éloignées de celles qu'il défend, tous les jours, dans son journal.

LOUIS

Oh! papa, papa!... Quand il est à jeun, il est républicain; quand il est pompette, il devient royaliste, et quand il est saoûl, il est anarchiste.

(*La porte du salon s'ouvre et Irène de Rysbergue entre avec vivacité, en refermant la porte.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, IRÈNE

IRÈNE

Arrivez donc!... Vous n'avez pas encore fini? Ce qu'on se rase par là, mes petits, ouf!

RICHARD

Mon cigare n'a plus qu'un centimètre et demi, regarde.

IRÈNE

Dis donc, hein? Crois-tu!

RICHARD

Quoi? la Brécourt?

IRÈNE

Cette vieille calamité qui ne peut pas supporter la fumée de tabac, à son âge! Elle a pourtant eu un siècle pour s'y habituer. Je la retiens!

RICHARD

Non, lâche-la.

IRÈNE

Ce n'est pas l'envie qui m'en manque. Si tu crois cette petite corvée folichonne!... La Brécourt, la marquise, et sa future belle-mère... le vagon des dames seules!

RICHARD

Reste dans celui des fumeurs.

LIGNIÈRES

Oh oui! madame, faites ça!

IRÈNE

Il ne faudrait pas m'en défier! De quoi parlez-vous dans votre compartiment? Nous, on parle mariage... c'est à mourir... J'ai beau essayer d'amener la conversation de ta fiancée sur le divorce, ça a l'air de lui paraître trop prématuré.

RICHARD

Dis donc, maman, ne donne pas de mauvais conseils à ma femme, je te prie.

IRÈNE

A la condition que vous allez rentrer immédiatement... Oh! vous avez de la bière, veinards!

LOUIS, *se précipitant.*

Vous en désirez, madame?

IRÈNE, *riant*

Je vous crois! (*Il lui en verse dans le verre qu'elle tend.*) Allez, n'ayez pas peur. Un demi, mon garçon, un demi!

RICHARD, *à Lignières.*

Est-elle jeune, maman!

IRÈNE

On nous prend pour frère et sœur quelquefois... moi et Richard?... Oh! dites donc, monsieur Soubrian, figurez-vous que l'autre jour à Armenonville, en descendant d'auto, bras dessus bras dessous, mais pas plus que cela (*Elle prend le bras de Richard*) pour m'appuyer un peu, parce que j'avais les jambes engourdies, le garçon a cru que nous étions en bonne fortune... Il nous a offert un cabinet particulier... ma parole!... Moi j'étais ravie... Richard fulminait!...

RICHARD

Cette blague!

IRÈNE

Allons donc! Ça te met en rage d'avoir une mère qui a l'air aussi jeune que toi... (*Un temps.*) Seulement, au fond tu en es fier. Ça compense. (*Elle lui donne une tape, de l'éventail, sur la joue.*) Georget n'est pas arrivé?

PAULOT

Il ne doit pas tarder.

IRÈNE

Lequel de vous jouait cette sale musique de dancing, tout à l'heure?

LOUIS, *désignant Lignières*

Lui.

IRÈNE

Je ne vous félicite pas.

LIGNIÈRES

Oh! mais je joue très bien de la musique sérieuse; seulement avec un seul doigt, alors ça fait moins d'effet.

IRÈNE, *près du piano*

Voulez-vous que je leur exprime mon état d'âme à travers la porte?

RICHARD

Maman, maman, je ne suis jamais tranquille avec toi!

(*Elle s'assied au piano, rapide, légère, toutes jupes papillotantes et attaque le* dies iræ.

LIGNIÈRES, *bas à Louis Soubrian.*

Je préférerais la mère à la future belle-fille.

LOUIS, *de même.*

Tu n'es pas dégoûté!... Mais ce n'est qu'une supposition ; rien à faire. Maman Colibri, oui... mais la Vertu par un grand V. Pas la plus petite histoire... Nickelée!... Chaulin a essayé... Il s'est fait rembarrer dans les grands prix.

LIGNIÈRES

Dommage! dommage!... Quels yeux!

LOUIS

Et le décolleté donc!... (*Ils la détaillent tous deux du regard.*) Le corps doit être charmant.

RICHARD, *s'approchant d'eux.*

Elle a un aplomb, maman!

LIGNIÈRES, *avec un sourire.*

C'était ce que nous étions en train de dire.

RICHARD, *de loin, à sa mère.*

Tu sais que Madeleine va parfaitement reconnaître que c'est toi qui joues.

IRÈNE, *se levant.*

Ça lui donnera un avant-goût de la famille... (*Reprenant son éventail.*) Qui est-ce qui vient à l'Hippique, demain? Oh! vous verrez ma robe, un amour!

RICHARD

Tant mieux, parce que celle que tu portes, ce soir...

IRÈNE

Elle ne te plait pas? Je vais aller en changer, si tu veux?... Voyez-moi ça ? vrai, mon garçon, je plains ta femme!

LIGNIÈRES

Je ne sais ce qu'il a contre cette robe; elle est adorable!

IRÈNE

Moi, je sais! Il la voudrait couleur aubergine avec des pensées en application... et des choux... violets... avoue, hein? que tu voudrais des choux... tu en meurs d'envie!...

RICHARD

Ce n'est pas ce que je veux dire.

IRÈNE

Tais-toi, tiens!... Je t'excuse en pensant que si j'avais une fille, il y a déjà cinq ans qu'elle ne me pardonnerait ni la robe, ni le visage... Et maintenant en wagon!... Oh! une idée... Je vais faire enrager la Brécourt... Paulot, une cigarette, vite, vite... des miennes... Je vais rentrer comme si j'avais oublié la consigne... vous allez voir... Et avec mon plus gracieux sourire encore.

(*Et la cigarette aux lèvres, elle ouvre la porte du salon, d'un air distrait et naturel ; elle referme la porte derrière elle.*)

LIGNIÈRES

C'est vrai qu'on dirait d'une grande sœur qui ne vous ressemblerait pas... D'ailleurs, la phrase

est courante : « Madame de Rysbergue?... On dirait la sœur de ses enfants. »

RICHARD

Mais, mon Dieu, c'est un peu ça... Maman s'est mariée, elle n'avait pas dix-sept ans... j'en ai vingt-deux... comptez.

LOUIS

Trente-neuf... Elle en paraît trente.

IRÈNE, *apparaissant par la porte entrebâillée, à voix basse, et avec un clin d'œil.*

Ça y est, mes enfants... Tableau!... Tiens, Paulot, le cendrier... (*Elle lui tend sa cigarette, qu'il prend.*) Et puis arrivez, hop!

(*La porte se referme.*)

RICHARD, *aux autres.*

Allons, vous venez? (*Ils jettent leurs cigarettes, A Paulot, en lui tapant sur l'épaule.*) Passe!

(*Paulot entre le premier au salon.*)

LIGNIÈRES,

les mains dans les poches, se balançant, à Louis.

C'est dommage... c'est dommage...

LOUIS

Tu y penses encore?

LIGNIÈRES

Elle est rudement désirable... je voudrais le lui dire.

LOUIS

Je ne te le conseille pas... Penses-y toujours, mais n'en parle jamais.

(*Lignières entre au salon. Au moment où Louis et Richard sont sur le seuil, M. de Rysbergue et Soubrian entrent par la porte de gauche, le pardessus sur le bras et le chapeau à la main.*)

SCÈNE IV

MONSIEUR DE RYSBERGUE, SOUBRIAN, RICHARD, LOUIS

MONSIEUR DE RYSBERGUE, *appelant.*

Richard !... (*Richard se retourne et redescend avec Louis qui a aperçu aussi son père.*) Je vais au Cercle, un instant, avec Soubrian. Le train de Bruxelles est à midi 10 demain. Je déjeunerai dans Paris... Le coupé portera mes valises à la gare... J'ai donné mes ordres... Toi, sois au bureau demain matin à huit heures. Je t'indiquerai les dernières instructions...

RICHARD

Bien.

LOUIS, *à son père.*

Bonsoir, papa !

(*Soubrian et son fils échangent un clin d'œil en se séparant.*)

RICHARD

Tu seras de retour quand ?

RYSBERGUE

Dans huit jours... Je ne partirai de Bruxelles qu'avec le traité signé et la prime dans ma poche.

RICHARD

Parbleu!... C'est tout pour ce soir?... Tu sors avec ce pardessus d'été? Tu auras froid, je t'avertis.

RYSBERGUE

Fais-moi descendre l'autre, si ça peut te faire plaisir.

(*Richard a parlé à son père, du ton docile et respectueux que l'on a avec un supérieur dont on ne discute pas les ordres.*)

SCÈNE V

RYSBERGUE, SOUBRIAN, seuls.

RYSBERGUE

Un cigare en sortant, Soubrian?

(*Il lui tend la boîte.*)

SOUBRIAN

Volontiers.

RYSBERGUE

Ceux-ci?

SOUBRIAN, *coupant son cigare et allumant.*

Quelle existence que la vôtre!... Toujours par monts et par vaux!... On peut dire que vous ne volez pas votre argent, vous!... Vous êtes un glo-

rieux brasseur d'affaires, mais nom d'un chien, votre vie n'est pas une sinécure. Vous n'avez pas même le temps de profiter de votre luxe.

RYSBERGUE

Mon luxe, mais c'est pour ma famille, ma femme, mes enfants... Moi, je vivrais avec un lit, une table et une chaise.

SOUBRIAN

Comme Napoléon.

RYSBERGUE

Si vous voulez! Le luxe, pour les amuser, eux... le travail, pour m'amuser, moi... histoire de passer mon activité...

SOUBRIAN

Comme Napoléon.

RYSBERGUE

Formidable, oui. Cela vous étonne?... Bah! c'est une revanche d'activité que nous prenons, nous autres aristocrates, sur la vie immobile et contemplative de nos aïeux.

SOUBRIAN

Les fils ont des fourmis dans les jambes... Alors, mes pères devaient être rudement plébéiens, car j'ai bien envie de m'asseoir.

RYSBERGUE

Moi, de marcher, vivre, aspirer! Ce train de maison dont vous parlez, je n'en jouis même pas! C'est vrai... j'aime le sentir prospérer, certes, mais

au fond il m'ennuie... Tant de bruit ne laisse pas de m'agacer, toutes ces femmes, ces jeunes gens, ces soirées de musique me porteraient pour un peu horriblement sur les nerfs... Non, mais revenir comme je vais le faire, dans huit jours, avec un petit demi-million à jeter aux enfants et à ma femme, voilà mon plaisir... Faire fructifier ma fortune, établir une famille honorée, enviée, digne de ma branche passée, de mon nom, — quitte à le faire reluire d'un éclat nouveau sur tous les essieux des tramways électriques, — voilà ma joie... Sans quoi, que me faut-il? pas même une bonne table... un cheval de selle... des chiens de chasse.. d'excellents cigares... (*Il en prend un dans la boîte.*) comme celui-ci...

SOUBRIAN, *clignant de l'œil.*

Des femmes...

RYSBERGUE, *après avoir regardé dans le vague, un instant.*

Peuh!... je n'ai pas le temps de me payer une conscience compliquée! (*Changeant de ton.*) Vous voyez que je réponds avec franchise à votre interview, hein?... Je vous vois venir, vous, depuis une heure... Vous voulez me tirer les vers du nez... On ne me fait dire que ce qu'il me plaît.

SOUBRIAN

Oh! mes intentions sont pures... Evidemment un article sur votre industrie m'intéresserait...

RYSBERGUE, *trouvant le journal souligné au crayon bleu sur un canapé.*

Comme celui-ci?... (*Geste de protestation de Soubrian.*) Attendez donc que je plie ça... Absolument inutile de laisser traîner ces petites choses sur les fauteuils

(*Il va au tiroir.*)

SOUBRIAN

Voyons, Rysbergue... une fois, deux fois, avant de franchir ce seuil, acceptez-vous la commandite du *Grand Radical*?

RYSBERGUE, *avec une moue.*

Hum! Le titre...

SOUBRIAN

Ça se change.

RYSBERGUE, *souriant avec mépris.*

Mais « radical » c'est difficile à faire disparaître d'une manchette.

SOUBRIAN

Il y a des benzines très puissantes... Si on le changeait?

RYSBERGUE, *brusquement.*

Je serai très net... Non.

SOUBRIAN

Et pourquoi?

RYSBERGUE

Parce que, mon cher... Vous permettez que je sois franc?

SOUBRIAN

Faites donc.

RYSBERGUE, *refermant le tiroir où il a glissé le journal.*

Eh bien, si je portais un grand nom français, ce me serait égal de le compromettre un peu. Il est des gloires nationales qui supportent vaillamment, et même peuvent tirer une légère coquetterie de certaines compromissions. Ce n'est pas la même chose pour nous, les étrangers... (*Un domestique entre avec un pardessus et aide M. de Rysbergue à le passer.*) Bien que ma femme soit très française et de vieille souche incontestée, je n'en reste pas moins étranger... et il s'attache toujours un peu de discrédit, vous le savez, à un nom de là-bas... On a beau faire, nous avons toujours vaguement l'air rastas.

SOUBRIAN

La Belgique est une petite France.

RYSBERGUE, *souriant.*

Vous êtes bien aimable, mais un grand Belg n'est jamais qu'un petit Français. (*Au domestiq qui a fini.*) Merci, mon ami. (*Le domestique sort.*) Je dois être susceptible en proportion de cette infériorité. Qui plus est de mon nom presque royal, — là-bas ! — j'ai fait une raison commerciale ! Songez donc comme il faut que je le préserve et ne laisse point retomber sur moi ou sur ma famille la plus petite des suspicions, de quelque nature qu'elle soit !... J'ai placé cet orgueil plus haut que ois

dans ma vie, prêt à châtier qui en douterait; mes enfants sont élevés dans ces idées... elles sont déjà le but de leur vie, j'en suis sûr. Le marché que vous me proposez n'a rien de déshonorant en soi, il est de commerce courant; je ne puis l'accepter, voilà tout. Je vous prie de m'excuser.

(Ceci a été dit avec une certaine morgue et grande fermeté.)

SOUBRIAN

Mais comment donc! Ce point de vue est trop respectable... Seulement il était inutile de me faire toute cette vaste profession de foi pour un refus aussi naturel... Je vous ai transmis une proposition de nos actionnaires... moi, pour ma part personnelle, vous savez, je m'en fous!

RYSBERGUE

Je ne vous ai pas dit autre chose.

SOUBRIAN

Nous sommes d'accord.

RYSBERGUE

Vous le voyez.

SOUBRIAN

Allons au Cercle.

SCÈNE VI

LES MÊMES, IRÈNE

IRÈNE, *ouvrant la porte du salon.*

C'est toi?

RYSBERGUE

Tu fermes donc la porte des deux salons, maintenant?

IRÈNE

Mme Brécourt ne peut pas supporter la fumée, mais elle vient de s'en aller, justement, je rouvrais quand j'ai entendu ta voix... (*Elle ouvre grande la porte. On voit l'autre salon.*) Te reverrai-je avant ton départ?

RYSBERGUE

Je ne sais pas... J'irai de bonne heure au bureau et le train est à midi.

IRÈNE

Alors adieu... Seras-tu de retour pour le dîner du 14.

RYSBERGUE

Oh! je ne pense pas... Il me faudra bien dix jours...

IRÈNE

C'est la série des Duchâtel et Cie, le 14.

RYSBERGUE

Tant mieux, tant mieux... L'important est que je sois là pour le dîner du prince Paul... Ah! fais attention au cheval gris, en mon absence.

IRÈNE

Il est malade?

RYSBERGUE

Le vétérinaire viendra après-demain... Je te serai

reconnaissant de le voir toi-même. Je crois qu'il faudrait quelques pointes de feu... En tout cas ne le surmène pas.

IRÈNE

Entendu..

RYSBERGUE

Adieu...

IRÈNE

Bon voyage, si je ne te revois pas.

(Elle serre la main à M. Soubrian.)

SCÈNE VII

IRÈNE, puis peu à peu COLETTE DE VILLEDIEU, LOUIS SOUBRIAN, MADELEINE CHADEAUX, RICHARD, MADAME CHADEAUX, LA MARQUISE DE SAINT-PUY, LIGNIÈRES.

IRÈNE, *appelant.*

Colette ! Madame de Saint-Puy !... Enfin, circulons un peu, maintenant... Venez voir ma vieille peinture indienne... J'adore mon petit coin... On est si bien, là...

LOUIS

J'admirais tout à l'heure ce panneau.

IRÈNE

N'est-ce pas? Et enfumez-nous, surtout, jeunes gens... Colette, tu ne veux pas boire?

COLETTE

Si, mon petit chou... du frais, du très frais. (*Pendant qu'Irène prépare une boisson.*) Quel numéro encore que ta marquise de Saint-Puy!

IRÈNE

Elle est du meilleur faubourg. Fais-la causer, c'est adorable. Vous ne connaissiez pas mon amie Colette, monsieur Soubrian?... On a été au Sacré-Cœur ensemble, dans la classe de Sœur Marie-Jacques... Dites-lui des choses énormes; elle adore ça.

COLETTE

Oh! Irène!

IRÈNE

Et M. Soubrian, ma chère, sait des histoires d'un roide!... Racontez-lui celle de l'anglaise et des quarante voleurs...

LOUIS

Celle-là, je ne la raconte qu'aux jeunes filles.

IRÈNE

Colette est veuve... C'est presque pareil.

LOUIS

Alors... venez là... et pâlissez.

(*On voit dans le salon du fond la marquise de Saint-Puy causant avec Mme Chadeaux et Lignières.*)

RICHARD, *à mi-voix, passant à droite avec Madeleine Chadeaux qui va s'appuyer au piano, en tripotaillant des fleurs.*

Vous habituez-vous un peu à la maison, Madeleine?

MADELEINE

Votre milieu m'effraye énormément.

RICHARD

Pourquoi?

MADELEINE

Je ne sais... je suis mal à l'aise... J'ai été élevée bourgeoisement... Tenez, cette femme qui rit si fort... (*Elle montre Colette dans un coin avec Louis Scubrian.*) son rire m'inquiète, me trouble, vous n'avez pas idée!

RICHARD

La petite de Villedieu?... Elle n'est pas terrible.

MADELEINE

J'ai besoin d'être rassurée.

RICHARD

N'ayez pas peur; je suis là... Alors si popotte?.. Tant mieux. Je voudrais une femme très popotte.

MADELEINE

Oh! bien! moi...

RICHARD

Vous ferez des confitures à votre mari?

MADELEINE

S'il me les demande.

RICHARD

Il vous les demandera... entendu. Nous avons des goûts très pareils, c'est attendrissant.

MADELEINE

C'est ennuyeux.

RICHARD

Pourquoi?

MADELEINE

Parce que si nous nous apercevons que nous sommes faits l'un pour l'autre et si nous en restons là, ce sera pour éprouver des regrets considérables.

RICHARD

Allons donc! je connais une personne qui était tout à fait persuadée que j'étais indispensable à son bonheur à venir... Eh bien, maintenant, elle est très heureuse avec un monsieur très différent.

MADELEINE

Il est peut-être mieux que vous...

RICHARD

Il est très bien. C'est un juge suppléant au parquet de Limoux; ainsi, vous voyez!

MADELEINE

Merci, au moins vous êtes encourageant.

MADAME CHADEAUX, *qui est descendue.*

Madeleine?

MADELEINE

Maman ?

(Richard remonte au fond et va parler à la vieille marquise de Saint-Puy et Lignières.)

MADAME CHADEAUX, *bas.*

Quand tu voudras partir...

MADELEINE

Non, j'ai encore à causer.

MADAME CHADEAUX

Il te plaît ?

MADELEINE

Je ne sais pas.

MADAME CHADEAUX

Il n'est pas inconvenant avec toi, au moins ?...

MADELEINE

Oh ! maman...

MADAME CHADEAUX

Sait-on ! Ils sont tellement hurluberlus dans cette famille... Cette mère...

MADELEINE, *bas.*

La voilà.

IRÈNE

Comme elle est jolie, votre Madeleine... Et l'air si bon, si droit...

LOUIS

Et si gai !

MADAME CHADEAUX

C'est une enfant.

LOUIS

Oh! quelle mauvaise raison? Ainsi, moi, depuis l'âge de dix-sept ans, je suis mélancolique, sombre, taciturne...

IRÈNE, *riant.*

Ne désespérez pas, jeune homme, la jeunesse vient avec l'âge!... (*Gaminement à la marquise de Saint-Puy qui s'approche.*) N'est-ce pas, marquise?

LA MARQUISE

Je n'ai pas entendu... Je suis un peu distraite, vous le savez.

LIGNIÈRES

Je crois bien! elle est sourde comme un pot.

IRÈNE

Je demandais à quelle œuvre nouvelle vous vous intéressez en ce moment? Car madame de Saint-Puy est celle qui a ouvert les portes de son hôtel seigneurial, à 50 centimes, au bénéfice des blessés des Balkans. Elle est la charité intrépide. (*Elevant la voix.*) Dites-nous à quelle œuvre vous apportez vos soins.

LA MARQUISE

J'ouvre une souscription mondaine pour le buste de Camoëns.

LOUIS

Ah! excellente idée!

LIGNIÈRES

Le besoin s'en faisait sentir depuis quelques années.

LOUIS

Je me demandais : qu'est-ce qui me manque donc?... C'était le buste de Camoëns.

IRÈNE, *bas.*

Ne vous moquez pas trop d'elle. D'abord, elle pourrait vous entendre...

LOUIS

On ne sait jamais!

IRÈNE, *même jeu.*

Et puis elle est si brave personne!

(Un domestique est entré, il s'approche d'Irène.)

LE DOMESTIQUE

Une femme de chambre vient d'apporter cette lettre, en priant de la remettre immédiatement à madame; c'est très pressé.

IRÈNE

Y a-t-il une réponse?

LE DOMESTIQUE

La femme de chambre est repartie de suite

IRÈNE

Bien. (*Aux autres.*) Vous permettez?... (*Le domestique sort. Irène s'éloigne un peu pour lire la lettre. Elle pousse une exclamation.*) Oh! (*En se retournant vers Richard, qui a repris au fond son aparté avec la jeune Madeleine.*) Richard!

RICHARD, *descendant.*

Quoi?

IRÈNE, *à l'écart, avec Richard.*

C'est trop fort! Une lettre de chantage, adressée à moi, menaçant, si tu te maries, de faire rompre ton mariage. Et dans quels termes! J'en suis malade. Quel toupet! Et portée à domicile encore!

RICHARD

Mais de qui, sapristi!

IRÈNE

De ta Nichette, parbleu!

RICHARD

Impossible.

IRÈNE

C'est signé.

RICHARD

En effet! (*Il lit.*) *Une anonyme : Nichette de Nanteuil...* La grue!

IRÈNE

Je te l'ai toujours dit que c'était une femme dangereuse, qu'elle te ferait avoir des ennuis... Qui a toujours raison?

RICHARD

Ah! la grue des grues!

IRÈNE

Et elle est capable d'envoyer des lettres de ce genre à Mme Chadeaux. Cela promet! Si tu tiens un tant soit peu à entrer dans cette famille!

RICHARD

Quand je venais juste de lui acheter un bijou de cent louis. Je l'ai dans ma poche.

IRÈNE

C'est ce qui s'appelle du flair...

RICHARD, *sortant, penaud, l'écrin de sa poche.*

Le voilà ! Que vais-je en faire maintenant?

IRÈNE, *riant.*

Tu le mettras dans la corbeille de mariage de ta fiancée; ce sera ton premier cadeau.

RICHARD

C'est une idée... mais je ne peux pas. J'ai fait inscrire des dates... oui, des dates qui... enfin...

IRÈNE

Des dates? Fais voir... (*Elle inspecte le bijou.*) 1er juin 1903-15 mai 1904... On dirait un règne.... 15 mai? Ah! bon! je comprends... L'abdication!... Mon pauvre ami! tu t'étais trop avancé.

RICHARD

Te fiche pas de moi! Ah! la grue!

IRÈNE

Voilà déjà trois fois que tu le constates ; tu aurais pu le faire plus tôt.

RICHARD

Elle ignore à quoi elle s'expose. La réponse ne va pas se faire attendre... Dès ce soir...

IRÈNE

Fais attention; on t'épie.

RICHARD

Je vais prendre conseil de Soubrian et de Lignières. Ils vont m'aider!

IRÈNE

Et n'agis pas à la légère. Pour l'instant, je te prie de faire attention. Qu'on ne t'entende pas! Rien n'est grave là-dedans, seulement Chadeaux mère semble un peu... bégueule... au point même de me taper sur les nerfs et je te conseille d'étouffer le son de votre voix.

RICHARD

Nous allons délibérer à côté.

IRÈNE

Ferme la porte surtout.

RICHARD, *appelant ses amis.*

Lignières... Soubrian...

(Richard leur dit un mot à voix basse et les entraîne dans le grand salon.)

COLETTE

Quoi? quoi?... Ils nous plaquent encore?... Délicieux jeunes gens!

(La porte se referme.)

SCÈNE VIII

IRÈNE, COLETTE, MADAME CHADEAUX, MADELEINE, LA MARQUISE

IRÈNE, *vivement.*

Une minute. Un petit secret à se dire...

COLETTE

Que nous ne pouvons pas savoir et que toi tu sais.

IRÈNE

Parbleu !

MADAME CHADEAUX

Alors, vous êtes, madame, la confidente de vos enfants ?

IRÈNE

Je suis leur meilleur camarade.

COLETTE

Leur grand copain.

IRÈNE

Voilà. Elle l'a dit.

MADAME CHADEAUX

Le souvenir que vous êtes aussi leur mère doit bien vous gêner quelquefois.

IRÈNE

Mon Dieu, madame, je crois que j'ai été une excellente mère. On n'en aurait pas trouvé de meilleure, pas Colette ?...

COLETTE

Ça, tu as été exemplaire. Tu as passé tes plus belles années à leur enlever l'encre des doigts et à corriger leur arithmétique.

IRÈNE

Maintenant que mes bambins sont devenus de beaux grands garçons, du moins l'un, j'estime que c'est bien un peu à leur tour de m'amuser; il s'est trouvé que leur mère n'était pas d'âge trop affligeant; ils en ont fait leur camarade et leur amie.

COLETTE

Et vous vous entendez bien, vous trois!...

IRÈNE

Le souvenir de maman ne s'efface pas, j'espère, pour eux... ils ont eu l'obligeance d'y ajouter Colibri.

MADAME CHADEAUX, *pincée.*

Vous rattrapez le temps perdu.

IRÈNE

La vie est belle.

MADAME CHADEAUX

Ainsi vous recevez leurs confidences de jeunes hommes?

IRÈNE

J'y mets le plus de tact possible.

MADAME CHADEAUX

Et ils vous disent tout?

IRÈNE

Je ne suis pas leur confesseur ; je ne suis que leur amie.

MADAME CHADEAUX

Madeleine, veux-tu jouer du piano, mon enfant ?

(Madeleine s'éloigne, sur cet ordre, et va s'asseoir au piano.)

IRÈNE, *bas à Colette.*

Oh ! mais... elle abuse !...

MADAME CHADEAUX, *intentionnellement.*

Cette camaraderie avec ses risques et périls s'explique parce que c'est ici une maison sans fille... et ça se sent ! S'il y en avait une, ah, comme tout serait changé ! Vous auriez eu à protéger sa pudeur, sa délicatesse, vous auriez été obligée à plus de retenue.

IRÈNE

Avec des garçons la vie est plus franche ! Alors je bénis le ciel de ne m'avoir pas donné de fille, rien qu'à la pensée, en effet, de l'éducation qu'il eût fallu lui inculquer, à la pauvre petite ! toute cette ennuyeuse mise en scène dont se compose la jeunesse de nos filles, jusqu'à leur délivrance...

COLETTE

Seigneur !... Qu'entends-tu par la délivrance d'une jeune fille ?...

IRÈNE

Mais cette cérémonie de Zoulous qu'on appelle la journée du mariage.

MADAME CHADEAUX

Madeleine, joue plus fort, mon enfant!

IRÈNE

Oh! ne craignez rien; moi, je parle bas.

COLETTE, *à Madeleine, en regardant Irène.*

La prière d'une vierge, mademoiselle.

MADAME CHADEAUX, *reprenant avec insistance.*

Permettez-moi de m'étonner que vous traitiez de cérémonie de Zoulous l'institution la plus noble, et la plus sacrée. Et peut-on savoir, du moins, à quoi vous devez un aussi sauvage souvenir?...

IRÈNE

Vous y tenez?... Oh! le jour, ça allait encore! Le tohu-bohu, les poignées de main, les félicitations, passe!... mais le soir, — je n'avais pas dix-sept ans, on m'a mariée orpheline, vous le savez, —lorsque me fut révélé ce soir-là ce que tous mes amis étaient officiellement invités à penser de moi, j'ai été remplie d'une confusion indicible!... En une seconde, j'ai revu, fixés sur moi, les yeux de mes tantes, de mes cousins, du petit Frédéric surtout, si farceur!... Je les devinais en train de se représenter la scène intime à laquelle la société les conviait, et j'éprouvais dans mon âme quelque chose qui ressemblait à de la rage ou de la honte, je ne sais plus, mais que les regards bêtes ou ironiques du lendemain ne furent pas pour atténuer!... Et j'ai compris et excusé, ce jour-là, le tact et la pudeur qui poussent, — évidemment, — certaines

jeunes filles à choisir un amant non garanti par le gouvernement!

LA MARQUISE

Bravo!

COLETTE

Tiens, elle a entendu.

MADAME CHADEAUX

Savez-vous ce que prouve votre petite histoire, madame? tout simplement que vous n'aimiez pas votre mari.

IRÈNE

Sapristi! c'est que je ne me souviens plus très bien... Il y a longtemps!... Mais je veux ajouter, au cas où vous seriez en peine pour mes sentiments, madame, que mon mari, quoique très occupé, se trouvait être un excellent homme, qui m'a rendue heureuse, et ces vingt ans de fidélité m'ont paru un jour...Et délivrons je vous en prie, cette pauvre Madeleine... c'est absolument ridicule! Madeleine, venez ici... Voulez-vous servir le thé avec Colette?

COLETTE, *bas à Irène.*

Il était temps. *La prière d'une vierge* devenait plus ardente.

IRÈNE, *aimable, à Madeleine.*

C'est très joli ce que vous jouiez. (*Au domestique qui est entré avec le thé.*) François, qui a sonné, il y a un instant?

LE DOMESTIQUE

M. de Chambry, madame.

COLETTE, *à Irène, en passant le thé.*

Tu es peut-être allée un peu loin avec Mme Chadeaux. Ces allusions au mariage et ces coups droits à sa fille!...

IRÈNE

Tant pis, elle m'agaçait avec ses pointes. Il faut qu'elle sache quelle belle-mère je serai. Nous ne coudrons pas ensemble des bretelles pour l'œuvre des petits Bretons!

COLETTE

Je pense qu'elle a renoncé à cet espoir.

IRÈNE

D'abord elle est trop vieille pour une belle-mère, c'est dégoûtant. (*Pirouettant sur ses talons.*) Personne ne veut de mon thé, alors?

LA MARQUISE, *dans un silence, continuant à converser avec Mme Chadeaux.*

Oh! les enfants, voilà la joie de notre crépuscule!...

(*Depuis quelques instants, tout en parlant, Irène se retourne souvent vers la porte du salon; à travers les vitraux opaques et lumineux on voit l'ombre de quelqu'un qui s'y est appuyé.*)

COLETTE, *à Irène.*

Qu'est-ce que tu as? Tu es ennuyée?

IRÈNE

Moi? pas du tout.

COLETTE, *suivant ses yeux.*

Que regardes-tu derrière, tout le temps? (*Elle se retourne à son tour.*) Oh! en effet, voyez!...

LA MARQUISE

Quoi ?... Oh! oui, cette ombre chinoise!... On ferait ça en peinture, on ne le croirait pas.

(L'ombre se dessine, en effet, nettement, en un profil qui bouge de temps en temps, s'efface ou se précise.)

IRÈNE

C'est le grand lustre. Comme il éclaire beaucoup, cela fait, quand on passe devant, une vraie projection sur les vitraux Tiffany, comme sur une vitre dépolie.

COLETTE

Surtout que celui qui s'appuie est tout contre... Il fume son cigare...

MADELEINE

Qui est-ce? Ce n'est pas M. Richard, ni M. Soubrian; il a le nez plus long, M. Soubrian.

IRÈNE

Je crois que c'est Georges de Chambry, l'ami intime de mes enfants; il devait venir rejoindre ses camarades et sera entré directement au salon.

MADAME CHADEAUX

Ah! le petit Georget...

IRÈNE

Vous l'avez déjà vu ici, je crois...

MADAME CHADEAUX

Oui... oui... un gentil garçon... Et d'excellente famille, n'est-ce pas?

IRÈNE

Oui... très chic. Sa mère est une Dangreville.

COLETTE

On prendrait un crayon, on le dessinerait de profil admirablement...

IRÈNE

Attendez, je vais cogner à la vitre.
(Irène s'approche des vitraux et toque avec le doigt.)

MADELEINE

Ah! il s'est retourné!

(La porte s'entr'ouvre, un jeune homme passe la tête. C'est Georges de Chambry.)

GEORGET

Quoi? Qu'est-ce que c'est?... (*Apercevant Irène.*) Bonjour, madame. (*Puis les autres.*) Oh! mesdames!

LA MARQUISE

Entrez donc, vicomte!

SCÈNE IX

Les Mêmes, GEORGET, puis RICHARD et LIGNIÈRES

Georget s'avance en laissant la porte ouverte, et vient serrer les mains à l'avant-scène

LA MARQUISE

Nous regardions l'ombre que vous faisiez sur la vitre. C'était extraordinaire...

GEORGET, *se retournant, sans bien comprendre.*

Ah! oui... là... Je devais avoir l'air idiot!

(Richard et Lignières entrent en causant.)

COLETTE

Eh bien, c'est fini votre petit complot?

RICHARD

Fini, fini.

IRÈNE

Qu'est devenu Soubrian? Vous l'avez invalidé? Et Paulot?

RICHARD

Soubrian avait un rendez-vous, et Paulot est allé finir son devoir d'histoire dans sa chambre.

MADAME CHADEAUX, *s'élevant.*

Nous vous attendions pour prendre congé.

IRÈNE

Déjà!

MADAME CHADEAUX

Madeleine a un cours demain matin de bonne heure.

MADELEINE, *à Richard, en passant.*

Vous n'avez pas été gentil pour moi, ce soir.

RICHARD

Je vous demande pardon. Des affaires pressées. Mais, si vous le permettez, je vais vous mettre à votre porte.

IRÈNE, *de loin, à Richard.*

Richard? Tu accompagnes Mme Chadeaux.

MADAME CHADEAUX

Oh! ce n'est pas la peine.

MADELEINE

Maman, nous allons aller à pied; c'est si près.

IRÈNE, *à la marquise.*

Mme Chadeaux habite rue Margueritte, à deux pas. (*Prenant à part Richard, pendant que les Chadeaux se préparent.*) Eh bien?

RICHARD

Eh bien, je viens d'arranger quelque chose avec Soubrian. Il va d'abord aller la trouver aux Variétés où elle devait passer la soirée avec des amis. Moi, j'irai chez elle directement, et je serai net.

IRÈNE

Modère-toi, surtout. Pas de bêtises. (*A Georget qui se rapproche.*)Vous êtes au courant, Georget?

GEORGET

Oui, oui.

IRÈNE

Hein? Qu'est-ce que j'avais toujours dit? Cette femme!...

GEORGET, *à Richard.*

Et du calme, mon vieux. Souviens-toi qu'on ne doit pas battre une femme, même avec sa canne.

IRÈNE, *à Georget.*

Vous, restez. Vous n'allez pas me laisser seule avec la Saint-Puy.

GEORGET

Bon... J'ai tous les dévouements.

RICHARD, *aux Chadeaux.*

Vous êtes prêtes?...

MADELEINE

Mon éventail?

(Sa mère le lui passe.)

MADAME CHADEAUX

Ah! mon enfant, si ce mariage se fait, c'est bien pour toi.

MADELEINE

Dame! ce n'est pas pour toi, maman.

RICHARD

Lignières, tu descends avec moi?

LIGNIÈRES

Naturellement.

IRÈNE, *les accompagnant tous à gauche.*

Au revoir, mon petit Madelon.

(Sortent Mme Chadeaux, Madeleine, Richard, Lignières.)

SCÈNE X

IRÈNE, GEORGET, et COLETTE, LA MARQUISE

IRÈNE, *brusquement à Georget.*

Causez littérature avec la marquise.

GEORGET

De qui, de Balzac?

IRÈNE

De qui vous voudrez...

(Elle va à Colette pendant que Georget se dirige vers la marquise.)

IRÈNE

Et toi, mon petit coco, il faut t'en aller...

COLETTE, *interloquée.*

Ah! bon, bon.

IRÈNE

Je te dirai pourquoi demain.

COLETTE

Oh! qu'à cela ne tienne!...

IRÈNE

Mais attends une minute, que les autres soient partis.

COLETTE

Compris. J'ai tous les dévouements.

IRÈNE, *se retournant, à Georges.*

Tenez, montrez donc à la marquise ces reliures qui sont sur le piano. (*A la marquise.*) Vous qui êtes amateur, elles vous intéresseront.

COLETTE, *à Irène.*

Pauvre marquise! Il faut la ménager. C'est un utile chaperon.

IRÈNE

Dis donc! Pas pour moi.

COLETTE

Je sais... mais il ne faut jurer de rien, n'est-ce pas? Pauvre marquise! quand elle s'en ira de ce monde, en sera-t-il passé sur sa tête, dans l'ombre d'une baignoire ou d'un thé élégant, des baisers, des soupirs qu'elle n'aura pas entendus, en sera-t-il né, sans qu'elle en ait rien su, de ces amours sérieux ou passagers qu'elle aura si doucement obligés de ses bons yeux endormis et délicats... Bonne vieille, que la mort lui soit légère!

IRÈNE

Tu es gaie, ce soir. Ecoute, demain je t'expliquerai...

COLETTE

A quoi bon?...

IRÈNE

Cinq heures, demain?

COLETTE, *disparaissant à l'anglaise.*

Si tu veux.

SCÈNE XI

IRÈNE, LA MARQUISE, GEORGET

IRÈNE, *redescendant.*

De quoi parliez-vous?

GEORGET

De Balzac.

IRÈNE

Ah! Balzac!

LA MARQUISE

N'est-ce pas? il ne vieillit jamais.

IRÈNE

C'est-à-dire que je ne sais pas comment il fait!

(Georget, dans le dos de la marquise, esquisse pour Irène une vive pantomime d'impatience.)

GEORGET, *gamin, à voix basse.*

Oh! la barbe!

IRÈNE, *avec un geste sec de l'éventail.*

Chut!... (*A la marquise.*) Il y a aussi Bourget... n'est-ce pas marquise ?

LA MARQUISE, *d'une voix profonde.*

Ah! nous autres femmes, il nous vilipende, mais nous l'adorons.

(Georget et Irène ont un même mouvement d'admiration pour cette exclamation.)

IRÈNE, *bas en riant.*

Oh! il nous vilipende!

GEORGET, *même jeu.*

Ma chère!...

IRÈNE, *haut.*

Vous regardiez cette édition italienne... C'est en galuchat; c'est très rare.

GEORGET, *précipitamment.*

Examinez cette gravure-là.

(Il lui pose le livre sur les genoux.)

LA MARQUISE

Je l'ai déjà vue.

GEORGET

Pas assez, pas assez... tenez... *(Il se met derrière la chaise de la marquise et se penche en avant. D'une main, il montre la gravure. De l'autre, sans que la marquise puisse le voir, il a atteint Irène, toute proche, et lui caresse longuement, autoritairement, la nuque et les épaules, sans que celle-ci esquisse le moindre geste de protestation, comme si elle était habituée dès longtemps à cette caresse et s'y soumettait naturellement.)* Admirez cette finesse...

C'est d'un burin... ah! quel burin!... c'est doux... c'est doux...

(*La main de Georget se promène sur les épaules et les bras d'Irène.*)

LA MARQUISE, *penchée sur le livre.*

Une caresse!

GEORGET

Je vous crois!

(*Georget, gamin, essaye, tout d'un coup, d'enlever le peigne des cheveux d'Irène.*)

IRÈNE, *se dégageant, à voix étouffée.*

Non, non! que c'est bête!...

GEORGET, *vivement, à la marquise qui allait lever le nez.*

Et puis vous voyez, là, le galuchat.

LA MARQUISE

Qu'est-ce que le galuchat, en somme?

GEORGET

En somme, oui... en somme?

IRÈNE

C'est un petit poisson.

GEORGET

Qui va dans l'eau... vert et bleu.

LA MARQUISE

Mais non, je crois que c'est un requin.

GEORGET

C'est un petit poisson qui est un requin... voilà !

(*Irène est tout à coup prise d'un fou rire, stupide et irrésistible, elle est obligée de s'éloigner, en pouffant dans son mouchoir.*)

LA MARQUISE, *à Irène.*

Qu'avez-vous, chère amie?

IRÈNE, *de dos, au fond, la voix étranglée.*

Rien... ce n'est rien... un peu de hoquet...

GEORGET, *se mordant les lèvres, et pour détourner l'attention de la marquise.*

Madame de Rysbergue adore les éditions curieuses.

LA MARQUISE

Mon hôtel en est plein. Et vous?

GEORGET

Oh! moi aussi... seulement je n'y connais rien.

IRÈNE, *redescendant, calmée; à Georget, sévèrement.*

Assez... assez... asseyez-vous ! (*Haut à Georget qui ne veut pas.*) Je vous prie de vous asseoir, monsieur de Chambry.

(*Maintenant, ils sont assis, très sages, tous les trois en rond.*)

GEORGET, *après un long silence.*

Avez-vous remarqué comme le printemps est long à venir cet hiver?

LA MARQUISE

Ah ! les saisons sont tellement troublées, depuis quelque temps.

GEORGET, *parlant très vite tout à coup et sur un ton très naturellement mondain.*

C'est-à-dire qu'on ne sait plus quel est le printemps, quel est l'hiver. Je t'aime.

IRÈNE, *même jeu.*

N'est-ce pas? positivement? Moi aussi.

GEORGET, *de plus en plus vite.*

C'est à ne plus vous faire croire qu'il y a un Dieu !... Disons plus rien.

IRÈNE, *même jeu.*

Et le printemps est si divin !... Ça la fera...

GEORGET, *même jeu.*

Absolument... partir.

LA MARQUISE, *le sourire pâmé.*

Mais le printemps n'est vraiment agréable qu'en Italie !... (*Personne ne lui répond plus. Son bon œil si doux s'en étonne d'abord, puis les ayant regardés, elle dit:*) Je bavarde, je bavarde... et vous retiens jusqu'à des heures indues...

IRÈNE, *sans conviction.*

Pas le moins du monde.

LA MARQUISE

Quelle heure peut-il bien être?

IRÈNE

Quelle heure, Georget?

GEORGET, *regardant sa montre.*

Onze heures et demie!

IRÈNE, *à la marquise.*

Il n'est que minuit trente-cinq.

LA MARQUISE, *se levant précipitamment.*

Minuit trente-cinq! c'est effrayant... J'avais commandé la voiture pour onze heures. Au revoir, monsieur. Quand vous passerez de mon côté...

GEORGET

Infiniment aimable!

LA MARQUISE, *à Irène qui la conduit.*

Ne me raccompagnez pas, chère amie, je vous en prie.

IRÈNE

Comment donc!

LA MARQUISE

Il est charmant, ce garçon. Et bien élevé!

(*Elles sortent toutes deux. Une seconde Georget reste seul.*)

SCÈNE XII

GEORGET, puis IRÈNE

Irène rentre. Elle arrête Georget d'un geste.

IRÈNE

Non ! non ! je suis furieuse. Va-t'en. Tu es d'une imprudence folle.

GEORGET

Ce n'est pas vrai. Je suis très habile.

IRÈNE

Va-t'en ! va-t'en ! je frémis à chaque instant, à cause des enfants !... Fais attention, je t'en supplie... S'ils s'apercevaient de quelque chose !

GEORGET

Allons donc ! je manœuvre très habilement ; c'est toi qui grondes et c'est toi la plus imprudente. (*Il tire de sa poche un petit portefeuille.*) Tu avais oublié ça chez nous, à cinq heures... avec tes cartes dedans. Le concierge pourrait très bien fouiller et voir ton nom.

IRÈNE

Vrai ?... oh ! crois-tu ? (*Elle prend le portefeuille.*) Mais toi, de ton côté, je t'en conjures, fais bien attention à Richard, à Paulot...

GEORGET

Pas de danger. Mon petit manège est parfait;

avoue. Je m'admire moi-même. Je marche dans les combinaisons du jeune Paulot, je me charge des courses de Richard, et je leur fais croire à tous deux que j'ai une première de magasin... qui va lâcher ses parents pour moi... D'abord tes fils ne me croiraient pas capable d'avoir une aventure aussi importante.

IRÈNE

C'est vrai tout de même que c'est une chose considérable pour un garçon sans conséquence comme toi! Qu'est-ce que tu as pensé quand tu t'es aperçu que je t'aimais?

GEORGET

Ce que j'ai pensé?

IRÈNE

Oui.

GEORGET

Je me suis dit : Je ne l'aurai jamais. C'est trop beau!... Je m'imaginais que, si je m'y mettais, il faudrait des années pour te conquérir.

IRÈNE

Tu as été heureux, hein?

GEORGET

J'ai été surtout stupéfait.

IRÈNE

Sale bête!

GEORGET

Mais c'est une impression qui a passé vite. Je m'y suis fait.

IRÈNE

Quand t'es-tu aperçu pour la première fois que je t'aimais? Tu ne me l'as jamais raconté.

GEORGET

Un jour, au tennis, chez les Dubreuil... Tu me regardais tout le temps... tu ratais toutes les balles...

IRÈNE

Tu étais si joli ce jour-là!

GEORGET

Ne dis pas ça!... J'avais un rhume de cerveau terrible, un bouton de fièvre gros comme un gnon. J'étais furieux que tu m'aimes juste à ce moment-là.

IRÈNE

C'est ce que les poètes appellent le premier émoi.

GEORGET

Je suis sincère.

IRÈNE

Je le vois bien. (*Silence. Elle le regarde longuement dans ses yeux bleus. Puis tout à coup, elle pousse un soupir.*) Tout de même!

GEORGET

Quoi, tout de même?

IRÈNE

Rien! Tout de même... voilà tout!... Il y a des minutes où je me demande si je ne rêve pas. Toi, Georget, le Georget de mes enfants, devenu, tout

à coup, ainsi sans raison, mon amant... Mon amant! songe, c'est-à-dire celui qui surpasse tout dans mon cœur... quelle effrayante chose!

GEORGET

Ne me regarde pas ainsi. Ça m'intimide. Il me semble que j'ai fait un malheur.

IRÈNE

C'en est un! que tu as commis, délibérément... C'en est un que de s'être donné, corps et âme, à un enfant comme toi, qui tient désormais toute ma vie dans ses mains, tout : passé, avenir... C'est à ce gamin que devaient aboutir mes années graves de mère de famille, d'épouse, mes devoirs, mes deuils, mes scrupules, mes illusions de moi-même... Si tu n'appelles pas cela un malheur, que te faut-il?

GEORGET

Mais c'est agaçant, à la fin, cette conception que tu te fais de moi... Je suis un homme! un homme à qui l'on peut se confier sans peur... Tu verras si je ne conduis pas bien notre barque. Ah! ah!

IRÈNE

C'est peut-être vrai. Mais que veux-tu? Il m'est difficile d'oublier que je t'ai vu collégien. Ça te nuit dans mon esprit.

GEORGET

Ça me déshonore.

IRÈNE

Tu te souviens, la première fois que je t'ai

vu? Richard m'avait demandé de te faire sortir,un dimanche, du lycée.

GEORGET

Ne parle pas de ça, ne parle pas de ça, je t'en supplie!

IRÈNE

Je te vois encore, gauche, un peu ridicule — parfaitement, — et bougon... Tu te rappelles quand je vous ai emmenés au bois de Vincennes, gamin que tout ennuie, maussade, regardant tomber les gouttes de pluie de ta visière en toile cirée... Tu faisais une si drôle de figure, dans ce dimanche forain de soldats, de guinguettes, et de pelures d'orange!

GEORGET

Si tu ne m'avais pas connu petit, je n'aurais pas été le camarade de tes enfants, et si je n'avais pas été le ca...

IRÈNE, *lui fourrant un bonbon dans la bouche.*

Oui, La Palisse! Tiens, mange un bonbon.

GEORGET, *bafouillant.*

Zut! zut! zut!

(*Elle l'embrasse doucement sur le front*).

IRÈNE

Et puis, mon chéri, qu'importe! Que je t'aime pour telle ou telle raison, c'est que cela devait arriver ainsi... L'essentiel est que je t'aime... et infiniment encore!... Je trouve cette sensation si déli-

cieuse de ne penser qu'à toi tout le jour, de haïr tout ce qui me dérange de ta préoccupation... C'est violent, silencieux et bien agréable!

GEORGET, *avec conviction.*

N'est-ce pas?

IRÈNE

Tais-toi! tais-toi!

GEORGET

Qu'est-ce que j'ai dit?

IRÈNE

Ne me fais pas souvenir de tes... aventures,.. gredin!

GEORGET

Ce n'est pas à elles que je faisais allusion.

IRÈNE

C'est écœurant, tiens! Songer que tu as déjà un passé!...

GEORGET

Tu ne veux pas me croire quand je dis que c'est toi la gosse!

IRÈNE, *vivement.*

Ne blague pas! Je t'apporterais peut-être à cette heure, comme les autres, un amour sans illusion, sans mystère et sans curiosité... Dans quelques années seulement, tu apprécieras...trop tard... et alors ce sera avec regret et tristesse.

GEORGET

Mais comment se peut-il que tu n'aies jamais aimé?.. Au fait, c'est bête ce que je demande là.

IRÈNE

Non, ce n'est pas bête. Je me le suis demandé moi-même si souvent ! Mariée tout enfant à un mari qui ne m'épousa que pour fonder une famille et unir sa race belge à du joli sang français, j'ai poussé... Et les hommes ne me troublaient pas. Je me suis habituée jeune à leur danger... Leur gaieté me plaisait, leur compagnie m'amusait... mais je les ai vus toujours sans mystère et leur présence ne m'a jamais fait rougir. On n'explique pas ces choses-là.

GEORGET

Ça ne te tardait pas?

IRÈNE

Que si ! Seulement à la fin j'y avais renoncé et je n'y pensais plus... Dame ! C'est comme quand je croyais que je n'aurais jamais ma voiture à moi : je n'en avais pas envie.

GEORGET

Heureusement que je devais venir... Bibi était là.

IRÈNE

Dieu que tu es stupide, mon pauvre ami !... Et puis, non, tiens, j'adore quand tu es radieusement bête comme ça !... que toute ta jeunesse éclate d'un bon gros rire qui ne peut pas tenir en place...

GEORGET

Chez moi on me trouve triste comme un bonnet de nuit.

IRÈNE

Eh bien, tu es méconnu chez toi, voilà tout... Ah ! non, que je ne te reproche pas tes vingt et un ans !... Sois jeune... sois jeune, aussi longtemps que tu pourras.

GEORGET

Ça ne se commande pas.

IRÈNE

Tu crois?

GEORGET

Dame !

IRÈNE

C'est lugubre ce que tu dis là.

GEORGET, *haussant les épaules.*

Oh! pourquoi ? Toi qui es toujours si jolie, si jeune !...

IRÈNE

Il y a de quoi mourir de tristesse d'entendre un amant qui vous dit : « Tu es si jeune !... » Ah ! la jeunesse, vois-tu, quand passe dans la conversation ce mot-là, je frémis de tout moi... C'est le plus beau mot de la vie.

GEORGET

Pour les uns, c'est l'amour ; pour les autres, c'est patrie, et ainsi de suite... Le plus beau mot de la vie varie selon les gens.

IRÈNE

Pour les femmes, c'est toujours jeunesse. Ah ! gredin, qui as ce trésor-là dans les yeux et qui ne le sais pas !

GEORGET

C'est un refrain chez toi, cette idée.

IRÈNE

Mais c'est aussi le refrain qui accompagne ta beauté, petit malheureux !... Quand tu arrives dans la maison, c'est comme du printemps, c'est comme quelqu'un qui apporte des fleurs... Quand je te regarde par le balcon, en bas, tu fais sur le trottoir comme une tache claire et lumineuse...

GEORGET

Je suis comme un peu de radium quoi !

IRÈNE

Ce n'est pas si idiot que tu le crois ce que tu dis là.

GEORGET

Colibri, va ! On ne peut pas être plus exquise que toi.

IRÈNE

Mais on peut être plus jolie... c'est embêtant.

GEORGET

Non, on ne peut pas.

IRÈNE

Si, on peut... Au moins, je voudrais savoir si je suis seulement jolie.

GEORGET, *avec autorité.*

Tu l'es.

IRÈNE

Ce n'est pas sûr.

GEORGET

Si, puisque je te le dis.

IRÈNE

Je n'ai pas confiance en toi... tu es partial.

GEORGET

Que t'importe alors, si moi je te trouve belle.

IRÈNE

Il n'y a que les femmes qui n'aiment pas beaucoup qui se satisfont de cette illusion!... Est-ce que tu m'imagines quand j'avais vingt ans? J'étais rudement bien alors!... Quel dommage!... Pense, imagine un peu, comme je devais être à vingt ans!

GEORGET

Moins bien.

IRÈNE

Tiens, parbleu !... (*Un temps.*) Mais à part ça, j'étais très bien... Dire que tu ne m'auras pas connue à cette époque!... Quelle drôle de chose que de s'accrocher ainsi à un certain moment de la vie... et que tout le reste ce soit de l'ombre!... Imagine-moi... J'avais, tiens, l'ovale bien plus régulier... les tempes ont l'air de s'être allongées, vois-tu? (*Elle se reprend vite, craintivement.*) J'étais plus jolie, mais j'avais moins de caractère.

GEORGET

Oui, je comprends.

IRÈNE

Comme ça change la figure !... Moi aussi, je voudrais savoir comment tu seras... plus tard... bien plus tard... quand il y aura longtemps que tu ne m'aimeras plus... lorsque nous ne nous connaîtrons plus.

GEORGET

Méchante !

IRÈNE

Chut ! tais-toi... laisse-moi te voir une seconde, en fermant les yeux... Chut.

(*Elle met les mains devant les yeux.*)

GEORGET, *riant.*

Quelle enfant !

IRÈNE

Pense aussi de ton côté pour moi... (*Vivement.*) Mais à rebours.

GEORGET

Naturellement.

(*Par complaisance, il fait la même chose qu'elle et met sa figure dans ses mains, mais il y a dans les deux poses la différence d'un qui n'y songe pas et de l'autre qui y songe. — Un silence.*)

GEORGET, *interrompant subitement en riant.*

Eh bien, tu es rudement mieux, maintenant, il n'y a pas de comparaison !

IRÈNE, *avec élan.*

Tu me trouves un peu folle, pas?... O mon chéri, mon grand amour, que je t'adore !

GEORGET

Pas plus que je ne t'aime.

IRÈNE

Bien plus !... bien plus !... Mais qu'importe !... Ah ! le bonheur seul de t'aimer me paye. Mon petit, mon petit, comme je te défendrais si on voulait te faire du chagrin dans la vie, si tu n'étais pas heureux !... Que je t'aime ! Il y a un vieux reste de maternité dans la passion que j'ai de toi... Qu'adviendra-t-il de tout cela, mon Dieu, mon Dieu? Et où allons-nous?

GEORGET

Tu réfléchis trop, tout le temps... Qu'est-ce que ça fait !

IRÈNE

Tu as raison. Laissons-nous emporter... Ah ! que ça dure ce que ça durera !... Flamber...Puis baste !... Petit, petit, mets ta tête là. Oh ! te respirer comme les premières violettes !

(*Elle l'attire contre son cœur.*)

GEORGET, *dans un murmure.*

Irène.

IRÈNE

Tout à l'heure, quand ton ombre est apparue sur la vitre, positivement je l'ai sentie là... dans le dos... elle m'attirait... je me retournais tout le temps inquiète... je n'étais plus à ce qu'on disait... je me suis presque trahie, par amour d'elle... Ce n'était pas toi et c'était toi tout de même, cette

ombre, et quand j'ai été cogner dedans avec le doigt, j'ai eu l'impression de la toucher comme un oiseau... Et devant tout le monde, instinctivement, par une irrésistible impulsion, je m'en suis si fort approchée que j'ai senti le contact de la vitre, là, sur mes lèvres... J'avais baisé ton ombre sans le vouloir.

GEORGET, *à voix basse.*

Je te veux ! je te veux !... Tes yeux !... si tu savais... tes yeux !...

(*Une grande lueur, pâle, dehors à la fenêtre.*)

IRÈNE, *sursautant.*

Oh ! tu n'as pas vu ?... un éclair... J'ai eu peur.

GEORGET

C'est un éclair de printemps, à l'horizon. Il ne pleut pas...

IRÈNE

Ferme la fenêtre. Il y a un souffle qui passe sur l'avenue... Tu entends les platanes qui se courbent ?... Ferme. J'ai les épaules nues... et ce soir elles sont trop prêtes à frissonner... (*Georget se penche sur ces épaules-là, et y pose les lèvres... Irène, le repoussant, les yeux troublés, avec une voix suppliante.*) Non, va-t'en... va-t'en... Ici je suis la mère, Georget, la mère... Et puis Paulot, Paulot au fait ?...

GEORGET

Il est dans sa chambre à travailler.

IRÈNE

Va voir s'il y est encore.

GEORGET

Pourquoi?

IRÈNE

Si, je veux... va t'assurer qu'il y est... je serai plus tranquille... (*Se levant.*) Ah! puis, nous sommes fous... Désénervons-nous... pensons à autre chose... Passe-moi un livre, tiens, n'importe lequel, celui-là. Va, va vite... je t'en supplie. (*Georget sort rapidement, par le grand salon; on le voit disparaître; Irène lisant.*) Tiens!... Colibri! (*Elle se penche curieusement sur le livre.*)

(*Une instant s'écoule ainsi. Puis on voit rentrer Georget... Il considère, de loin, au fond, Irène, qui ne l'entend pas rentrer... Et alors, tout doucement, sur la pointe des pieds, à pas de loup, il traverse la pièce et s'approche d'elle, par derrière, pour l'embrasser dans le cou. A la porte de gauche, Richard vient d'apparaître. Il s'est arrêté sur le seuil, et regarde son ami traverser de cette étrange façon le salon. Au moment où il s'approche d'Iréne, Georget qui a dû entendre un bruit tourne la tête du côté de Richard et l'aperçoit. Interloqué, il reste la jambe pliée, dans une posture stupide et balancée.*)

GEORGET, *s'efforçant d'être très naturel.*

C'est toi? (*Souriant et montrant, bêtement, du doigt le chemin parcouru.*) J'allais faire peur à ta mère.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, RICHARD

IRÈNE, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est ?

GEORGET, *avec volubilité.*

Vous l'avez échappé belle, vous savez ! Figurez-vous qu'il m'a surpris juste au moment où j'allais vous faire une de ces peurs !... Il m'a coupé mon effet.

IRÈNE, *qui ne s'est pas rendue compte de ce qui s'est passé.*

Tant mieux. J'ai horreur de ces petites plaisanteries.

GEORGET

Figurez-vous que j'avançais à pas de loup... j'étais déjà à deux pas et...

RICHARD, *l'interrompant.*

Paulot n'est pas là ?

GEORGET

Il finit son devoir... Moi ça m'arrête la respiration quand on me fait une frayeur. (*Essayant de mêler Richard à la conversation.*) Et toi ? est-ce, que...

RICHARD

Je t'ai demandé si Paulot était là.

GEORGET

Je t'ai répondu.

RICHARD

Ah!

GEORGET, *qui s'est repris, à Irène.*

Oh! mais il est d'une humeur, ce soir!...

IRÈNE, *à Richard.*

Pourquoi es-tu revenu? Tu ne vas pas là-bas?

RICHARD

J'étais remonté, en attendant; il n'est pas minuit, je suis en avance. Mais je ressors à la minute.

IRÈNE

Alors, en définitive, que vas-tu lui dire?

RICHARD, *sèchement.*

Ce qu'il faudra. Ne te préoccupe pas de ça.

GEORGET

Il n'est pas à prendre avec des pincettes.

(*Richard se dirige vers la porte de sortie.*)

IRÈNE

Tu t'en vas?

RICHARD

Oui.

IRÈNE, *vivement.*

Mais Georget s'en va avec toi.

GEORGET

Oui, oui. Je t'accompagne.

RICHARD

Viens si tu veux, mais je te prierai de ne pas m'accompagner, au contraire. J'ai besoin d'être seul.

GEORGET

Je te proposais cela pour te faire plaisir, mais du moment que tu es dans ces dispositions... (*A Irène.*) Vous avez, madame, un fils qui a bien le plus fichu caractère que je connaisse...

RICHARD, *avec un froncement de sourcils et un geste d'impatience subit.*

Oh ! mon vieux, dispense-toi, ce soir, de ces plaisanteries dont tu es coutumier et que des personnes comme ma mère pouvaient passer à un gamin, mais qui ne sont plus guère de ton âge, je t'assure... C'est pour toi ce que j'en dis...

GEORGET, *une imperceptible petite rougeur au visage, mais s'efforçant de rire tout de même en regardant Irène.*

Tu es bien aimable Je ne sais sur quel ton, je dois...

RICHARD, *plus doucement et sérieux.*

Sur aucun ; je n'ai voulu te donner aucune leçon; c'est mon affection pour toi qui a parlé... Et devant ma mère nous n'avons pas à nous gêner, n'est-ce pas ? (*Il lui donne une tape sur l'épaule.*) Allons viens mettre ton pardessus, et filons...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PAULOT

PAULOT, *arrivant du salon.*

Où allez-vous tous les deux? Vous sortez?... Je descends avec vous.

RICHARD

Nous n'allons pas du même côté.

PAULOT

Ça ne fait rien. Georget va m'emmener prendre un bock chez Zimmer...Tu veux bien?...Chouette!.. (*Richard et Georget sont sortis.*) Maman, je peux prendre une de tes cigarettes?

IRÈNE

Tant que tu voudras.

(*Paulot choisit une cigarette dans un étui sur la table.*)

LA VOIX DE RICHARD

Dépêche-toi... Je vais vous déposer en voiture...

(*Paulot les rejoint en courant, et la porte de gauche reste ouverte derrière lui. Irène, qui ne s'est pas levée de tout ce temps, le livre sur les genoux, et à qui d'ailleurs cette petite scène a échappé complètement, reprend sa lecture... La lampe éclaire sa nuque penchée et ses épaules blondes. Un temps s'écoule. Richard rentre à gauche, il avait laissé son chapeau sur une chaise, près de la porte. Il vient le reprendre. A son tour, il considère sa*

mère de loin. On dirait qu'il hésite... Puis, il se met à faire ce qu'il a vu faire à Georget tout à l'heure; il marche de la même façon, sur la pointe des pieds. De l'œil il se remémore le chemin parcouru par l'autre. Il fait exactement, pas à pas, tout ce qu'a fait Georget. On sent qu'il se reconstitue à lui-même la scène qu'il a surprise. Irène ne l'entend pas. Quand il est près, tout près, à portée de souffle, derrière sa mère, on le voit nettement hésiter, puis faire comme un grand effort sur lui-même, et, le cœur battant, il ose sur la nuque de sa mère un baiser qui n'est pas de fils, un baiser prolongé, qui la fait frissonner, toute, d'une délicieuse erreur. Elle renverse la nuque en arrière, sans une hésitation, sans un doute, livrant sa chair aux lèvres de l'amant et on l'entend murmurer d'une voix chaude et imperceptible comme dans un soupir: « Chéri ! » *Une seconde... Les yeux de la mère et du fils se rencontrent. C'est brusque et terrible. Ils sont pâles, tous deux, de ce qu'a d'effrayant l'éclair de cette minute et de cette méprise.)*

RICHARD, *simplement.*

Bonsoir, maman.

(Il sort, en mettant son chapeau, pendant que le rideau tombe.)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Une sorte de hall-salon dans une villa-locative donnant sur un grand parc. Une villa moitié château, moitié maison de plaisance d'assez grand air. Les portes-fenêtres au fond donnent directement sur le jardin, sans perron. C'est une chaude journée d'orage. Les portes sont ouvertes à tous les courants d'air.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULOT, RICHARD

Paulot est assis à une table, sur la gauche, à côté d'une pile de bouquins d'écolier.

RICHARD, *entrant.*

Je te dérange, tu travailles?...

PAULOT

Je finis un exemple de colle pour le bachot d'octobre. Ce n'est pas pressé.

RICHARD

J'ai à te parler, Paulot... Non, non, reste assis.

PAULOT

Important?

RICHARD

Grave... Passe-moi une allumette. (*Il allume une cigarette.*) A quelle heure Georget doit-il venir de Deauville?

PAULOT

Je crois,par le train qui part à 2 heures de Deauville.

RICHARD

Il faut un quart d'heure, au plus, de trajet, n'est-ce pas, pour venir jusqu'à Touques?

PAULOT

Comment! tu n'as pas encore pris le train,depuis que nous avons loué? Je croyais que tu étais allé à Deauville avant-hier.

RICHARD

A cheval.

PAULOT

Par le train, moi, je mets un quart d'heure, juste, et dix minutes pour venir de la gare ici, à pied.

RICHARD, *regardant sa montre.*

Bien. Nous avons le temps de causer. Il va se passer peut-être aujourd'hui quelque chose de grave. Il vaut mieux que tu sois averti... Ne t'effraie pas.

PAULOT

Que veux-tu dire?... Je ne comprends rien. En quoi Georget est-il mêlé à...

RICHARD, *avec solennité.*

Georget a forfait à l'honneur. (*Mouvement de Paulot.*) Ne m'interroge pas. C'est un misérable. Je suis décidé à ne pas te répondre sur ce chapitre.

Qu'il te suffise de savoir, quelle que soit sa faute, qu'elle est grave, très grave. Il nous a trahis de la plus odieuse façon.

PAULOT

Mais dis quoi?... Un abus de confiance? un... vol, peut-être?... des documents de la maison?... Quoi?... des tripotages d'argent?... dis?...

RICHARD

N'importe!... la question n'est pas là.

PAULOT

Mais nous y sommes mêlés?

RICHARD

De très près.

PAULOT

Papa sait?

RICHARD

Non. Et il importe qu'il ne sache pas. Ta parole que tout ce que nous disons restera secret pour lui, pour maman et pour qui que ce soit d'ailleurs.

PAULOT

C'est juré.

RICHARD

Merci, vieux. Je sais qu'on peut déjà se confier à toi comme à un homme. Du feu? (*Paulot tend une autre allumette à Richard.*) Merci.

(*Richard est assis auprès de la table. Il balance lentement sa jambe croisée et envoie de longues bouffées au plafond.*

PAULOT

Père doit ignorer, dis-tu?

RICHARD

Il faut à tout prix lui éviter cette émotion, et les conséquences en seraient trop graves. De plus, la chose doit, tu entends? doit être réglée *de lui à moi*. Si je me confie à toi, petit, c'est que j'ai besoin d'un confident. Ce me serait dur de garder pour moi seul, sans un témoin, la responsabilité de ce qui va se passer. On est des amis, pas vrai?... et puis aussi, on est des frères. Ça ne s'oublie pas dans les moments graves. Et on ne sait jamais ce qui peut arriver.

PAULOT, *les yeux dans les yeux.*

A ce point-là?

RICHARD, *hochant la tête.*

A ce point-là.

(*Silence. On voit que Paulot réfléchit; puis il baisse les yeux.*)

PAULOT, *sur ses cahiers, simplement.*

Bien.

RICHARD, *se balançant toujours, tout en agitant nerveusement sa cigarette.*

Voilà.

PAULOT

Bien.

RICHARD, *après un silence.*

Je t'affirme, Paulot, que tu peux t'en rappor-

ter absolument à moi. J'ai dit le mot : un misérable.

PAULOT

Tu es certain de ne pas te tromper?

RICHARD

Oh! j'ai attendu... Il y a deux mois, je n'avais que des doutes sur sa conduite. La première chose inquiétante me fut révélée le jour même où j'ai rompu avec Nichette... Il s'en est aperçu... Et les semaines qui suivirent, je ne pus pas le pincer... Il se méfiait... J'espérai alors m'être trompé, et dès lors j'ai été occupé par mes formalités de fiançailles avec Madeleine... Il m'a fallu aussi vérifier les affaires de Mme Chadeaux qui n'étaient pas en ordre, puis c'est moi qui suis venu choisir et louer cette villa... tu te souviens? Ce fut long à trouver, puisque maman ne voulait pas une villa avec l'air direct de la mer; bref, je n'ai pas pu surveiller les agissements de Georget. Ce n'est qu'il y a trois semaines juste... (*Il réfléchit.*) oui, juste... deux ou trois jours à peine avant notre départ de Paris et notre installation ici, que j'ai acquis la certitude absolue que je redoutais... Alors, comme il était convenu que Georget devait aller passer l'été à Deauville, j'étais sûr que l'on se verrait tous les deux jours au moins : j'ai attendu... J'ai calmé mon émotion, j'ai supporté mon dégoût. Maintenant j'estime que cela a assez duré... Tout le monde ici est tranquille, bien installé; père tire les oiseaux de mer... il va tous les jours à cheval prendre son bain... J'ai donc bien

ames journées à moi, toutes à moi. Nos affaires très en ordre, peuvent dormir jusqu'en octobre; Madeleine est en Auvergne avec sa mère et nous ne nous verrons qu'en novembre, juste pour le mariage... Tu vois que tout est pesé, que je n'agis pas à la légère et que j'ai choisi mon moment pour intervenir. (*Il se lève.*) Mais, par exemple, j'ai hâte maintenant, ah! oui, j'ai hâte d'effacer sur sa figure ce vilain souvenir!... Chasser le bonhomme de chez nous, ce n'est pas suffisant; je lui donnerais le moyen de profiter ailleurs de sa faute, et plus à l'aise... Non, un bon coup d'épée, voilà la seule signature qu'il faille au bas de cette histoire et qui servira en même temps, pour la galerie, de prétexte à ne plus jamais nous revoir.

PAULOT

Alors, explique-moi bien mon rôle, veux-tu, que je ne commette pas de gaffe.

RICHARD

Je vais procéder ainsi : après l'explication que nous allons avoir, nous prendrons un prétexte banal... Par la suite, quoi qu'il advienne, tu ne nous démentiras jamais.

PAULOT

Compris.

RICHARD

Je te tiendrai au courant de ce que nous aurons décidé, au fur et à mesure. Je te donnerai aussi en dépôt, — pour quelques heures seulement, rassure-toi, — deux ou trois lettres. On ne sait

jamais! Il peut arriver un malheur; il faut que nous soyons d'accord.

PAULOT, *timidement.*

Est-ce que?...

RICHARD

Est-ce que?

PAULOT

Rien.

RICHARD

Si, parle. Tu voudrais dire quelque chose.

PAULOT

Non, rien.

RICHARD

Je vois tes grands yeux bleus qui essaient de me percer... Rassure-toi. Si j'affirme que nous devons, moi agir, et toi te taire, tu peux vivre tranquille et sans émotion.

PAULOT

Je n'en ai pas.

RICHARD

Bravo; voilà comme je t'aime... Quant aux vraies raisons, je ne te les donnerai pas, je t'avertis. Il y a des choses dans la vie qui ne sont point de ton âge, des responsabilités peu drôles... ah! (*Il fait un geste emphatique.*) Tu n'as vraiment aucun soupçon de rien?

PAULOT

Non, je te jure...

RICHARD

Nous prendrons très probablement un prétexte

de femmes... une cocotte quelconque... la petite Aline, peut-être...

PAULOT

Aline, c'est bien invraisemblable.

RICHARD

Ou Liane.

PAULOT, *interrogeant.*

Et vis-à-vis de Georget lui-même, que dois-je?...

RICHARD

Règle-toi sur moi... Adopte mon attitude (*Nouveau silence. Regardant Paulot qui a la figure baissée et contractée.*) Paulot, tu n'es pas ému?

PAULOT

Non. J'ai un peu chaud, à cause de l'orage.

(*On sent que le petit ne veut pas laisser percer la moindre impression. Il est simple et raide.*)

RICHARD, *essayant un ton délibéré.*

Le fait est que le temps est éreintant! (*Paulot s'est remis à travailler doucement, comme si de rien n'était. On devine que c'est pour cacher courageusement les cillements de ses yeux. Richard se lève, va à lui et lui soulève de la main une boucle blonde sur le front. Avec émotion:*) Tu es un chic type.

(*Il l'embrasse brusquement.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGET

GEORGET, *paraissant à la porte du jardin, sanglé dans un costume d'été, strict, frais et joli.*

Ouf! Il y en a une petite trotte de la gare, mes enfants! C'est gentil, hein, de venir par cette chaleur? Dites encore que je ne suis pas un aminche! B'jour, Paulot! Tu travailles? Va, va, mon vieux, que je ne t'interrompe pas.

PAULOT, *après avoir regardé son frère.*

Oh! j'ai fini.

GEORGET

D'ailleurs, comme tu seras collé en octobre de toute façon... ne te foule pas.

RICHARD, *souriant.*

Il me semble que tu es bien beau.

GEORGET

N'est-ce pas? J'ai sorti un petit complet! Je n'ai pas encore osé le mettre à Deauville, sur la plage... je l'essaie ici... C'est peut-être un peu osé... qu'en penses-tu? Il y a la cravate qui est d'une audace! Et qui me donne un peu l'air calicot, hein?...

RICHARD

Tout à fait.

GEORGET

Ah! bien! compris... (*S'adressant à son costume.*) Toi, tu vas retourner dans la malle. (*A Richard et*

à Paulot.) Alors on ne vous verra pas un peu? Vous allez vous terrer ici, tous deux? Venez donc un peu rigoler à Deauville. Richard, le casino t'attendra de huit à onze, entends-tu? de huit à onze, toi et ta galette.

RICHARD

Mais c'est possible...

GEORGET, *d'un air distrait et empressé.*

Ta mère va bien? J'oubliais de te le demander.

RICHARD

Merci, merci.

GEORGET

Et M. de Rysbergue... naturellement...

RICHARD

Il tire en ce moment.

GEORGET

A quoi? la chasse n'est pas ouverte.

RICHARD

Oh ! dans la propriété... quelques oiseaux de mer qui volent jusqu'à Touques. Les gardes ne peuvent rien dire.

GEORGET, *sentant le froid et parlant avec abatage.*

Vous ne savez pas qui est arrivé hier aux Roches?... la petite madame Stauf... et ses filles... Charmantes, ses filles! je ne les connaissais pas. Et, Stauf, lui, a installé Adrienne Véry à deux pas, dans une villa... Il se cherche des alibis pour

avoir l'air moins cocu. Les de Rieux sont au Continental... tu le savais? C'est tout ce qu'il y a de neuf, je crois... Oh! puis, Mélita!... Figure-toi, la grosse Mélita, en costume de bain tonkinois, avec des dentelles couleur orange et un maillot lophophore... elle a l'air d'un pavillon de yacht... Inénarrable, mon cher!... Tous les mineurs se détournent quand ils la voient.

(A ce moment, on entend dans la maison la voix d'Irène qui chante. La voix avance précipitamment. Tous les trois l'écoutent, comme si cette voix était un personnage important.)

SCÈNE III

Les Mêmes, IRÈNE

La porte de droite s'ouvre. Irène entre, la chanson sur les lèvres, joyeuse, les yeux brillants. Elle a un petit tablier blanc brodé par-dessus sa robe.

IRÈNE, *de la porte, en riant.*

Je ne me trompais pas. J'avais entendu votre voix... et votre pas sur le sable... Bonjour, Geo... Vous ne savez pas ce que je fais?... Et d'abord, ne suis-je pas gentille, hein, avec ce tablier de poupée?

GEORGET

Vous avez l'air Louis XV.

IRÈNE, *avec une grimace.*

Horreur! Vous ne savez pas ce que je fais?... Des pralines... des pralines à la rose, une recette

à moi ; c'est délicieux. Si vous êtes sage, vous en aurez (*Elle en tire une de la poche de son tablier et la croque.*) Ne vous imaginez pas que c'est à la cuisine que j'opère. Je fais ça sur une lampe à esprit de vin; et je tourne, je tourne... Je dois être toute rouge.

GEORGET, *montrant son chapeau.*

Pas tant que ma cravate!...

IRÈNE, *croquant une seconde praline.*

C'est vrai, vous avez un petit genre balnéaire, mon cher... (*Elle fait claquer sa langue.*) Ça vous va très bien d'ailleurs. Je ne vous fais pas souvent de compliments, mais quand je m'y mets !... A part vos gants... ils vous aveuglent!... Des gants blancs, à quatre heures, à la campagne? Georget vous êtes fou!

GEORGET

On a une manière de me dire mes vérités dans cette maison!

IRÈNE

Dieu, que j'ai chaud!

GEORGET

Sans doute cet affreux temps lourd.

IRÈNE

Pouvez-vous dire! Il fait exquis... C'est un temps d'abeille. J'adore. Nous allons sortir tout de suite, vite... J'ai envie de faire des kilomètres aujourd'hui. On va se payer une longue promenade tous les trois, pas?

RICHARD

Pour ma part, je suis fatigué.

IRÈNE, *sans hésiter.*

Bon. Georget m'accompagnera... (*Elle le regarde dans les yeux.*) si ça ne l'ennuie pas trop, tout de même, ce jeune homme !

GEORGET, *minaudant.*

Chère madame...

IRÈNE, *jette une fleur de son corsage en l'air, au plafond, comme ça, sans raison; puis elle pirouette sur ses talons et se dirige vers la porte.*

Je vais mettre mon chapeau... Allons, bien !...

GEORGET

Quoi ?

IRÈNE, *sur le pas de la porte, la main tendue.*

La pluie.

GEORGET

Un nuage qui passe. Voyez, il y en a pour cinq minutes !...

IRÈNE

Cinq minutes, cinq minutes !... Oh ! que c'est rageant !... J'avais une envie folle de sortir, de courir. Mes jambes se sont engourdies à travailler.

GEORGET

Ça va passer... Attendons.

IRÈNE, *le regardant.*

Je ne peux pas supporter les déceptions.

GEORGET, *riant.*

Eh bien, jouons à quelque chose... Un petit jeu innocent...

IRÈNE

Vous faites bien d'enlever vos gants ! Dieu qu'ils sont laids !... Donnez-moi ça; vous ne les remettrez plus... je vais les jeter dans le puits.

GEORGET

Hé ! hé là ! pas de blague... rendez-les moi...

IRÈNE

Jamais de la vie ! Ils ont besoin d'être salis un petit peu. La pluie leur fera du bien.

GEORGET

Voulez-vous !... J'en ai besoin pour ce soir !...

IRÈNE

Venez les prendre... Je vous défie de les attraper... morveux !...

GEORGET

Ah ! si vous êtes polie, alors... (*Comme une enfant en récréation, elle le défie du geste et de la voix. Leurs yeux amoureux brûlent à se fixer.*) Je ne les attraperai pas? Je ne les attraperai pas?

(*Avec de petits cris de joie, des rires, elle court et ils se cherchent de meuble en meuble sans voir les deux enfants, graves et accotés, qui les fixent sans bouger. Un moment Irène et Georget sortent en courant, par la porte du jardin.*)

PAULOT

Oh! Richard!...

RICHARD

Quoi?

PAULOT, *pâle.*

Rien, rien.

IRÈNE, *rentre, poursuivie par Georget.*

Ah! est-il bête! il a failli tomber... Pouce!... (*Elle a les cheveux presque défaits, le teint animé; sa poitrine se soulève avec force.*) Je n'en peux plus! Je suis essoufflée!... Tenez, les voilà vos gants!... (*Elle tombe sur un fauteuil, près de Georget. A Georget, à voix basse.*) Chez nous... pars le premier... Je te rejoindrai...

GEORGET, *même jeu.*

Donne-moi un prétexte de partir. (*Il fait un signe en montrant les gants.*) Ils sont jolis maintenant... pleins de terre mouillée.

IRÈNE

Richard vous en prêtera. N'est-ce pas?...

RICHARD

Certainement.

(*Richard a échangé quelques mots avec Paulot qui s'en va.*)

GEORGET, *à la porte, montrant le ciel éclairci.*

Qu'est-ce que je disais?

IRÈNE

C'est vrai? Vite, vite!... Georget, allez détacher le lévrier noir... nous le prendrons avec nous. Et

passez devant, par l'allée des noisetiers. Je vous rejoindrai. Je vais mettre mon chapeau.

(*Georget sort.*)

SCÈNE IV

IRÈNE, RICHARD, seuls.

IRÈNE

Vraiment, je ne te comprends pas... Je ne suis pas fâchée d'avoir envoyé Georget en avant, pour avoir l'occasion de te dire que ton attitude vis-à-vis de ton ami est tout à fait inconvenante. On n'a pas idée d'être ours à ce point!... Enfin, voilà un garçon qui vient nous voir exprès, et se déplace tous les jours de Deauville pour nous tenir compagnie... en somme, c'est très gentil; et tu le traites avec un sans-souci extraordinaire ! Il entre, il sort, c'est pour toi comme s'il n'existait pas... Il finira par se froisser.

RICHARD, *les joues empourprées.*

Tu crois?

IRÈNE

J'en suis sûre. Et l'on se froisserait à moins. Il est possible que la présence de votre camarade vous ennuie, soit; mais laissez-le moins paraître, que diable !... Avez-vous eu des dissentiments ensemble? Non, n'est-ce pas?

RICHARD

Aucun.

IRÈNE

Eh bien alors, par égard pour nous tous, je te prie désormais de mieux recevoir tes amis.

RICHARD, *se contenant.*

C'est à moi que tu parles de la sorte?

IRÈNE

A qui voudrais-tu que ce soit ? Simple remontrance domestique dont je te prie de tenir compte, voilà tout.

RICHARD, *avalant sa rage, les yeux ardents, et un petit rire nerveux aux lèvres.*

Tu exagères, je crois...

IRÈNE

Du tout.

RICHARD

Si, si, tu es très nerveuse depuis quelque temps; le premier air de la campagne te met trop de joie en tête... C'est ton excuse. Et pour que tu en arrives à me parler sur ce ton, c'est que tu as perdu évidemment la notion des choses... tu te grises... tu ne vois plus...

IRÈNE, *sévèrement.*

Richard, veux-tu parler plus poliment à ta mère, s'il te plaît !...

RICHARD

Si, si, tu perds pied.

IRÈNE

Richard, assez!... Tu es encore à l'âge de l'obéissance, et je te le montrerai... Puis!... (*Elle hausse les épaules.*) je vais mettre mon chapeau... J'inviterai probablement à dîner notre ami, et j'espère que tu tiendras compte de mon observation.

(*Elle se dirige vers la porte de gauche.*)

RICHARD

Maman!...

IRÈNE

Quoi?...

(*Richard la regarde fixement, les lèvres tremblantes, puis soudain, très calme, très doucement, mais avec une voix ferme.*)

RICHARD

Je te prie, tu entends?... je te prie de ne pas aller aux Granges.

IRÈNE, *sursautant.*

Aux Granges!... Que veux-tu dire ? Qu'est-ce que c'est que ça, les Granges?

RICHARD

C'est une petite maison à droite, sur le chemin de la Touque, où tu vas tous les jours, et où Georget se dirige en ce moment.

IRÈNE, *balbutiant, décontenancée.*

Qu'est-ce que tu veux insinuer ? Peut-être, en effet, oui, suis-je allée par hasard...

RICHARD, *l'interrompant.*

Maman... comprends-moi... Tu n'iras pas... tu n'iras plus jamais aux Granges...

IRÈNE

Je...

(*Elle le regarde, effarée; elle suffoque. Elle essaie de parler; devant le regard de son fils, elle ne peut pas. Elle tombe sur une chaise contre la table, la tête dans ses coudes.*)

RICHARD, *émotionné, cherchant ses mots.*

Je n'ai pas à te juger... Un fils ne juge pas sa mère. Rien de ta vie ne me regarde... J'ai voulu seulement t'avertir... Je ne t'aurais, je crois, jamais rien dit... mais vraiment, l'affront que tu viens de me faire... ah! c'était trop! Il faudrait être de marbre! Il y a près d'un mois que je garde seul ce secret... Il ne sortira pas d'entre nous, je te le jure... Tu peux être tranquille, mon père ne s'en doutera jamais... Il faut qu'il ne s'en doute jamais.

IRÈNE

Ah! mon pauvre Richard! mon pauvre enfant!

(*Elle pleure maintenant, la tête enfouie: on n'entend que ses sanglots dans le silence.*)

RICHARD

Je n'ai pas autre chose à te dire... voilà.

(*Il se dirige vers la porte.*)

IRÈNE

Pourquoi t'en aller, Richard ? A quoi bon ? Ah ! maintenant !... Puisque c'est à toi et non à ton père que le sort a réservé le terrible choc... pourquoi hypocritement nous éviter, nous fuir, sans une parole échangée ?... Ce serait trop affreux. A mon fils je dois l'explication, si possible, de ma conduite.

RICHARD, *secouant la tête.*

Non !

IRÈNE

Ah ! folle que j'étais, en effet !... folle qui ne voyais pas les regards de son fils, folle qui ne croyais même que cette chose fût possible !... Richard ! écoute... tu vas te marier bientôt... tu vas nous quitter... voici que la vie commence pour toi... Le passé que tu laisses derrière, qu'il ne soit pas trop gâté dans ta mémoire... Garde-moi ton souvenir pareil... Ne juge pas trop mal ta mère.

RICHARD

Je répète que je n'ai pas à te juger... J'adore mon père infiniment... je le vénère... mais je sais que, dans une certaine mesure, il n'a pas toujours été bon... attentif... il t'a délaissée... Il a eu des maîtresses... Et sans doute cela est-il suffisant pour expliquer...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Non, je n'ai pas besoin d'excuse. Une jeune fille peut être abusée, une femme ne l'est pas... Seu-

lement, je ne sais pas, moi... c'est allé si vite, ces quinze dernières années!... La vie est si courte, mon Dieu! cela va, cela va... Il me semble que c'est d'hier que je t'ai eu... Je te vois encore petit, comme ça... avec tes cheveux dans le dos. Mon Dieu! on n'a pas le temps de se retourner, de comprendre ce qui se passe... Est-ce que je sais, moi, seulement, ce qui me tombe là, au plein milieu de ma vie?... On m'a mariée à ton père, toute jeune... et ensuite, les années ont filé, filé, c'est effrayant!... Te voilà grand, maintenant; je vais bientôt te conduire à l'église, et il me semble que c'est moi qui en sors, que j'ai toute la vie devant moi, que ça commence... Ah! on devrait se cacher, je le sais bien, de ses enfants, tant qu'on est capable d'être encore une amante... les enfants ne devraient pas savoir... Je te demande pardon, alors, Richard, si je te scandalise; mais ce n'est pas ma faute... J'ai un printemps en retard... tu sais, ça arrive... regarde... nous en parlions hier, tu te souviens? Il y a des oiseaux qui se mettent à bâtir leur nid très tard...On se dit: « Sont-ils bêtes! Voilà l'automne! » Il faut nous excuser; c'est une erreur de saison... Vois en ta mère une chose fragile et désolante. Ferme les yeux, mon petit, si je t'offusque... Moi, j'ai un médaillon où il y a des cheveux de maman quand elle avait vingt ans... des cheveux blonds, exquis... ça m'a toujours presque choquée: ils sentent les baisers, ces cheveux... Il faut oublier ça, vois-tu, c'est des impressions... et penser que, si rien de tout cela n'est bien fameux, il faut être bon tout de même,

parce que tous les cœurs ont déjà beaucoup de peine à être les cœurs qu'ils sont !

(*Elle éclate en sanglots.*)

RICHARD

Tu n'avais pas à t'excuser... Rien n'entache mon respect pour toi. Tout cela doit me rester absolument étranger. Ma mère, c'est ma mère. Ce qu'elle a fait, ce qui s'est passé, échappe complètement à mon jugement et ne me regarde pas; c'est lettre morte, un voile baissé (*Avec véhémence.*) Mais ce qui me regarde, par exemple, c'est l'affront fait à mon père !

IRÈNE

Que veux-tu dire par là?...

RICHARD

L'offense qu'il ignore et qui insulte venant d'où elle part, toute la famille et l'amitié trahies, voilà ce qui me concerne ! Mon père est forcé de sourire tous les jours à qui lui a pris l'honneur de son foyer... Je suis là, moi, pour le représenter.

IRÈNE

Ah ça, mais !... Richard, tu ne m'as pas comprise? J'excuse ta première impulsion, dans l'emportement bien naturel de la jeunesse... La seconde sera toute de raison, de pitié, j'en suis sûre.

RICHARD, *avec emportement.*

Tu n'as pas imaginé, j'espère, maman, que je toucherai seulement une minute de plus la main

de cet individu, que je tolèrerai sa présence seulement un jour !..

IRÈNE

Il ne s'agit pas de cela... Après la révélation que tu viens de me faire, Richard, sois sûr que je n'imposerai pas à ta délicatesse la moindre situation qui la puisse blesser. Tu ne reverras pas Georget, que peut-être dans la mesure des circonstances forcées pour ne point éveiller les soupçons de ton père... Mais tu peux t'en reposer sur moi, sans nulle crainte. Cette conversation, ce qu'elle ouvre tout à coup dans ma conscience de nouveau, tout va m'en donner le courage et... (*Un soupir.*) peut-être aussi la force ! En tout cas, tu peux t'en reposer sur moi pour que rien ne t'atteigne; cela je te le jure.

RICHARD

Ah ! non, non ! Ta vie te concerne, entendu !... arrange-t'en. Mais nous avons un compte à part à régler, d'homme à homme. Il sera réglé, j'en réponds. Comment, ce garçon que j'ai introduit chez nous, auquel j'ai donné mon amitié et ma confiance, qui m'a trahi lâchement, hypocritement, qui est venu introduire ici le déshonneur... eh ! oui, appelons les choses par leur nom !... le déshonneur dans la maison intacte, ce gaillard-là resterait impuni ?... Mais je voudrais me retenir de lui souffleter la face que je ne le pourrais pas ! Tout mon sang ne ferait qu'un tour ! Non, non, c'est un compte particulier, en dehors de tout,

qui ne ressort que de moi ! Cela ne s'appelle pas une réparation, mais de la vengeance !

IRÈNE, *poussant un cri.*

Ah !...

RICHARD

Quoi ?

(*Elle est droite, le doigt fixé vers le front de son fils.*)

IRÈNE

L'ennemi !... je l'ai vu, là, dans les yeux de mon propre enfant !... l'ennemi !

RICHARD, *se redressant.*

Le justicier, tu veux dire.

IRÈNE

Le justicier ! Ah ! le grand mot !... La jeunesse s'en enivre, de ces mots-là ! Tu en pèseras plus tard la vanité. Ecoute, Richard... la situation est assez pénible, ne nous payons pas de phrases creuses, d'attitudes. Appelons du fond de nous, au contraire, tout ce que nous pouvons de sagesse, sans excès, mais sans faiblesse. Tâche de bien comprendre ceci, posément et sagement : je t'ai élevé, je t'ai consacré mes années, avec un amour et un dévouement de tous les instants; te voici grand; maintenant tu vas bientôt voler de tes propres ailes, partir... au mois d'octobre tu seras marié : tu vas aimer à ton tour, fonder une famille nouvelle : j'ai accompli mon devoir vis-à-vis de toi, ma fonction de mère est terminée. Va vers ta vie. Ne retourne pas la tête. Ce que tu

laisses derrière ne t'appartient plus. Dis-toi cela qui est la vérité... et va! Nous sommes quittes.

RICHARD

D'abord, je ne suis pas encore parti! Et puis j'ai eu tort de dire le moindre mot là-dessus... Je me suis emballé; je rétracte.

IRÈNE

Tais-toi! tais-toi! Que comptes-tu faire?...

RICHARD

Ça me regarde.

IRÈNE

Moi aussi... Réponds, réponds... Mais, malheureux, ce n'est pas possible ! Tu es d'une force exceptionnelle aux armes... je l'ai voulu ainsi!... Lui, ne pourrait pas se défendre, il ne se défendrait pas, je le connais... Ce serait un crime abominable!... Richard! tu ne vas pas te battre?

RICHARD

Je n'ai pas dit cela... Je n'ai rien dit. D'ailleurs, rassure-toi ; en tout cas, ta personne sera écartée soigneusement...

IRÈNE

Je te défends de te battre!...

RICHARD

Ah! je t'en prie, maman, assez!... On a ça dans le sang ou on ne l'a pas! On ne discute pas ces sentiments-là, d'abord. Et mettons que je n'aie rien

dit... D'ailleurs oui... tu as raison... Je réfléchirai.

IRÈNE, *avec désespoir.*

Ecoute... je te promets, je te jure que tu ne le verras plus. Je ne peux pas mieux dire, mon Dieu!... Que je ne le verrai plus, même...

RICHARD

Eh bien .. oui... oui... je réfléchirai.

IRÈNE

Tu mens! je vois bien que tu mens, pour ne pas m'effrayer... Songe que c'est moi la coupable. Tu parles de justice! Songe, s'il y a une punition, elle est pour moi! C'est un enfant, lui... un vrai enfant... Tu commettrais un assassinat!

RICHARD

Ce n'est pas pour moi que tu as peur!...

IRÈNE

Ah! je sens que je ne fais que t'exaspérer! Mais je suis au martyre!... Songe à moi... c'est effrayant ! Calme-moi, Richard... je ne devrais pas te montrer cette anxiété... Mais que veux-tu, on n'a pas le cœur tout d'une pièce... On en a des morceaux qui appartiennent à tous ceux qu'on aime... il faut avoir pitié...

RICHARD

Là, là... c'est entendu!... Calme-toi... Puisque je te dis...

IRÈNE

Pour moi, Richard, pour moi, je t'en supplie...

(*Elle est presque à genoux, les yeux cramponnés, le geste errant. Tout à coup, elle se relève d'un bond.*) Ah! malheureux! malheureux! je vois dans tes yeux la résolution implacable... Tu verras, tu aimeras un jour... que dis-je ? tu aimes !... Un jour, à ton tour, tu subiras la force de ton cœur... tu souffriras... Puisses-tu rappeler alors... et qu'il ne soit pas trop tard!

RICHARD

Mère...

IRÈNE

Richard, écoute... Ne fais rien. (*Elle halète.*) C'est le grand amour de ma vie.

RICHARD

Mais...

IRÈNE, *avec passion.*

Ne cherche pas à comprendre ce que tu ne peux pas comprendre, comment une femme se sent assez affolée, acculée à assez d'effroi pour laisser échapper un cri pareil devant son fils... comment il se fait qu'un enfant — un insignifiant camarade pour toi — soit pour moi la source vive de ma vie, tout le tressaillement de ma poitrine; mais crois-le!... Bouche-toi les yeux, sans comprendre; sauve-toi de cette flamme... et laisse-moi!

RICHARD

Voilà père.

(*M. de Rysbergue entre par la porte du jardin.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, RYSBERGUE

Irène s'est vivement détournée et se compose un visage

RYSBERGUE

Qu'est-ce qu'il y a? (*Il considère leur trouble et les yeux mouillés de sa femme.*) Tu fais encore pleurer ta mère, à ton âge, garnement?

IRÈNE, *se levant vivement.*

Ce n'est rien, ce n'est rien!

RYSBERGUE

Qu'y a-t-il? Des fâcheries entre vous?

IRÈNE

A peine... ne t'occupe pas.

(*Elle sort par la gauche, sans retourner le visage vers son mari.*)

SCÈNE VI

RICHARD, RYSBERGUE

RYSBERGUE, *à son fils, lui montrant Irène qui s'en va.*

Tu vois... Je ne puis admettre que, quelque lubie qui te passe par la tête, ta mère nous en ressorte les yeux rougis.

RICHARD

Mais il n'y a là rien d'important...

RYSBERGUE, *l'interrompant en posant sur une table le fusil et la carnassière qu'il portait en bandoulière.*

Deux mouettes... Ce passe-temps est idiot... Je me suis amusé, en plus, à tirer sur une couleuvre d'eau. C'est intelligent, hein? (*Il rit.*) Ah! au fait... je viens, au bout du parc, de rencontrer Georget.

RICHARD

Ah!

RYSBERGUE

Oui. Nous avons causé un peu. Il est décidément très intelligent, ce garçon... Déjà une compréhension saine des affaires... Nous avons eu tort de le négliger. Qu'en dis-tu?

RICHARD

Je dis que...

RYSBERGUE, *l'interrompant.*

Grand tort!... On cherche des valeurs très loin, parfois, alors qu'on les a sous la main. Et il est utile d'intéresser de tout jeunes gens à notre industrie, pour que, plus tard, ils connaissent les rouages comme de vieux routiers. Aussi, je t'annonce une résolution qui ne sera pas sans te faire plaisir... A la rentrée, je compte mettre ton ami Georget au bureau, à la place de Waldteufel qui s'en va... Déjà, je viens de lui soumettre ce projet. Il a accepté avec empressement.

RICHARD

Tu dis?... Voyons, père, tu te moques de moi!... C'est un projet insensé, fou...

RYSBERGUE, *l'interrompant.*

Pourquoi?... Ah! ça, je croyais te faire plaisir...

RICHARD

Tu t'amuses... A quoi rime cette résolution soudaine et absurde? Georget! Ce serait risible!... Il est aussi fait pour les affaires que...

RYSBERGUE

Que bien d'autres. Tu verras. Nous nous servons trop d'ingénieurs; on se sert toujours trop d'ingénieurs... Je ne me trompe pas sur la valeur de ce garçon. La jugeotte est bonne.

RICHARD

D'abord, il est appelé par son service militaire...

RYSBERGUE

En novembre seulement... D'ici là il prendra le pli. Et puis nous lui ferons avoir des congés.

RICHARD

Tu lui donnerais le poste de Waldteufel? C'est trouvé.

RYSBERGUE

Et, plus tard, s'il réussit, je l'intéresserai de façon plus particulière à nos affaires... Allons, voilà qui est dit : le mois prochain il aura son bureau non loin du tien; vous pourrez griller des cigarettes ensemble, tout en causant d'exploitation, hé! hé!...

RICHARD, *haussant les épaules.*

D'abord je suis bien bon de m'inquiéter... J'y aurai mis ordre auparavant.

RYSBERGUE

Plait-il? Alors, désormais je dis : Je veux... Et cela suffit!

RICHARD

J'aimerais mieux ne plus mettre les pieds au bureau!

RYSBERGUE

Bah? mon garçon, il y a donc quelque chose qui cloche entre vous?

RICHARD

Un compte à régler, peut-être.

RYSBERGUE

Eh bien, les bons comptes font les bons amis. La raclée passée, tout ne s'en portera que mieux.

RICHARD

Cessons ce genre de plaisanteries.

RYSBERGUE, *s'approchant de lui.*

Non... non. Tu as quelque chose sur le cœur, Richard : dis-le moi...

RICHARD, *battant en retraite.*

Des bagatelles... sans conséquence...

(*Irène rentre chapeautée. Elle passe rapide et se dirige vers le jardin.*)

SCÈNE VII

RYSBERGUE

Tu sors?

IRÈNE

Un petit peu...

RYSBERGUE, *d'un air détaché.*

Tu tiens à sortir?

IRÈNE

Pas le moins du monde... même, si cela peut te faire plaisir que je reste?... Je n'avais rien à faire.

RYSBERGUE

C'est ça... Seulement c'est impoli ce que je te fais faire là.

IRÈNE

Pourquoi donc?

RYSBERGUE

Je viens de rencontrer Georget qui m'a dit qu'il te devançait dans l'allée des noisetiers... Il va t'attendre, ce pauvre garçon.

IRÈNE

Oh! bien! il se promènera tout seul; il a l'habitude.

(*Elle enlève son chapeau.*)

RYSBERGUE

C'est égal !... Tiens, pendant que vous allez vous réconcilier, ton fils et toi, — car je ne vous

conseille pas de rester sur des malentendus, — je vais lui tenir compagnie, à Georget... J'ai des choses à lui dire... et l'on bavardera avec ce bon petit jeune homme.

IRÈNE, *inquiète, regarde son fils. D'un air indifférent à son mari.*

Mais je croyais que vous n'aviez jamais de conversation sérieuse ensemble.

RYSBERGUE

On change... Nous manquions de sujets... (*Il va à son fusil comme pour le remettre en bandoulière.*) Allons.

(*Il se dirige vers la porte.*)

IRÈNE, *se levant en sursaut.*

Je t'accompagne.

RYSBERGUE

Tu avais décidé de ne pas sortir.

IRÈNE

J'aime autant t'accompagner. Nous n'avons, je t'assure, Richard et moi, plus rien à nous dire.

RYSBERGUE

Tu vois, Richard, comme tu rends ta mère nerveuse... et craintive de tout.

IRÈNE

Craintive, pourquoi?

RYSBERGUE, *pose son fusil. Il se met entre Irène et Richard et le prend par les épaules.*

Voyons... vous avez des querelles? Ce n'est pas bien. Racontez-moi ça, hein ? On n'a rien de caché pour moi, n'est-ce pas?

RICHARD, *essayant de rire.*

Des discussions de domestiques, qu'est-ce que ça peut te faire?

IRÈNE, *avec un sourire contracté.*

Oui, n'est-ce pas, Richard?...

RYSBERGUE

Ce n'est pas bien de ne point me donner la part de vos soucis... C'est donc si grave?... Un gros secret qui vous pèse? Dites-le moi.

IRÈNE

Je te raconterai... Viens, sortons.

RYSBERGUE

Pourquoi trembles-tu?... mais oui, comme une feuille... Oh! comme il doit être lourd et étouffant, ce secret-là, et, pour me le cacher, comme il faut avoir peur de moi...

IRÈNE

Tu es fou.

RYSBERGUE

Malheureuse! Ce secret qui est entre vous, tu ne vois donc pas que je le connais maintenant!... (*Montrant Richard.*) Ton fils vient de me le révéler.

IRÈNE, *dans un cri.*

Que veux-tu dire?

RICHARD, *en même temps qu'elle.*

Père, je ne comprends pas...

RYSBERGUE, *l'interrompant.*

Oui, tu me l'as crié par ton silence, par tes yeux, par tout ton brave petit cœur qu'on a offensé et que je voyais trépigner de colère, tandis que j'inventais cette imbécile histoire pour épier la flamme dans tes yeux!... Depuis huit jours, cette folle hypothèse m'était apparue, mais ma raison se refusait à l'admettre. Je me disais : « Une preuve de la trahison, une preuve logique, il n'y en a pas. » Quand je suis entré, là, tout à l'heure, vous me l'avez donnée, subite, effrayante! Oh! votre attitude!... Oh ! tes yeux rouges et glacés de tout à l'heure, ce qu'ils révélaient!... Ainsi ton fils était ton confident! tu as sali ton fils de cet aveu, tu le faisais vivre avec ce secret! Quelle horreur! (*Tout à coup.*) Et l'autre, l'autre... ah! celui-là, par exemple!...

(*Il se précipite vers la porte du jardin. Irène la barre.*)

RICHARD, *retenant son père.*

Père, père, voyons, du calme... Dans cet état d'agitation, tu ne serais plus maître de toi!...

RYSBERGUE, *essayant de se dégager.*

Laisse-moi... Je sais où il est! Je vais le rejoindre.

IRÈNE

Ne passe pas ! Que veux-tu faire ? Tu as la coupable sous la main...

RICHARD

Père !

RYSBERGUE

Je suis maître de ma vie et de mon honneur !

RICHARD, *l'entraînant.*

Ton honneur ? tu veux dire le nôtre ! Père, ce n'est pas de ton âge, ni de ton rang, de te colleter avec cet individu. Ressaisis ta dignité : tu seras vengé...

RYSBERGUE

Je n'en céderai la joie à personne... Ah ! la canaille !... Attends un peu, que je le prenne à la gorge, et...

(Il s'élance. Irène, épouvantée, contre la porte.)

IRÈNE

Pas lui... pas lui !... C'est moi qui t'ai trompé, Jacques. C'est moi que tu dois accabler de ta colère. Pourquoi ne le fais-tu pas ? Pourquoi n'as-tu pas même un cri, une insulte pour celle qui te trahit ?

RYSBERGUE

Comment oses-tu, malheureuse !...

IRÈNE

Eh oui ! je dis que, s'il te restait l'ombre d'amour pour moi, tu m'aurais, depuis cinq minutes, jetée

à terre! Mais tu ne m'aimes plus; alors, tes yeux sont fixés au dehors, vers ce petit que vous avez condamné. Non, non! c'est moi qu'il faut frapper, Jacques, Jacques! car c'est moi qui t'ai trahi et, sache-le, c'est moi qui me suis donnée librement, volontairement et avec joie!... Si après ce cri-là, tu ne me tues pas, — tu n'es qu'un lâche!

RYSBERGUE

Je te devine : tu voudrais détourner ma colère sur toi, pour que ton amant soit épargné. Non, il ne le sera pas, il ne peut pas l'être, car il y a ici en cause plus qu'une trahison d'amour, en effet... (*Montrant son fils.*) la présence lamentable de ton fils en est le témoignage! Ce qui est offensé... et de quelle façon!... pour que nous en soyons là, que notre enfant nous écoute et nous juge, c'est une chose plus haute que notre amour passé, fini...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Notre amour est mort, dis-tu ? Ah ! cela seul suffit, Jacques, que parles-tu d'autre chose?

RYSBERGUE

Si, il y a mon nom, mon honneur, mon foyer! Et ces droits-là, tu vas les connaître, car ils ne font pas grâce.

IRÈNE

Depuis une heure, je n'entends parler que de justice, de droits de la famille, de devoirs! On dirait la discussion d'un traité!... Il n'y a qu'une chose qui compte : nos cœurs! Oui, je me suis mal

conduite, je t'ai trompé, oui, je suis cent fois coupable de cela... Souffres-tu? Alors frappe-moi : je l'ai mérité.

RYSBERGUE

Tu fais erreur! Il n'y a pas que ces souffrances ni que ces vengeances! Il y en a de plus hautes. Ce sont celles qui naissent des droits acquis de la famille...

IRÈNE

La famille, allons donc ! Vous allez tuer cet enfant au nom de la famille et de l'honneur ! Des justiciers, si c'est cela la famille, alors mensonge, mensonge!... il faut une de ces épreuves où la vie vous accule, comme vous m'acculez contre des parois effroyables, pour le sentir aussi nettement tout à coup!

RYSBERGUE, *à son fils.*

Retire-toi... laisse-nous, ta mère et moi.

(*Richard fait un mouvement pour se retirer.*)

IRÈNE

Pudeur tardive vraiment ! Ce fils qui n'allègue plus que des droits d'homme, qu'il reste! Il peut entendre souffrir la femme, — la mère n'est plus!...

RYSBERGUE

Pauvre égarée!... tu ne reconnais plus les tiens... Si tu te voyais !... Tu es comme ces bêtes sous l'empire d'un instinct de protection passager qui se précipitent, folles, sur ceux qu'elles aimaient la veille, comme sur des ennemis imaginaires...

IRÈNE

Ce qu'elles défendent, ces bêtes, c'est leur petit, c'est leur chair. (*A son fils.*) J'ai été pour toi cette bête folle, Richard, quand tu étais mon petit. Je n'aurais eu que de la pitié et de l'amour pour toi — dans n'importe quelle circonstance.!.. Et ma passion, je t'en réponds, aurait parlé plus haut que ne parle maintenant ta justice! Je me serais laissé tuer pour toi, sans discuter... Maintenant, c'est vous qui faites renaître cet instinct-là dans mes entrailles, pour un amour coupable, soit! mais que vous me forcez à défendre et que je défendrai de toutes mes forces, je vous en avertis... Essayez!...

(*Elle s'agrippe à la porte, dressée, presque terrible.*)

RYSBERGUE

Eh bien, si tu veux être frappée seule, tu le seras!

IRÈNE

A la bonne heure!

RYSBERGUE

Mais pas comme tu l'entends! Je ne suis point un mari qui tue sa femme. Depuis un quart d'heure tu te méprends étrangement; tes nerfs t'affolent et t'abusent. Puisque tu nous reproches comme un crime de vouloir châtier ce petit misérable, j'abandonne toute expiation; sois heureuse! Seulement, puisque aussi tu répudies les liens les plus saints de la femme et de la mère, puisque tu

nous bafoues et jettes un défi pareil aux tiens, à ta famille... hors les lois, hors le monde !

IRÈNE

Ah ! le monde !... c'est lui qui m'est égal !...

RYSBERGUE, *continuant.*

Tu trouveras juste et bon qu'à cette famille tu ne fasses plus jamais appel ! Elle ne te répondra pas ! Tu peux partir, si tu le veux... tu romps, mais c'est pour toujours ! Sache-le... Tu es avertie et tu as encore le choix.

IRÈNE

C'est tout choisi.

RYSBERGUE

Alors, passe immédiatement ce seuil que tu ne franchiras plus jamais... (*Le poing dressé.*) Va-t'en ! va-t'en donc ! (*Il la pousse et referme brutalement la porte du jardin derrière elle. — Richard veut s'élancer vers sa mère. — D'un geste impérieux, son père l'en empêche.*) Toi, reste là !... C'est fini !...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Une maison d'habitation à El-Biar, sur les coteaux d'Alger. C'est la salle à manger avec vaste ouverture sur le jardin, bourré de roses et de géraniums. Des glycines battent au vent sur la porte. Très loin, on aperçoit la mer. — Le soleil se couche sur Alger. — La salle à manger, à l'orientale, est tout à la chaux blanche, — avec, seulement, de vieilles céramiques qui font le tour de la pièce. On aperçoit dans tous les coins, au plafond, des guirlandes de fleurs fraîches, un peu comme pour les processions. — Des coussins Liberty mettent partout leur note acidulée. — Irène mange sur une table d'ébène, sans nappe.

SCÈNE PREMIÈRE

IRÈNE, UN DOMESTIQUE, puis LOUISA

IRÈNE, *à un domestique.*

La suite !... Monsieur ne rentrera probablement plus dîner... Je ne comprends pas... Il n'avait pas averti ?

LE DOMESTIQUE

Non, madame.

IRÈNE

A quelle heure le chauffeur avait-il ordre d'aller chercher monsieur ?

LE DOMESTIQUE

Comme d'habitude ; il devait être à la caserne à cinq heures.

IRÈNE, *à Louisa qui entre.*

Ah! Louisa, est-ce que vous avez mis le manteau de monsieur dans l'auto ? Je vous l'avais recommandé. Il fait un peu froid quelquefois au tournant d'El-Biar, avec le vent de la mer qui monte.

LOUISA

Non, madame, monsieur m'a attrapée la dernière fois, en me disant qu'un macfarlane ce n'était pas d'ordonnance, et qu'il n'était pas un soldat en sucre.

IRÈNE

Si, si... voilà où est son erreur. Enfin ! Pourvu qu'il n'attrape pas mal! (*Tout en mangeant, elle regarde la pendule.*) Huit heures... Il ne dînera pas. C'est dommage...

LOUISA, *s'approchant de la table.*

Madame s'ennuie à dîner seule?

IRÈNE

Oh! ce n'est pas pour ça. Je lui avais fait faire des sorbets à l'orange qu'il aime tant.

LOUISA

Madame se trompe ; il ne les aime pas à l'orange. C'est à la violette qu'il les aime... Madame ne se souvient pas?

IRÈNE

C'est vrai. Suis-je bête!... Eh bien, alors tant mieux, vous voyez, qu'il ait dîné à Alger! Il y a

une providence, évidemment. (*Au domestique qui passe un plat.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

LE DOMESTIQUE

Ce sont de petites pommes de terre de la propriété.

IRÈNE

Du jardin? (*A la femme de chambre.*) Admirable! Croyez-vous, Louisa, quelles amours! Est-ce qu'elles sont aussi petites quand elles sont vivantes?... Jamais je n'aurais cru que notre jardin produirait comme il produit. Faudra envoyer ça au concours agricole d'El-Biar. (*Montrant les guirlandes aux quatre coins de la pièce.*) Pourvu qu'il rentre, monsieur... Nous en serions pour nos frais.

LOUISA

Ah! oui, les lampes de fleurs ! Madame peut être tranquille; monsieur rentrera. Il a sûrement demandé la permission de minuit puisqu'on doit voir, ce soir, à onze heures trente-cinq, la fameuse éclipse de lune, avec miss Deacon et sa mère. Madame se souvient?

IRÈNE

C'est vrai. Je n'y pensais déjà plus ! Dieu, que c'est ennuyeux! Voilà ma soirée gâtée. Il y a trop d'Américaines à El-Biar. Il y a trop d'Américaines partout d'ailleurs. Je vous demande un peu pourquoi toutes les Américaines ne restent pas en Amérique! (*On entend dehors, du côté du jardin, de lointains bruits de voix rieuses.*) Tenez, écoutez-là!

« Play ». Comment, elles jouent encore au tennis à huit heures du soir?... Enfin, je leur pardonne les bruits qui viennent de leur jardin, à cause de l'odeur de leurs vieux orangers. En ce moment, c'est exquis... Vous sentez, Louisa?

LOUISA

Oh ! madame, moi, la fleur d'oranger, ça ne m'emballe pas. Je trouve qu'on fait beaucoup de chichi pour cette fleur-là. Je me disais toujours que ça devrait être mieux sur les arbres que sur les robes de mariage, mais depuis que j'en vois tant, je trouve que ça fait encore bien mieux sur les robes de mariage.

IRÈNE

C'est une opinion de couturière qui a sa poésie. En attendant, tournez le bouton pour voir si l'électricien a bien donné le courant.

(*La femme de chambre tourne un bouton électrique. Toutes les guirlandes s'embrasent. Les lampes sont cachées dans les fleurs.*)

LOUISA

Oh! ce sera superbe, madame, quand il fera tout à fait nuit.

IRÈNE

N'est-ce pas? c'est assez réussi...

LOUISA

Le jardinier a eu beaucoup de mal à se procurer les ibiscus et autant de bougainvilleas.

IRÈNE

Oh ! j'entends la voiture. Vite, voilà monsieur, éteignez. (*Louisa éteint les guirlandes. — Irène se lève. Elle va sur le seuil et fait des gestes en l'air avec sa serviette.*) Eh bien, quoi, chéri?... tu as dîné?

LA VOIX DE GEORGET, *dehors.*

Ne m'en parle pas! Cette brute de margi à qui il a fallu que j'offre à dîner!... Je me sauve seulement à la minute... Oui, oui, vous pouvez rentrer au garage. L'auto à minuit.

SCÈNE II

IRÈNE, GEORGET

Il est en uniforme de chasseur d'Afrique. A son entrée, Irène se recule et part d'un grand éclat de rire. Georget fronce les sourcils.

IRÈNE

Ecoute, je ne peux pas encore m'y habituer!... Ne me gronde pas, je ne le fais pas exprès. Mais ils ont l'air de t'avoir déguisé, mon pauvre amour!...

GEORGET, *vexé.*

Tes plaisanteries tombent à pic!

IRÈNE, *se jetant à son cou.*

Pardon, pardon, petit trésor, je ne recommencerai plus. Je te jure que c'est la dernière fois... Je serai bien sage!... puisque je te le jure! Il n'y a pas de ma faute. Moi, je n'ai pas l'esprit militaire...

Tu comprends, dans mon cœur, je te vois avec des grandes soies bleu pâle, comme un jeune seigneur de Van Dick... alors!...

GEORGET

Justement... je finirai par avoir l'air d'un militaire d'opéra-comique, en conciliant les goûts de ma maîtresse et ceux de ma patrie... Il vient de recevoir un savon de son colonel, ton Van Dick... qui se porte bien!

IRÈNE

Non?... Pourquoi? Quel toupet!...

GEORGET

Il m'a dit que je dépassais la mesure, qu'il n'avait jamais vu un soldat se faire amener au quartier, en auto.

IRÈNE, *avec indignation.*

Il voudrait peut-être que tu ailles à pied d'El-Biar! Vieille baderne!... Je connais justement la cousine du gouverneur qui est très en cour et je...

GEORGET, *l'interrompant.*

Oh! non, non! je t'en prie!... ne t'en mêle pas. Avec ta compréhension des choses militaires!... Et puis le colon m'a encore dit qu'il savait que je jouais beaucoup dans les cercles et que ma maîtresse s'affichait trop avec moi.

IRÈNE

Il ne voudrait pourtant pas que je m'affiche avec un autre pour lui faire plaisir.

GEORGET

C'est ce que j'ai failli lui répondre. Il m'a encore dit que lorsqu'on portait un nom illustre comme le mien dans les fastes de l'armée, etc., etc...

IRÈNE

Alors, qu'as-tu répondu?

GEORGET

J'ai répondu que, précisément, je me conduisais comme un fils de famille doit se conduire au régiment, et que si on voulait républicaniser l'armée, j'étais décidé à m'y opposer, en ce qui me concerne, dans la mesure de tous mes moyens.

IRÈNE

Alors, il t'a flanqué quinze jours de salle de police?

GEORGET

Non. Il a souri. La politique m'avait sauvé encore une fois !... Du coup, j'ai offert prudemment à dîner au margi... je me suis sauvé aux liqueurs et me voilà... Et au lieu des effusions bien naturelles que j'attendais, je reçois...

IRÈNE, *se rejetant à son cou.*

Si on peut dire ! D'abord, au fond, tu es charmant de la sorte. C'est autre chose. Tu as du chic.

GEORGET

C'est ce qu'on me dit tous les jours dans la rue.

IRÈNE

Et puis, il faut bien se blaguer un peu, hein ? On ne peut pas toujours être sérieux.

GEORGET, *avec timidité.*

Enfin... je vais passer un veston, tout de même... (*Mouvement de rire d'Irène.*) Mais simplement parce que je suis couvert de poussière. La route est un tourbillon, avec le vent du soir. Réserve-moi un peu de dessert. (*S'approchant de la table.*) C'est bon ça ?

IRÈNE

Tu m'en diras des nouvelles. Va...

GEORGET, *sort en appelant le domestique.*

Charles !

SCÈNE III

IRÈNE, LOUISA

IRÈNE, *à Louisa qui est rentrée.*

Monsieur n'a pas remarqué les fleurs... tant mieux. (*Louisa a un grand carton sous le bras ; elle le déballe.*) Qu'est-ce que c'est ? (*Elle s'approche.*) Ah ! les écharpes égyptiennes... Enfin ! La bonne femme vient de les apporter ?

LOUISA

Elle a dit que madame choisisse celle qu'elle voudra. Elle en a mis trois.

(*Irène en essaie une. Elle a défait son peignoir léger.*)

IRÈNE

Tenez, aidez-moi. Voilà comment on l'accroche sur sa poitrine... (*Parlant à la porte ouverte, par où Georget est sorti.*) Geo, on m'a apporté de vieux voiles de mariée égyptiens.

VOIX DE GEORGET

Ah! parfait!

IRÈNE

Tu verras comme ils sont exquis!... Celui que j'essaie sent le benjoin et l'encens. Il a servi sûrement... Il a couvert d'autres épaules... et s'en souvient.

LOUISA

Ben, vrai, le drôle de voile de noces!

IRÈNE

On les porte ainsi... là-bas.

LOUISA

Il ne ressemble guère aux nôtres... quand je dis aux nôtres... je veux dire, du moins, celui que... par exemple... madame...

IRÈNE, *vivement.*

Oui... oui... C'est celui-là, voyez-vous, rose et argent, avec toutes ses étoiles, que je garderai... Vous rendrez les autres.

LOUISA

C'est le plus joli.

IRÈNE, *serrant d'un joli mouvement sa gorge nue sous le voile rose, et les yeux voluptueusement clos.*

Je ne sais pas, mais c'est le mien. (*Entendant les pas de Georget.*) Attention !... à la manœuvre !... Une, deux... trois...

(*Les fleurs se rallument, partout.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, GEORGET

IRÈNE, *battant des mains.*

Qu'en dis-tu?

GEORGET

Epatant ! c'est féerique !... et d'une couleur adorable...

IRÈNE

J'ai fait arranger ça, ce matin, par l'électricien qui est venu poser les fils de la salle de bain... Tu vois, c'est très simple, des ampoules dans des fleurs.

GEORGET

Mais il fallait avoir le goût de l'assortiment.

IRÈNE

Voilà ! Je n'ai rien à faire pendant que tu es au quartier... il faut bien que je m'amuse... Et maintenant, mange ! Tout à l'heure tu n'aurais plus faim. Qu'est-ce que tu guignais?

GEORGET, *s'approchant de la table et montrant un fruit.*

Ça. (*Puis désignant du doigt la gorge d'Irène entr'ouverte sous le voile.*) Et ça...

IRÈNE, *lui servant le fruit.*

Prends. (*Puis elle s'approche de lui le cou levé.*) Et prends.

(*Il l'embrasse sur un coin de chair rose.*)

GEORGET, *après s'être assis à la table.*

Ah ! qu'il fait bon d'être chez soi, tout de même ! Je me sens une âme bourgeoise que mon pays, hélas, ne sait pas apprécier.

IRÈNE

Oui... Qu'on est heureux, dis ? Je ne rêvais pas un tel bonheur. (*Tout à coup effrayée de ce qu'elle a dit.*) Mon Dieu, touche du bois, vite !

GEORGET

Le pied de la table ?... C'est bon tout de même ?...

IRÈNE

Tiens, pourquoi pas !

GEORGET

Alors, tu ne te fiches plus de ton pauvre bleu ?

IRÈNE

J'adore le bleu.

GEORGET

Terrible ! Qu'est-ce qui te rend si bête ?...

IRÈNE

L'amour ! le pauvre, absurde et doux amour !... Ah ! l'heure adorable, chéri ! Je les goûte en avare, ces heures... Je les respire comme des pêches...

Voilà notre soir, notre beau soir qui monte, qui entre par les fenêtres... Le coucher du soleil arrive en même temps que toi, tous les jours; c'est un phénomène naturel dont il me semble que je ne pourrai plus jamais me passer, quand tu auras fini ton service et qu'il nous faudra quitter mon paradis potager et ma colline et tout ce que je lui laisserai !...

GEORGET

Rien ne nous obligera à nous en aller, d'ailleurs...

IRÈNE

Si. Vois-tu, il y a des forces supérieures à nous-mêmes qui nous chassent toujours en avant... En avant ! Il faudrait pouvoir arrêter les minutes ineffables ! On les prolonge, mais ce n'est plus la même chose ! Jamais plus je ne retrouverai ce moment unique, bête et charmant de ton existence, qui est un signet si étonnamment précis parmi les feuilles éparses des années... Arrête-toi donc, soleil !

GEORGET

Si tu y tiens absolument, après je pourrai m'engager, tu sais ?... Ma galanterie ne connaît pas de bornes.

IRÈNE

Bah ! après cela, ce sera autre chose... d'autres formes de nous-mêmes... Mange, va, mon petit ! mange, ne m'écoute pas radoter. J'aime te voir avoir faim, avoir bien faim... Tiens, encore un fruit, tu veux ?

GEORGET

Il est de chez nous?

IRÈNE, *extasiée.*

De chez nous! comme tu as bien dit cela!... oui, de chez nous, de notre boîte... Avoue qu'elle est exquise notre maison, quand on la voit de la route en montant... Elle dit bien ce qu'elle est, hein ? Elle est positivement plus tendre que les autres dans le feuillage... avec le bruit gai de sa fontaine et de ses oiseaux...

GEORGET

Tu es lyrique, mais juste.

IRÈNE

Je suis lyrique parce que je réalise un rêve... le grand, grand rêve! Je suis lyrique pour la maison, parce que je n'en ai jamais eu qu'une: celle-ci.

GEORGET

Ingrate! Et les nôtres d'avant ?.. Elles ont eu leur bon.

IRÈNE

Non, non, elles n'existaient pas : nous n'y étions pas ensemble; nous les volions... Ces choses-là se passaient avant moi, je ne m'en souviens pas... je ne me souviens de rien... Maintenant seulement j'existe... Mon corps est nouveau. Il me semble que je vivais dans des gaines, à l'ombre... maintenant tout mon être est libre. Je pousse... La cosse est craquée.

GEORGET, *montrant en souriant sa robe lâche, où elle paraît effectivement très nue.*

Et bien craquée encore !... Je ne m'en plains pas... C'est vrai, tu es autre, tu n'es plus la même maîtresse... Ce n'est pas l'hiver dernier, dans tes salons de l'avenue Friedland, que tu aurais osé une toilette pareille.

IRÈNE

Ajoute tout de suite que je m'encanaille !... Ah ! si tu savais la joie que j'éprouve ! Je peux dire à mes bras : vous êtes libres d'être nus, d'être beaux, d'être roses, ne vous gênez pas... Ces petits doigts-là craignaient les bagues trop chargées; ma gorge, les parfums trop forts... Maintenant, je ne suis plus que de l'amour. J'ai les ongles trop faits, les veines plus poudrées, les vêtements indécents, communs et lâches...et je laisse aller tout le corps, libre, heureux de ta maîtresse. comme un bouquet trop serré qui se dénoue tout à coup. Dieu qu'il fait bon !

GEORGET

Ah ! quelle griserie monte de toi et de tes paroles ! Oui, c'est autre chose... Tu vous laisses dans une atmosphère extraordinaire qu'on emporte, ensuite, avec soi, partout, et qui enivre les heures les plus banales de la journée... à ce point que...

IRÈNE

Que d'autres en profiteraient ?

GEORGET

Non... mais presque. (*Le domestique entre.*) Prends garde !

IRÈNE, *sans détacher ses bras du cou de Georget.*

Par exemple!... c'est un souvenir d'esclavage! Prendre garde, à quoi? Laisse-moi savourer en paix les privilèges de mon déshonneur.

(*Elle reste enlacée devant le domestique.*)

GEORGET

Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE

Un livre que Mlle Deacon envoie à monsieur.

GEORGET

Ah! au fait!... (*A Irène.*) Oh! rien... un roman dont elle me parlait hier et qu'elle avait promis de me prêter. C'est sans aucune importance... Pourquoi t'en vas-tu?

IRÈNE

Moi? je ne m'en vais pas...

GEORGET

Si, pour une raison ou pour une autre, tu trouves qu'on se voit trop...

IRÈNE

Mais tu es fou, chéri!

GEORGET

Non, non, tu as tiqué quand on a apporté le livre.

IRÈNE

Je n'ai pas tiqué du tout. Tu te trompes mon chou... Que veux-tu que ça me fasse? Je la trouve

charmante, notre voisine... très distinguée... un peu snob, mais charmante.

GEORGET

Oui, un peu snob... Il faut penser qu'elle est cousine par alliance du président des Etats-Unis. Elle croit que cela lui crée des titres au respect des mufles.

IRÈNE

Je ne l'aurais pas reçue chez moi !... Il est vrai qu'elle n'en sait rien !... La chose, précisément, que je trouve étrange, c'est que des gens aussi bien élevés qu'elle et sa mère, mettent tant d'insistance à frayer avec nous. Enfin, elles ne peuvent pas se faire d'illusion, franchement, sur notre situation irrégulière ?... S'il est une union qui ne laisse pas flotter de doutes, c'est la nôtre... Alors ?

GEORGET

Oh ! les Américains, tu sais... En pays étranger, ils ferment les yeux devant nos mœurs de sauvages...

IRÈNE

Les jeunes filles ne ferment jamais les yeux dans aucun pays, mon cher; excepté quand elles sont en quête d'un mari et d'un titre... Un parti pour toi, tiens !

GEORGET

Méchante ! je n'aime pas ce genre de plaisanteries de mauvais goût.

IRÈNE

Je m'amuse. Tu peux voir miss Deacon tant

que tu voudras, ici, chez elle. Je ne suis pas jalouse; tu le sais bien, cher chéri. Je suis même très heureuse qu'elles viennent ce soir, nos voisines, car elles vont venir, tu sais, pour... la machine, là...

(*Elle montre le ciel.*)

GEORGET

Je sais. On ne m'a accordé la permission de minuit qu'en faveur de cet événement.

IRÈNE

C'est curieux, une éclipse ? Je n'en ai jamais vue. Ça m'impressionne...

GEORGET

Il faut avoir vu ça. Puis, c'est une distraction.

LOUISA, *entrant par le jardin.*

Madame, voilà Mme Ledoux qui arrive à la grille.

GEORGET

Zut !

IRÈNE

Pourquoi ?

GEORGET

Cette vieille roulure m'insupporte...

IRÈNE

Georges !

GEORGET

Vrai, je ne comprends pas cette relation... ni ton intimité avec un laissé pour compte pareil !...

IRÈNE

Dame ! je ne peux plus recevoir de princesses maintenant... que celles qui ont épousé leur chauffeur. J'aime mieux Mme Ledoux. Elle est très bien; c'est une philanthrope ; elle a admirablement monté — et avec son seul argent — cette fabrique de tapis orientaux pour rapprendre aux petits Arabes leur art et leur industrie... C'est très louable, et très artiste.

GEORGET

Ce qu'elle a turbiné! On m'a raconté sa vie... quelqu'un qui l'a connue... Elle en a fait des frasques, dans son temps! Elle a été la maîtresse du prince Grimaldi, paraît-il, à qui elle doit sa fortune; elle a été célèbre dans la diplomatie à Vienne, et c'est un peintre, avec lequel elle était venue ici, qui lui a laissé le goût des arts... Le nom bien calme et bien sage de Ledoux qu'elle honore, ne l'a pas protégée contre les orages et son tempérament. C'est un admirable échantillon.

IRÈNE, *assise et lançant au loin une bouffée de cigarette.*

Pas bien rare, va, ma Gette !... Dans tous les faubourgs élégants des grandes villes cosmopolites, sur toutes les hauteurs des beaux points de vue, il y a de ces vieilles-là. On en rencontre toujours. Ce sont des ruines errantes qui ont voulu bâtir leur dernier refuge sur un beau site autrefois admiré en passant, dans les époques de joie... Elles s'en souviennent et alors elles y viennent

mourir. Il y en a comme cela en Suisse, en Algérie, ailleurs... C'est toujours sur un coteau où il y a des villas et un joli cimetière... Mme Ledoux m'est infiniment sympathique,

(*Elle sourit rêveusement, en regardant une volute de fumée qui s'en va vers la fenêtre.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, MADAME LEDOUX

accompagnée de deux petites Arabes qu'elle pousse devant elle

MADAME LEDOUX

Je vous avais promis de vous amener deux de mes jeunes élèves... Vous voyez que j'ai tenu parole.

IRÈNE

Ce sont des petites filles?

MADAME LEDOUX

Authentiques. (*Aux petites.*) Et montrez de suite à madame vos échantillons. Voyez, nous vous avons apporté des échantillons de notre travail.

IRÈNE

Comment! elles font déjà des choses aussi compliquées?

MADAME LEDOUX

D'après les vieux dessins arabes. Il faudra, vraiment, que vous veniez un jour, à la fabrique, les

voir, attablées derrière leurs métiers. (*Aux petites.*) Qu'est-ce qu'on dit, allons? Goul'es Salam ? (*Elles murmurent quelques mots arabes avec gravité :*) « Msal-l-rheir, ialalla. Ouach h'alek. »

IRÈNE

Elles sont mignonnes tout plein.

MADAME LEDOUX

Et faites le salut... Voilà...

IRÈNE

Elles ne disent pas un mot de français?

MADAME LEDOUX

Elles savent dire boujou. Et puis elles chantent aussi quelques petites chansons...

IRÈNE

Oh! qu'elles nous en disent une!

MADAME LEDOUX

Chantez, à la dame, l'hirondelle de Mustapha.

LES PETITES, *chantant.*

Tu t'en vas la z'hirondelle,
Tu t'en vas la z'hirondelle,
Dis bouzou à Mustapha,
Dis bouzou, bouzou, bouzou...

(*Irène rit.*)

IRÈNE

Georges, veux-tu les mener à la cuisine ; tu leur feras verser un verre de sirop et donner des gâteaux. On peut...

MADAME LEDOUX

Si vous voulez. Vous êtes bien aimable.

GEORGET, *avec un souverain mépris tout militaire.*

Allez, oust, là, le gourbi ! Inaaldinoummek !... Croyez-vous que je parle bien arbi !... (*Se retournant, à Irène.*) Je vais passer chez les Deacon leur demander à quelle heure elles comptent venir.

IRÈNE

Mais certainement, mon loup...

SCÈNE VI

IRÈNE, et MADAME LEDOUX, seules

IRÈNE

Eh bien, ça marche avec la petite Deacon, ça marche même à pas de géants. Qu'est-ce que je vous disais?...

MADAME LEDOUX

Saprelotte, ne vous mettez donc pas martel en tête pour quelques peccadilles...

IRÈNE

Ils en sont déjà loin. Tenez, vous n'avez pas remarqué que je jouais très incidemment avec ce livre, mais sans le lâcher, pendant que nous causions... Il était très ennuyé; il aurait bien voulu me le prendre... C'est un livre qu'elle vient de lui envoyer, à lui... Je suis sûre que, si nous l'ouvrons, nous trouverons quelque raison à cet envoi... (*Elle*

ouvre le livre.) Tenez... une page cornée... une phrase soulignée : « Prenez garde, l'amour d'une jeune fille ressemble à ces eaux qui ne sont trop froides que parce qu'elles sont pures... » Hypocrite, va ! (*Elle furète encore dans le livre.*) Et là, tenez, tenez... comme par hasard... sa photographie !... oubliée là-dedans pour qu'il la prenne. (*Elle a un mouvement impulsif, comme pour jeter le livre. Elle se reprend et le pose, avec douceur, sur la table.*) Allons, remettons tout en place... Il ne faut pas déranger les nids qui se forment.

MADAME LEDOUX

Vous pleurez?

IRÈNE

C'est possible... J'ai regardé ma main depuis hier... Ça m'inquiétait ce que vous m'aviez dit... c'est vrai qu'elle est très coupée, la ligne de chance !

MADAME LEDOUX

Seulement, elle est longue.

IRÈNE

Oui, mais il y a des routes, toujours de petites routes sèches et ravinées qui traversent... et ça s'en va... ça s'en va... La première, c'est peut-être celle de maintenant, dites ?... Elle est plus creuse... plus impressionnante...

MADAME LEDOUX

Voyons, vous n'allez pas croire à ces calembredaines ! Je m'amusais... Ne restez pas ainsi, votre petite main tendue... Elle a l'air de demander l'aumône.

IRÈNE

Au destin, madame Ledoux, au destin... elle demande sa pauvre aumône (*Elle soupire : un temps.*) Dites? dites?... Est-ce dur, la vieillesse?...

MADAME LEDOUX, *éclatant de rire.*

Mais c'est très impoli ce que vous me demandez-là !

IRÈNE

Vous ne m'avez pas comprise.

MADAME LEDOUX

Si, si, allez... je ne m'illusionne même point. Vous avez été attirée par moi, moins à cause de votre voisinage, qu'à cause de ma « légende »... Ah ! la mère Ledoux ! Ce qu'elle représente pour vous !... Vous interrogez ce vieux visage, autrefois caressé... C'est le pressentiment de vous-même qui vous attire... Eh bien, ma petite, on ne vous a pas trompée. J'ai aimé... j'ai étreint... j'ai désiré... un peu de tout... pêle-mêle... Ça été exquis et féroce...Et il y a encore des jours où ce tas de souvenirs, ça plaque, là... comme une brûlure... Oui, c'est très dur, la vieillesse. Rien ne guérit et tout y sèche.

IRÈNE

Oublie-t-on?

MADAME LEDOUX

Bien peu... bien peu!...

IRÈNE

Est-on hanté?

MADAME LEDOUX

Ce sont les beaux jours qui font le plus de mal...

IRÈNE, *fronçant les sourcils, avec angoisse.*

Taisez-vous, taisez-vous, c'est affreux!... (*Un silence.*) Cependant, la résignation?...

MADAME LEDOUX, *secouant la tête.*

Pas nous.

IRÈNE

Chut!... chut!..

(*Elle se met les mains sur le visage.*)

MADAME LEDOUX, *troublée, essayant de vivifier la conversation.*

Laissez-moi rire ! Vous en êtes encore à la plus belle période de la vie... La durée d'un collage comme le vôtre, — passez-moi le mot, — avec votre beauté, ces yeux-là et cette bouche, mais ça doit vous mener dans un fauteuil, à la cinquantaine!... Dame, c'est déjà beau !... Alors, vous pourrez commencer à vous inquiéter des petites frimousses qui passeront... Mais jusque-là, laissez-moi rire! Qu'elle vienne celle qui s'y frottera!...

IRÈNE

Elle approche, elle approche !... Oh! ce n'est pas plus la petite Deacon que je désigne... elle ou une autre, qu'importe!... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle doit venir; c'est fatal, c'est mathématique... Lui aussi, mon petit Georget, il faut qu'il aille vers la vie!...

MADAME LEDOUX

Que ne vous êtes-vous dit cela un peu plus tôt !... Vous vous seriez peut-être évité bien des tracas.

IRÈNE

Madame Ledoux, écoutez bien ceci : ma famille, mes enfants, mon mari, une situation mondaine unique... j'ai tout brisé, sans une hésitation, parce qu'il était en danger, lui, le gosse... J'ai bondi vers lui... Eh bien, c'est à peine croyable, cette chose énorme qui a broyé à jamais, d'un coup, plus de vingt ans de ma vie, et toute l'économie de mon bonheur à venir, je l'ai accomplie — écoutez bien cela — sans une lueur d'espoir, avec la certitude absolue de sombrer tout de suite. Je me suis dit clairement, nettement, comme on se suicide : cela va être une seconde, une heure, je vais attacher ma vie à la course de ce jeune fou léger, qui me brisera de suite... Une seconde, mon Dieu, une seconde !... Et d'avoir vécu cette seconde-là, voyez-vous, je renoncerais facilement au paradis, tant elle a été divine !... Il peut me martyriser, le cher ange, que je devrais lui dire encore : merci pour ta grâce et ta beauté... merci d'avoir fait sortir de moi ce dernier parfum dont je t'ai marqué pour la vie, merci, merci !...

MADAME LEDOUX

Vous n'en êtes pas là, je vous répète, que diantre !... Votre liaison a déjà pas loin de deux ans d'existence... deux ans, ça compte... Des habitudes prises... Si vous savez être habile, roublarde

même... entretenir vos charmes... Moi j'ai bien mis quinze ans à crouler... Puis il y a les trucs!... Tenez si vous êtes sage, j'ai une recette pour la peau...

IRÈNE

Ah ! Dieu !... lutter ? lui apporter, à côté du jeune visage, contre lequel il faudrait combattre, mon visage à moi d'année en année flétri, contracté... lui exhiber chaque matin ma consomption, être la vieille maîtresse qui s'accroche et qui dispute âprement ses rognures de bonheur... jamais... jamais!... Il a vingt-deux ans, j'en ai quarante. Que voulez-vous faire à cela ? C'est une ruine mathématique, une lutte sans merci!... A quoi bon la prolonger jusqu'à l'horreur?... Quoi, ma belle image remplacée dans ses yeux par une carica ture?... Oh! la rancune sourde... la porte de la maison qu'on ouvre avec humeur... le regard mauvais qui guette la grimace de vos chairs... Dieu! mon pauvre amour, mon grand amour devenu... ça? Jamais, vous dis-je, jamais! Non, non, partir à temps, s'enfuir... Je saurai lui laisser le souvenir d'une aventure exquise, d'une image adorable à laquelle il pourra toujours penser d'une façon reposante, sur laquelle ne planera pas le souvenir même d'une scène, d'une rancœur... Que le cadavre de cet amour-là me survive !... alors, voyez-vous, de loin, je m'imaginerai que je ne suis ni vieille, ni morte pour lui... et je serai consolée.

MADAME LEDOUX

Ce qui veut dire?

IRÈNE

Qu'un jour, je ferai mon paquet, simplement, sans phrases. Il n'entendra plus parler de moi... voilà tout...Il ne m'aura pas vue faire autre chose que sourire et l'adorer.

MADAME LEDOUX

Oui, de l'ouvrage bien propre... pas de déchet... beau rêve !...On n'en a pas la force ! On se retient, on espère toujours être la plus forte. Le cœur vous cloue.

IRÈNE

Eh ! parbleu, je devine bien que lorsque l'heure arrive, rien ne doit empêcher les grincements de dents, les mains tordues : « Pitié, pitié pour ta vieille chérie !... Brr !...Aussi ai-je préparé d'avance ma retraite. Ce qui doit vous perdre c'est d'attendre. Voilà la gaffe. Il y a un instant où il faut partir, net, en cinq minutes. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, je suis prête à quitter la maison demain, s'il le fallait. Tout est préparé.

MADAME LEDOUX

Pour le coup vous m'estomaquez, ma petite !...

(*Irène va à un secrétaire, l'ouvre avec une petite clé et en tire une lettre.*)

IRÈNE

Savez-vous ce que c'est, cela ? Regardez la suscription.

MADAME LEDOUX, *lisant.*

A Georges de Chambry...

IRÈNE

C'est ma lettre d'adieu... Oui, je l'ai écrite, cette lettre, *d'avance*, maintenant que je pouvais encore l'écrire... Après, au moment voulu, je n'aurais pas pu, vous avez raison, je le sens... C'est des cris, des injures, des supplications égarées que j'aurais mises là-dedans. Tandis qu'il y trouvera tout le cœur pur de celle qui l'aura tant aimé...

MADAME LEDOUX

Etonnant de sang-froid... mais imprudent. On fait d'excellents replâtrages; si vous partiez, tout étant encore réparable?

IRÈNE

Il y a des rides qui ne sont plus réparables...

MADAME LEDOUX

Vous vous supprimez peut-être dix ans de bon, avec ce système-là!

IRÈNE

Enfant!... Faut-il vous dire que je ne m'en irai que sûre et certaine que le coup de cloche est sonné?... quand je ne pourrai plus m'empêcher de crier!... J'économiserai, jusque-là, ce que je pourrai de bon temps... Oh! le coup de cloche!... On ne s'y trompe pas, allez! Le sinistre coup de cloche! Partir, laisser la place à d'autres!... comme dans la chanson, tenez, que chantait tout à l'heure votre petite...

MADAME LEDOUX

Ah! oui...

(*Fredonnant.*)

Tu t'en vas la z'hirondelle,
Dis bouzou à Mustapha.

IRÈNE, *souriante.*

Avec cette différence que la vieille hirondelle partira seule, infiniment seule. Et encore ceci : que ce n'est point l'hiver qui la chassera...

MADAME LEDOUX

Et que sera-ce alors?

IRÈNE, *montrant la porte où apparaît miss Deacon à ce moment.*

Mais le printemps!

SCÈNE VII

LES MÊMES, MISS DEACON, GEORGET

MISS DEACON, *entrant, suivie de Georget, et écartant d'un joli geste les glycines de l'entrée.*

Bonjour, madame... je n'entre qu'une seconde...

IRÈNE

Mais comment donc!...

MISS DEACON

J'ai accompagné votre mari jusqu'au bout du jardin, je me sauve!

IRÈNE, *bas à Mme Ledoux.*

Mon mari... Gredine, va !...

MISS DEACON, *une jolie fille de vingt ans, pâle et fine avec des sveltesses de lévrier.*

Je venais seulement vous prier moi-même, de la part de ma mère, de venir chez nous, tout à l'heure, pour l'éclipse. Nous la verrons bien mieux de la terrasse de notre maison et ma mère a été forcée d'inviter une dame que vous ne connaissez pas, la présidente d'une œuvre très intéressante à Londres, la Ligue des Repentirs momentanés.

GEORGET

J'ai pensé que cela ne t'ennuirait pas d'accepter l'invitation de miss Deacon?...

IRÈNE

Du tout, du tout ! Ici ou ailleurs... Seulement voilà, vous serez privé du petit éclairage que j'avais préparé pour faire la nique à la lune.

(*Elle allume les guirlandes.*)

MISS DEACON

Ah! délicieux! J'indiquerai votre idée à miss Pink... Il faudra faire cela pour le dîner de l'ambassade. Cela complète génialement votre villa-bijou que j'adore.

GEORGET

C'est un joli petit pied-à-terre (*Galant.*) mais le vôtre le surpasse.

MISS DEACON

M. de Chambry a tant fait plaisir à ma mère tout à l'heure en disant des choses si charmantes sur notre maison... et qu'elle était plus tendre que les autres dans le feuillage, avec le bruit gai de sa fontaine et de ses petits oiseaux. Heureusement, nous n'en avons pas cru un mot... Ces Parisiens sont si blagueurs!

IRÈNE

Pas à Alger. (*A Mme Ledour.*) La canaille ! il a utilisé une phrase que je venais de lui dire.

MISS DEACON

Ce que je préfère, ce sont les guirlandes mauves.

GEORGET

Seulement, elles vont se faner tout de suite.

IRÈNE, *entraînant vers la droite Mme Ledoux.*

Remontrez-moi vos échantillons, voulez-vous ?

GEORGET, *bas à miss Deacon qui tient une rose entre ses dents.*

Le petit lapin va me donner la rose qu'il mâchonne.

MISS DEACON

Prenez-la.

GEORGET

Ce n'est pas commode.

MISS DEACON

Prenez-la comme il me plaît que vous la preniez.

(*Elle va se placer derrière Irène qui déplie sur ses genoux un des échantillons.*)

Oh! elles sont jolies, ces petites choses bleues, vertes, rouges...

IRÈNE

N'est-ce pas? C'est tout un petit rêve.

(*Elle laisse tomber la rose sur les genoux d'Irène. Il y a un mouvement d'hésitation. Georget hésite à la prendre. La rose reste une seconde sur les genoux d'Irène.*)

GEORGET

Oh! pardon...

(*Il ramasse finalement la rose et la fourre dans la poche de son veston.*)

MISS DEACON, *vivement.*

M. de Chambry ne s'intéresse pas aux choses artistiques. Regardez comme ils sont curieux, ces dessins.

GEORGET

Je les ai déjà vus.

IRÈNE, *pâle, leur passant les étoffes.*

Pas assez... pas assez... (*Elle remonte brusquement vers la fenêtre en entraînant Mme Ledoux.*) Tenez... venez voir, madame Ledoux... Je vais vous expliquer, d'après ce que j'ai lu dans le journal, ce qui va se passer... Ici, vous voyez, elle va décrire un cercle, et juste à côté de cette petite étoile toute petite, alors...

MADAME LEDOUX

Ah! oui... celle qu'on voit à peine?

(*Elles sont toutes deux de dos à Georget et à miss Deacon.*)

IRÈNE, *bas à Mme Ledoux, sans se retourner.*

Admirez comme mon visage n'a pas sourcillé... Et ce sera toujours pareil... toujours... je le jure par ce beau ciel... Ainsi, à ce moment, savez-vous ce qu'ils font? Voulez-vous que je vous le dise?

MADAME LEDOUX

Oui.

(Georget et Miss Deacon se font des signes.)

IRÈNE, *toujours sans se retourner, pointant son doigt vers le ciel.*

Mais paraissez vivement intéressée par la lune... Ils se regardent longuement... sans rien dire... ils se pressent les mains, avec la peur, la délicieuse peur de moi... je le sens, j'en suis sûre... Ils font comme nous faisions, Georges et moi autrefois. C'est leur tour maintenant!... c'est de moi, maintenant, qu'on se cache... (*Georges et Miss Deacon se sont rapprochés l'un de l'autre et se pressent la main.*) Je souffre!... Je sens mes jambes flageoler et quelque chose de lourd qui m'étreint et qui fait si mal... si mal... Eh bien, je vais me retourner lentement, naturellement, en leur laissant tout le temps de se détacher et il ne paraîtra rien sur mon visage, rien que le sourire le plus parfait et l'indifférence la plus heureuse... regardez... (*Elle se retourne très lentement, en sorte que Georget et la petite se sont détachés. Irène, avec un sourire exquis à miss Deacon.*) Et ne changez surtout pas cette robe qui va si délicieusement avec le ton de vos cheveux et la couleur du soir. (*Et avec le même sourire, elle se retourne*

encore vers Mme Ledoux et lui dit :) Vous voyez, ce n'est pas plus difficile que ça.

MISS DEACON

Madame de Chambry me gâte toujours.

IRÈNE

Comme c'était délicat et impressionnant le son de votre banjo, hier au soir, à travers les bosquets du jardin !

MISS DEACON

Oh ! vous pouvez supporter mon petit banjo ?... Cela ne vous horripile pas ? Quand j'en joue, c'est pour m'amuser... Vous ne prenez pas cela au sérieux au moins ? Le violon... c'est pathétique... j'aime.

GEORGET

Nous aimons bien aussi l'autre. N'est-ce pas, Irène ?

MISS DEACON

Oh ! je ne joue avec que ces navrantes romances anglaises si bêtes, si vulgaires... Elles n'ont pas de sincérité...

IRÈNE

Cela m'est complètement égal... J'aime, moi, la musique italienne de M. Tosti.

MISS DEACON

Oh ! l'horreur !... Ce que je chantais hier, peut-être ?...

« Era qua l'ora che volge... »

Elle chantonne.

IRÈNE

Oui, c'est cela.

MISS DEACON

Je n'aime pas cet air... Il n'a pas de sincérité.

IRÈNE, *bas à Mme Ledour.*

Que veut-elle dire par là? Ce doit être une allusion que nous ne comprenons pas.

MISS DEACON

J'entends ma mère, qui m'appelle... Excusez-moi... A tout à l'heure... (*Elle prend congé. Serrements de mains, Georget l'accompagne jusqu'à la porte... A voix basse, sur le seuil.*) Georget... *Dearest* !...

GEORGET, *même jeu.*

Quoi?...

MISS DEACON

Tout à l'heure, écoutez... je vais chanter pour vous, pendant que vous attendrez la lune, ici... comme moi... Selon que je sentirai que je pense à vous ou non... je jouerai du banjo ou du violon.

GEORGET

Si c'est du banjo ?

MISS DEACON

Si c'est du banjo, je me moque... vous savez bien.

GEORGET

Si c'est du violon?

MISS DEACON

Alors, je vous aime, et je pense beaucoup à vous.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

IRÈNE, MADAME LEDOUX, GEORGET

IRÈNE, *à Mme Ledoux.*

Elle est charmante, n'est-ce pas? Si, si... elle est charmante... Comme c'est calme l'amour chez ces êtres-là! Heureux, heureux printemps!

GEORGET, *redescendant.*

Fourbu!... Je tombe de sommeil. J'ai eu des corvées de fourrage aujourd'hui. Je ne sais pas, d'ailleurs, si je la verrai, cette éclipse. Il faut que je sois au quartier à minuit et demi, si je ne veux pas encore me faire attraper.

IRÈNE

Etends-toi, là, mon chéri... repose-toi un peu.

MADAME LEDOUX, *se levant*

Moi, je n'ai que le temps de ramener mes deux petites au dortoir!

GEORGET

Elles sont à jouer avec les bonnes...

(*Il s'étend sur le divan près de la fenêtre ouverte.*)

MADAME LEDOUX, *à Irène*

Ne vous dérangez pas... Je reviendrai demain...

IRÈNE

Oui... demain! C'est un beau jour...

MADAME LEDOUX

Vous verrez... j'ai mille bonnes raisons à vous donner.

IRÈNE

Donnez-les vite, alors... car le matin ne doit pas être bien loin où vous recevrez ma carte avec les trois petites lettres fatales P. P. C.

MADAME LEDOUX, *lui serrant la main avec effusion.*

Ne dites donc pas de sottises! Sentez-vous, au moins, comme je vous aime, combien vous m'intéressez?...

IRÈNE

Ce sera plus tard, un bien très précieux pour moi de me le rappeler... Lorsque j'aurai besoin d'attendrissement, je penserai à vous.

MADAME LEDOUX

Tout cela est désolant!

IRÈNE

Non pas. Ce sont les heures les plus cruelles, mais les plus belles de la vie. Un souvenir réussi, c'est souvent, pour les femmes, avoir su faire un chef-d'œuvre... A demain encore, madame Ledoux.

SCÈNE IX

GEORGET et IRÈNE, seuls.

IRÈNE, *s'approchant lentement du divan où Georget s'est allongé.*

Tu t'assoupissais, mon trésor? Tu es fatigué?... Dors un peu...

GEORGET

C'est cette existence de caserne!... Ce capitaine qui nous fait lever à cinq heures, c'est intolérable! Je me plaindrai au colon.

IRÈNE

Chut! Tu as une bonne heure de sieste devant toi... Je lirai pendant ce temps... Veux-tu? tu vas t'endormir avec mes lèvres sur ton front, dis?... comme nous faisions autrefois, tu te souviens, dans notre petit nid de la rue d'Auteuil...

GEORGET

C'est vrai pourtant...

IRÈNE, *le berçant.*

Là...

GEORGET

Comme il fait chaud le soir! Nous aurons un mois d'août terrible dans ce pays...

IRÈNE, *comptant mélancoliquement sur ses doigts.*

Mai... juin... juillet...

GEORGET

Aussi l'hiver prochain nous irons...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Oui, oui, l'hiver prochain nous irons où tu voudras... Dors, ma Gette, dors... Il y a une toute petite brise et des étoiles... Encore une de nos belles journées monotones qui est finie!... Dors. Tu es bien là... un aboiement de chien... une chanson, dans un café d'Alger, arrive jusqu'ici... Sur la mer, là-bas, la lueur d'un paquebot qui s'en retourne...

GEORGET, *les yeux fermés, la voix déjà lointaine.*

J'ai déjà fait cette remarque. Tu dis toujours de tous les bateaux : « Ils s'en retournent »... Pourquoi?... il y en a qui partent, aussi bien...

IRÈNE

C'est vrai, c'est absurde!... Chut!... Laisse mes lèvres sur ton front... ne parlons plus... Laisse mes lèvres...

(*Ils restent ainsi un grand moment, lui, étendu sur le divan, elle à ses côtés, et la bouche collée à son front. Peu à peu on entend sa respiration plus forte. Il s'est endormi... Tout à coup, au loin, un chant de violon.*)

Tiens! le violon... C'est pour lui qu'elle joue sûrement... et il ne l'entend pas... il s'est endor-

mi... Son bon sommeil de vingt ans a été plus fort que tout !...

(Elle le contemple, un sourire triste aux lèvres. Il dort, calme, la bouche entr'ouverte. Et le violon de miss Deacon joue toujours, au fond du jardin, derrière les orangers, un nocturne de Chopin, poncif et passionné... La lune monte... Des étoiles bougent...)

(Alors Irène, lentement, sans bruit, se lève. Elle va se placer sous la lumière d'une lampe... Du livre où elle l'avait cachée elle sort la lettre que tout à l'heure elle avait montrée à Mme Ledoux ; elle en ôte l'enveloppe. Elle pleure.)

IRÈNE, *lisant.*

Adieu, mon enfant... Que la vie te soit belle et heureuse!... Je t'ai écrit cela pendant que j'en avais encore la force... Adieu, ma lumière, adieu, mon grand amour. Oh! que le bonheur t'accompagne, chaque jour plus pur, comme j'aurais voulu t'accompagner moi-même... longtemps!... Vois-tu, il vaut mieux que je sois partie... Seulement, mon enfant, mon pauvre petiot... que je ne verrai plus jamais... lorsque, plus tard... tu te rappelleras Colibri... lorsque...

(Et elle continue, ainsi, de lire, durant qu'il dort, et que le violon chante, chante, dans le silence, là-bas, derrière les orangers, son air poncif et passionné.)

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Un salon cossu et bourgeois. Madeleine, Richard et Louis Soubrian prennent le café, après déjeuner. Une nourrice est là, avec un poupon dans les bras, un poupon accablé de dentelles et de voiles.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, RICHARD, LOUIS SOUBRIAN, LA NOURRICE

LOUIS, *soulevant le voile de l'enfant.*

Dieu, que c'est laid un enfant de deux mois!... Il parait que quand je suis venu au monde, moi, j'étais charmant... J'ai perdu depuis... Est-ce qu'il dit papa et maman?

MADELEINE

Vous êtes bête! A deux mois?

SOUBRIAN

Je ne suis pas au courant, je n'ai pas l'habitude... Vous êtes sûre que c'est un petit garçon?... C'est curieux, il a tout à fait l'air d'une fille?... A votre place, je me méfierais. A moins que ce ne soit un nain... Et maintenant, enlevez-le, hein?... je veux prendre mon café en paix...

MADELEINE

Monsieur Soubrian, vous serez puni : vous aurez beaucoup d'enfants.

SOUBRIAN

Si vous voulez.

RICHARD

Est-il spirituel cet imbécile-là !... Nounou, vous ne sortirez pas avant trois heures. Vous accompagnerez madame chez le médecin, avec le petit... C'est pour le lait stérilisé.

SOUBRIAN

Tu vas faire stériliser la nourrice?

(*La nourrice sort.*)

RICHARD

Le médecin veut essayer une alternance de biberon et de sein.

SOUBRIAN

Ça va la vexer, cette femme, la concurrence. Elle ne débitera plus, vous verrez.

RICHARD

Dis donc... pour te ramener à des choses sérieuses, je vais alors t'écrire cette lettre. Tu passes aux Messageries, tu la remets en te nommant et en disant que tu es le fils du directeur du *Grand Radical*...

SOUBRIAN

Ça ne leur produira aucun effet... La presse ne fait plus peur qu'aux journalistes.

RICHARD

Allons donc ! Tu verras qu'ils rembourseront

dare-dare. Et tu reviendras m'apporter la réponse ici... Je ne sors pas avant trois heures.. J'attends mon père.

MADELEINE

Ton père doit venir?

RICHARD

D'un moment à l'autre.

SOUBRIAN

Vous allez au bureau ensemble?

RICHARD

Non... nous devons aller au Comptoir International pour une affaire... sans grande importance, d'ailleurs... une simple signature.

SOUBRIAN

Je le trouve un peu changé, ton père, depuis quelque temps.

RICHARD

Il vieillit, n'est-ce pas?

SOUBRIAN

Je ne veux pas dire ça. Il est moins à crin, voilà tout. Ah! il a mis de l'eau dans son vin... Ce n'est pas comme mon paternel à moi...

RICHARD

Les événements intimes de ces dernières années n'ont pas été sans influer sur lui. C'était un homme qui avait mis tout son plaisir dans le train de la maison, les réceptions, le décorum... Maintenant, cette vie de garçon n'a plus grand charme pour

lui. L'hôtel de l'avenue Friedland est trop grand... on n'ouvre plus le rez-de-chaussée... Et mon mariage a coïncidé avec ces événements.

SOUBRIAN

Pourquoi ne divorce-t-il pas et ne se remarie-t-il pas?

RICHARD

Oh! non... le divorce n'entre pas dans ses idées ni dans ses principes. Il ne faudrait guère lui en parler... Au fait, Madeleine, tout à l'heure, invite-le à dîner pour dimanche. Même s'il refuse, l'intention lui fera plaisir.

MADELEINE

Entendu.

RICHARD

Je vais t'écrire la lettre tout de suite, veux-tu?

(*Il écrit sur un petit bureau à droite.*)

MADELEINE, *à Soubrian.*

Vous avez eu tort de faire allusion au grand scandale... Au fond, cela le désoblige toujours.

SOUBRIAN

Il doit être blasé pourtant.

MADELEINE

Il aime tant son père!

SOUBRIAN

Vous n'en parlez pas ensemble?

MADELEINE

Le moins possible. Nous avons épuisé ce sujet au moment de la rupture de nos fiançailles...

SOUBRIAN

Est-il possible que vous ayez sérieusement voulu rompre?

MADELEINE

Il a fallu un mois pour nous décider, ma mère et moi... Dame! après le bruit suscité dans Paris... Cette horrible femme, songez donc!... Si vous croyez que c'est gai d'avoir cette célébrité dans sa famille... Et encore, elle n'a pas fini de faire parler d'elle, vous verrez... Heureusement, mes dispositions sont prises. Quoi qu'il advienne, nous n'aurons jamais aucun rapport, même lointain, avec elle, et nous nous arrangerons toujours pour étouffer le bruit qu'elle pourra soulever. Les idées de Richard sont, grâce au ciel, absolument les miennes sur ce chapitre. C'est un garçon très fier, vous savez, et il a gardé une rancune profonde à sa mère de toutes les horreurs qu'elle leur a débitées, au moment où elle a claqué les portes. Car il paraît que ç'a été inouï le départ à la campagne... Que ne leur a-t-elle pas dit!... que les Chinois avaient bien raison de détruire leurs petits à la naissance et qu'elle regrettait bien de n'en avoir pas fait autant!... Croyez-vous?... la vilaine femme!

SOUBRIAN

Et elle est toujours en Algérie avec lui!... Elle

doit révolutionner la caserne, cette femme-là! Et je lui aurais donné le bon Dieu sans confession!... Vous avez des tuyaux sur eux?

MADELEINE

Oui, j'ai su des choses inconcevables. Ils mangent un argent fou. Ils ont des esclaves, il paraît. Elle s'habille en reine éthiopienne... Elle a une baignoire d'argent...

SOUBRIAN

Non?

MADELEINE

Comme je vous le dis. Elle est timbrée, cette femme-là; elle finira dans un cabanon... J'ai vu une Anglaise qui a passé quelques jours chez des voisins à eux; on n'a pas idée!... Elle se promène dans son jardin presque toute nue... Et elle habille son Chambry avec des costumes insensés. L'Anglaise me disait : « Oh! madame, je l'ai vu... il était beau! Il était sur un divan tout habillé d'une écharpe de soie pâle bleue... oh! c'était excitant! »

SOUBRIAN

Ben, elle en avait du vice votre Anglaise!

(*Richard se lève.*)

MADELEINE

Hum! Parlons d'autre chose (*Haut.*) Comment va votre ami Lignières?

SOUBRIAN

Pas mal. Merci pour lui.

RICHARD

Voilà... Je la cachète bien entendu.

SOUBRIAN

S'il te plaît.

RICHARD

Vous parliez de Lignières?... Au fait, comment vont les anciens amis ? Je ne les vois plus guère.

SOUBRIAN

Ça vieillit, ça vieillit, mon vieux... Eh oui! Chaulin a une grande barbe noire et une situation dans les automobiles... Lignières? Tu te rappelles un après-dîner, il y a déjà deux ans passés, comme c'est loin déjà! chez toi, avenue Friedland?... il nous parlait de sa papetière... eh bien, fini, la papetière! Elle est partie avec un répétiteur du lycée Condorcet...Pauvre Lignières!...

(*La femme de chambre entre et passe une carte à Richard. — Richard contemple la carte un instant sans rien dire.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, UNE FEMME DE CHAMBRE

RICHARD, *à la femme de chambre.*

Cette personne est dans l'antichambre?

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, monsieur.

RICHARD

Attendez... Madeleine. (*Madeleine s'approche. Il lui montre la carte.*) Regarde.

MADELEINE, *glaciale.*

Parfait. C'était fatal. (*Un silence.*) Que vas-tu faire?

RICHARD

Voyons, je ne puis décemment...

MADELEINE

Entendu, entendu; tu es libre. Seulement, rappelle-toi une chose...

RICHARD

Prends garde à la femme de chambre. Parle bas.

MADELEINE

Si tu agis autrement que tu t'y es engagé, demain, demain, je serai chez ma mère.

RICHARD

Mais que vas-tu chercher!

MADELEINE

Ceci dit, je n'ajouterai pas un mot, pas un. Je me retire dans ma chambre.

RICHARD

Voyons, Madeleine... nous sommes d'accord... parlons un peu... discutons, que diable!...

MADELEINE

La femme de chambre attend la réponse.

LA FEMME DE CHAMBRE

Où faut-il faire entrer, monsieur?

RICHARD

Attendez.

SOUBRIAN

Ah! je me sauve, moi, mes enfants... J'en profite pour aller porter ma lettre. A tout à l'heure...

RICHARD

Une minute... Je préfère que tu ne croises pas cette personne dans l'antichambre... Faites entrer dans mon cabinet, Françoise.

MADELEINE

Du tout. Faites entrer ici. Les portes doivent être grandes ouvertes!

RICHARD

Mon petit...

MADELEINE

J'ai d'ailleurs un mot à dire avant son départ à monsieur Soubrian. Vous voulez bien, monsieur Soubrian?

SOUBRIAN

Mais comment donc.

(*Il serre la main à Richard.*)

MADELEINE, *à Soubrian à la porte.*

Passez.

RICHARD

Ecoute.

MADELEINE

Je n'ai rien à écouter... rien à dire... C'est à toi de te souvenir... Tu sais ce que tu as à faire,.. et c'est toi seul que cela regarde, toi seul... Ma dignité s'oppose à ce que j'en entende davantage.

(*Elle entre à gauche avec Soubrian. Richard reste seul.*)

SCÈNE III

RICHARD, IRÈNE

La porte s'ouvre. La femme de chambre introduit Irène.

RICHARD

Bonjour, maman... (*Irène reste dans une posture vague et figée.*) Assieds-toi, maman... (*Elle s'assied.*) Tu es de passage à Paris...

IRÈNE

Oui... de passage... alors... (*Long silence.*) Je te remercie de ta lettre... où tu m'as annoncé la naissance de... ton petit...

RICHARD

C'était bien naturel.

IRÈNE

Si, si. (*Un silence.*) Tu es... (*Se reprenant.*) vous êtes très bien installés ici... c'est gentil.

RICHARD

Ça a été fait très vite. Nous nous sommes adressés à un décorateur.

IRÈNE, *après une hésitation visible.*

Et... Paulot?

RICHARD

Eh bien... tu dois savoir... je te l'ai écrit... Il a été reçu trentième à l'Ecole polytechnique... c'est très beau..

IRÈNE

Oh! oui, c'est très beau... Et il est dans cette école alors... Il y vit?...

RICHARD

Naturellement.

IRÈNE

Je pourrai peut-être aller le voir... si on me laisse entrer... parce que, quand on passe, n'est-ce pas?

RICHARD

Mais rien n'est plus facile... Tous les jours à six heures tu pourras le demander.

IRÈNE

S'il vaut mieux ne pas dire que je suis sa mère...

RICHARD

Tu plaisantes.

IRÈNE

On ne sait jamais... Ça pourrait le gêner. (*Un long silence.*) Et ta femme va bien?... Elle n'a pas été trop éprouvée?

RICHARD

Non, non, je te remercie... Elle a été très bien soignée. Nous sommes à Paris depuis peu en somme... pour les derniers mois... Nous avons séjourné très longtemps en Italie.

IRÈNE

Vous étiez partis tout de suite après le mariage?

RICHARD

Le jour même.

IRÈNE

A quelle église vous êtes-vous mariés?

RICHARD

A Saint-Louis d'Antin.

IRÈNE

Ah! pas à Saint-Augustin?

RICHARD

Non... (*Géné.*) nous n'avons pas fait grande invitation... Alors nous avons préféré une petite paroisse...

IRÈNE

Oui, c'est juste. (*Elle baisse la tête. Avec plus d'effort encore cette fois.*) Et le petit... Raoul.

RICHARD

Très gentil, très fort... deux mois... (*Vivement.*) Il est à la promenade justement en ce moment... avec sa nounou... au parc Monceau.

IRÈNE, *désappointée.*

Ah!

RICHARD

Toi, tu as très bonne mine.

IRÈNE, *avec un amer sourire.*

Tu trouves?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA NOURRICE

La nourrice entre rapidement.

LA NOURRICE

Monsieur, je viens prendre le manteau de bébé... que j'avais laissé tout à l'heure.

RICHARD

Prenez, prenez... Vous n'êtes donc pas partis?... Je croyais...

LA NOURRICE

Mais c'est monsieur lui-même qui m'a dit d'attendre madame, pour aller à quatre heures chez...

RICHARD, *l'interrompant sèchement.*

C'est bon... Je ne me rappelais plus.

(*La nourrice sort.*)

SCÈNE V

RICHARD, IRÈNE

RICHARD

C'est curieux, je croyais.

IRÈNE, *les larmes aux yeux, en souriant.*

Oh! ça ne fait rien... ça ne fait rien... Vous avez aussi une très jolie vue, là, dans la galerie.

(*Elle détourne la tête.*)

RICHARD

On voit le parc Monceau. (*Elle pleure sous sa voilette. Allant à elle, ému.*) Maman...

IRÈNE, *l'arrêtant nettement du geste.*

Laisse. J'ai du chagrin... beaucoup de chagrin... Laisse, je t'en prie... ça va passer... L'émotion du premier moment.

(*Il se rassied. Silence.*)

RICHARD

Quand es-tu arrivée à Paris?

IRÈNE

Hier soir.

RICHARD, *avec intention.*

Seule?

IRÈNE

Oui.

RICHARD

Et tu retourneras après directement à Alger?

IRÈNE

Non.

RICHARD

Cependant monsieur de...

IRÈNE

J'ai rompu avec M. de Chambry,

RICHARD

Ah!

IRÈNE

Oui. C'est fini!

(*Elle pleur..*)

RICHARD

Désires-tu revoir mon père?... Il est à Paris en ce moment.

IRÈNE

Ne me parle pas de ton père. Tu ne m'as pas comprise. Je suis venue te voir, toi, seulement... et je désire ne voir que toi... D'ailleurs, ma visite sera courte. Demain, j'irai voir Paulot à l'Ecole polytechnique et puis je repartirai sans doute...

RICHARD

Où comptes-tu passer l'hiver?

IRÈNE, *souriant tristement.*

Ah! oui, passer l'hiver... Dans la Riviera, peut-être... Seulement, c'est bien coûteux par là... Si je

trouve une pension de famille pas trop cher... dans un petit trou... au Cannet, par exemple.

RICHARD

Mais tu n'en es pas là?... Voyons!...

IRÈNE, *simplement.*

Je n'ai plus d'argent. J'avais cinq cent mille francs de dot. Je les ai mangés... Il me reste cent mille francs à peu près... En les mettant en viager...

RICHARD

Mais, maman, et moi ne suis-je pas là?

IRÈNE, *l'interrompant avec une simple fermeté.*

Encore une fois, tu viens de ne pas me comprendre. Si j'ai pu m'humilier jusqu'à te parler de cela, ce n'était pas pour demander l'aumône... Retire ton offre!

RICHARD

Oh! je te connais trop pour supposer que tu daignerais t'adresser à moi! Seulement il ne s'agit pas d'orgueil... il s'agit de vie pratique... et... (*Elle fond en sanglots.*) Ma pauvre maman!

IRÈNE

J'ai mal!... j'ai mal! Ah! je sais bien, tu dois te dire en ce moment : « C'était prévu... la scène de larmes! » J'aurais dû avoir plus de courage.

RICHARD

Que c'est bête, ce que tu racontes-là!

IRÈNE

Mais j'ai menti, tout à l'heure, j'ai menti... C'est vrai que je ne suis plus avec Georget, que

c'est fini pour jamais... c'est vrai aussi que je ne veux plus entendre jamais parler de ton père; mais, si je suis venue, ce n'était pas pour te voir seulement... c'était pour rester, pour qu'on ne me chasse pas!... Ah! n'est-ce pas? il ne faut guère être fière pour venir réclamer du secours à ceux qu'on a défiés ?... Je n'ignore pas aussi tous les ennuis que je vais te créer... et que je vais transformer ton attendrissement en gêne et en embarras...

RICHARD, *sans conviction.*

Mais non, mais non...

IRÈNE

Si. Je connais la vie... C'est maladroit, j'aurais dû m'y prendre petit à petit... mais tant pis! Oh! je ne réclame pas grand'chose! Je ne serai pas un bien grand embarras,.. qu'on ne me case pas trop loin de chez vous, voilà tout. Bien sûr, je ne demande pas à vivre ici... complètement... Pourvu que je puisse embrasser ton enfant... le voir souvent... ce petit que tu n'as pas voulu me montrer tout à l'heure...

RICHARD

Simple mouvement machinal, je t'assure...

IRÈNE

Bien naturel. Ta femme a mis comme condition à ton mariage qu'on n'entendrait plus parler de moi... et je sais, en effet, qu'on n'en parle plus nulle part. Je suis un nom de scandale, banni de

la société. (*Avec une voix lourde et sombre.*) Il y a des revenants qui ne doivent pas revenir... Votre monde à vous, maintenant, vous fuirait... Et ta femme le sait bien... Oh! mais je serai cachée, très cachée... on ne me verra pas, je vous le promets... vous n'aurez pas à souffrir... Seulement, moi, j'aurai ma petite place ici... On la mènera me voir... voilà tout ce que je demande.

RICHARD

Mais oui, c'est arrangeable! Ça ne peut pas se faire en un jour, tout à coup,... mais...

IRÈNE, *avec emportement.*

Et puis, même si je vous gêne, même si tu ne m'as pas pardonné dans le fond de ton cœur, tant pis... je reste tout de même!... Que veux-tu que je devienne, moi?... Où veux-tu que j'aille maintenant?... La vieillesse, la misère, quoi ? Il faut bien que je pose mon front et mes lèvres quelque part. Tout n'est pas mort en moi pourtant!... Il y a des tendresses qui me réclament encore... Je sais bien que j'ai tout envoyé promener autrefois, famille, foyer! Mais qu'est-ce qu'on veut que je devienne tout de même?... Me tuer?... J'y ai pensé...

RICHARD, *pousse un cri.*

Oh!

IRÈNE

Oui, j'y ai pensé... Mais on ne meurt pas comme ça... Alors quoi?... où voulez-vous que j'aille? Il faut bien qu'on me déniche un coin... On ne peut

pourtant pas me mettre dans un asile!... Consultez-vous, arrangez-vous et trouvez-moi une fin, le petit coin où se consumer... Bonheur, beauté, jeunesse, tout s'en va... mais la vie reste... c'est long à en finir! Trouvez-moi ma petite place... et puis vous m'oublierez!... Je me charge de m'éteindre, toute seule, proprement et... sans fumée...

RICHARD, *au comble de l'émotion courant à elle.*

Maman!

IRÈNE, *fondant en sanglots sur son épaule.*

Richard! Richard!... Et puis ne crois pas que ce soit indifférent de sentir que ce sont tes bras qui me soutiennent... C'est le dernier berceau que l'on souhaite!...

(*Ils restent un instant enlacés l'un à l'autre.*)

RICHARD, *brusquement.*

Ecoute, il faut régler cette situation tout de suite. Je vais appeler Madeleine.

IRÈNE, *avec effroi.*

Oh! je t'en prie... Pas devant moi!...

RICHARD

Non... Tu vas entrer cinq minutes dans mon cabinet de travail... J'aime mieux expliquer l'affaire à Madeleine, à l'écart de toute domesticité indiscrète... Va... Pour ma part, je ne puis t'assurer qu'une chose : c'est que, si longtemps j'ai gardé un ressentiment violent, je l'avoue, depuis, tout ressentiment est tombé... Mon rôle,

aujourd'hui, est indépendant de celui de mon père. Et je vais agir de mon mieux... (*Tout à coup.*) Mais entre nous, avoue tout de même — j'ai besoin de cette satisfaction — avoue, maman, qu'elle a du bon, la famille?

IRÈNE, *les yeux baissés.*

Oui.

RICHARD, *triomphalement.*

Hein, les fils criminels, les ennemis?... Tu y retournes tout de même!... Les luttes de l'amour et de la famille. Quelles balivernes! Tu te rappelles?

IRÈNE, *sans qu'on puisse lire une impression quelconque sur son visage.*

Tout... je me rappelle tout.

RICHARD, *comme s'il voulait la faire parler.*

Quels regrets tu as dû subir!...

IRÈNE, *les yeux impénétrablement baissés.*

Oui.

RICHARD, *s'animant en parlant.*

Je vois ta vie, là-bas!... Et le revirement quand les écailles te sont, peu à peu, tombées des yeux!

IRÈNE

Oui, oui...

RICHARD, *insistant comme avec rage.*

Comme tu dois être punie, pauvre mère, par le remords!... Et cet être! quelle nausée de lui

tu dois éprouver, maintenant que tu vois clair!... Dis-le, hein?

IRÈNE, *sans sourciller.*

Oui.

RICHARD

Et comme, dans ta déchéance, elle a dû te paraître pure et belle la famille, que tu avais honnie!... C'est tout de même nous qui sommes la vraie vérité de la vie... (*Il pousse un large soupir de satisfaction.*) Je te demande pardon de t'avoir fait souffrir cette petite confession, mais j'avais tout de même besoin de t'entendre rétracter tes paroles d'autrefois qui me sont toujours restées sur le cœur... Ce n'est qu'une petite satisfaction — mais ça soulage!... Maintenant, entre-là, veux-tu?... Je vais entreprendre Madeleine.

(*Il la fait entrer dans le cabinet de travail, à droite.*)

IRÈNE

Je t'attends.

SCÈNE VI

RICHARD, MADELEINE

RICHARD, *reste seul ;*
il va à la porte du fond et appelle.

Madeleine! (*Madeleine entre. Richard tout de suite.*) Ecoute, ne proteste pas... Ne réponds même pas à ce que je vais te demander... Accepte sans mot dire, sans discuter... Je fais appel à ton cœur.

MADELEINE

Allons, bon!... De quoi s'agit-il?

RICHARD

Maman a rompu toute relation avec Chambry, ils se sont séparés.

MADELEINE

Et elle veut vivre avec nous... c'est cela? Jamais.

RICHARD

Madeleine!

MADELEINE

Jamais! Nous avions prévu ce petit coup, ma mère et moi... Tu te rappelles à quelles conditions j'ai consenti à ne pas rompre notre mariage?

RICHARD

Eh bien, les conditions ne sont plus les mêmes, voilà tout... D'ailleurs, ce n'est pas à vivre avec nous qu'elle demande... Un petit appartement dans le quartier.

MADELEINE

Dans la maison peut-être?

RICHARD

Etre reçue ici...

MADELEINE

Et invitée à nos réceptions, n'est-ce pas? C'est déjà suffisant d'avoir une belle-mère qui a mal tourné et s'est enfuie avec un gigolo... Elle n'avait au moins qu'à rester avec lui!

RICHARD

Je te défends de parler ainsi! Elle souffre... tu dois avoir pitié. D'ailleurs nous ne pouvons lui interdire d'embrasser le petit, de temps en temps.

MADELEINE

C'est bien pour cela que je m'insurge!... Nous ne pouvons pas, bien sûr! nous sommes du même avis... Seulement, je sais ce qui va arriver, parce qu'on ne peut pas lui interdire d'embrasser Raoul; à mesure, elle s'installera ici... elle prendra ses repas... voudra renouer ses relations, connaître les nôtres... car c'est cela surtout qui la fait mourir d'envie! Elle est déclassée : elle voudrait reprendre un rang... Eh bien, non, qu'elle ne se fasse pas d'illusions. Elle est une femme à l'eau... elle ne peut plus regrimper sur la rive et il ne faut pas qu'elle en prenne prétexte pour nous entraîner avec elle.

RICHARD

Si tu crois que c'est le mobile qui la fait agir!

MADELEINE

Parfaitement. Je connais les femmes, mon cher!... Et notre maison sera tarée définitivement... « Je vous présente ma belle-mère, retour d'Alger. » C'est gai.

RICHARD

Mais puisqu'elle offre de ne venir qu'en cachette... quand il n'y aura personne.

MADELEINE

Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez,

mon pauvre ami! Et puis, qui te prouve qu'elle ne va pas continuer de voir son monsieur? Ou qu'elle ne partira pas un de ces quatre matins, avec un nouvel ami à toi?

RICHARD

Madeleine!

MADELEINE

Elle nous a mis en droit de tout supposer, et dire qu'elle vient vers Raoul avec ses lèvres embrassées par des hommes, par... Sais-tu qu'elle nous apporte, le sais-tu?... tout simplement le déshonneur.

RICHARD

Tiens!

MADELEINE

Quoi?

RICHARD

Rien. Je me rappelle seulement avoir prononcé cette phrase-là autrefois...

MADELEINE

Tu as bien changé depuis!

RICHARD

Non, c'est l'honneur qui a changé de côté... Faut croire que ça se déplace...

MADELEINE

Ne fais pas d'esprit.

RICHARD

Je n'en ai jamais moins fait... Ne te donne pas

pour plus méchante que tu n'es. Je connais ton bon cœur, au fond, Madeleine. Ne discute donc pas une chose que tu as d'avance acceptée et que tu ne peux pas refuser. Tu ferais bien mieux de te décider d'un coup... et de ne pas diminuer le mérite que tu auras à pardonner, tout à l'heure.

MADELEINE

Pourquoi ne s'adresse-t-elle pas à ton père? Il n'est pas divorcé... Qu'ils se remettent ensemble, c'est bien simple.

RICHARD, *haussant les épaules.*

En effet, c'est simple.

MADELEINE

On ne la recevra pas plus... mais enfin, dans un salon, on pourra ne pas s'apercevoir qu'elle est là. Ce sera déjà plus commode.

RICHARD

Tu criailles bien inutilement.

MADELEINE

Ma baigneuse me dit ça quand elle me donne ma douche... Je t'assure qu'on ne reçoit pas des douches de ce genre, impunément.

(*Elle est à la cheminée, accoudée. Elle rage.*)

RICHARD

Eh bien! maintenant que tu as poussé ton cri...

MADELEINE

Au moins, que ceci soit bien décidé... et qu'elle le sache!

RICHARD

Ah! tu vois que tu as cédé de toi-même!

MADELEINE

Qu'elle le sache! Je ne la présenterai à personne... Elle ne viendra qu'aux heures où je voudrai... Et puis, qu'elle n'aille pas s'imaginer que je sortirai avec elle... Pas même pour des courses.

RICHARD

Entendu...On ne vous rencontrera pas ensemble.

MADELEINE

Ce n'est pas seulement à cause des gens qui la connaissent... mais je ne voudrais pas qu'on me rencontre avec une personne qui marque aussi mal... Elle est maquillée comme une cocotte, ta mère... et fagotée!... A son âge!

RICHARD

Oh! si tu la voyais, tu ne la reconnaîtrais pas, va... Elle a bien changé, la pauvre vieille!...

MADELEINE

Changée? Ce chapeau!...

RICHARD

Quel chapeau?

MADELEINE

Ce chapeau de roses qu'elle porte.

RICHARD

Tu l'as donc aperçue ?

MADELEINE

Oui... Non... par la serrure... là, j'ai jeté un coup d'œil. Non, ce chapeau de jeune fille!... Elle ne se voit pas!

RICHARD

Allons Mad, ne réfléchis pas... Un bon mouvement. Je ne doute pas de ton cœur... Tu hésites déjà... Encore une seconde et...

MADELEINE

Où l'as-tu mise?

RICHARD, *montrant la porte.*

Là.

MADELEINE, *subitement, sans transition, va droit à la porte du cabinet et l'ouvre. Sur un ton d'huissier.*

Madame, si vous voulez vous donner la peine d'entrer. (*Irène s'avance.*) Je vais vous conduire auprès du petit.

(*Elle dit cela d'un air digne et cérémonieux.*)

RICHARD

Va, ma mère, va.

IRÈNE, *avec un élan maladroit.*

Oh! merci, merci! Mad...

MADELEINE, *l'interrompant.*

en lui montrant froidement la porte du fond.

C'est par ici. (*Elle va l'ouvrir. Irène reste inter-*

loquée, émue, interrogeant douloureusement son fils du regard. — Madeleine attend à la porte ouverte, comme pour faire passer Irène devant elle.) Passez, madame.

(*Irène se décide et le mouchoir aux lèvres, la tête basse, les épaules serrées, humble et pauvre, elle entre avec Madeleine.*)

SCÈNE VII

RICHARD seul, puis LA FEMME DE CHAMBRE

RICHARD, *seul.*

Maintenant, le téléphone! (*Il va au téléphone.*) Allo! Voulez-vous me donner le 225.53?... Allo...

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.*

M. de Rysbergue demande s'il ne dérange pas monsieur... Sans quoi il repassera après le bureau.

RICHARD, *vivement.*

Faites entrer... faites entrer!

(*La femme de chambre sort.*)

RICHARD, *parlant à l'appareil.*

Merci... Non... ça va... (*Rysbergue entre.*) Ah! père, je te téléphonais justement. (*A la femme de chambre.*) Vite... Voulez-vous aller dire à madame, dans la chambre de bébé, qu'elle ne rentre ici au salon, avec cette dame, qu'au cas où je l'appellerais... Sinon qu'elles restent toutes deux jusqu'à

ce que je vienne les retrouver... N'est-ce pas, c'est compris?

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien, monsieur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

RICHARD, RYSBERGUE

RYSBERGUE

Qu'y a-t-il donc?

RICHARD

Père... Elle est ici.

RYSBERGUE

Qui ?

RICHARD

Maman.

RYSBERGUE

Ah!

RICHARD, *parlant*, *rapidement*, *empressé.*

Une grosse nouvelle... Je ne sais pas encore ce qui s'est passé... Mais elle a rompu avec de Chambry, définitivement. Elle retourne ici, à Paris, repentante, et c'est à nous qu'elle vient demander pardon... Et asile. Elle est là, dans la chambre de bébé avec Madeleine, qui n'y a pas mis trop de façons... Elles doivent être déjà en train de se réconcilier. Alors écoute, puisque te voilà, ne crois-tu pas, père, qu'il faudrait faire bon-

heur complet. C'est le moment. Du temps a passé... deux ans. Réfléchis! Ce serait si bien de ta part.

RYSBERGUE, *allant à son fils.*

Un mot... Mais réponds sincèrement, sans mentir... Tu le promets?

RICHARD

Oui.

RYSBERGUE

Dans la conversation que tu as eue avec ta mère mon nom a-t-il été prononcé par elle?

RICHARD

Mais...

RYSBERGUE

A-t-elle témoigné du désir que nous nous réconcilions tous deux ? Sois franc.

RICHARD

Mais cela n'implique pas nécessairement...

RYSBERGUE

Allons donc! N'insiste pas, Richard... J'ai réfléchi, j'ai admis parfois cette hypothèse d'un retour qui se réalise aujourd'hui... eh bien, je suis toujours arrivé à cette même conclusion : vaut mieux pas... vaut mieux pas. (*Il hoche lentement la tête.*) Réconcilier! quel affreux mot!... Quelle paix factice d'intérêts cela suppose!... Ce qu'on ne réconcilie pas, ce sont les cœurs que l'indifférence a séparés, et que plus rien ne rappelle l'un à l'autre. Non, je suis heureux pour nous, pour

toi, pour tout le monde, qu'elle soit revenue et assagie, et que cette histoire finisse de la sorte; je suis là pour subvenir, tacitement, à tous ses besoins. J'aurai le savoir-vivre nécessaire... mais ce sera tout. Crois-moi, je suis très... très content, oui, de ce que tu m'apprends... Mais le reste... vaut mieux pas... je sais ce que je dis.

RICHARD

Cependant, toi, lui pardonnerais-tu? Reviendrais-tu sur ce que tu lui disais en la chassant?

RYSBERGUE

On ne tient jamais ses engagements.

RICHARD

Bien. C'est l'essentiel.

RYSBERGUE

Non. Vois-tu, ce jour où j'ai crié : « Va-t'en ! » le poing levé, te souviens-tu ? Ah ! j'en ai eu alors la sensation soudaine, ce n'est pas moi qui la chassait, c'était elle qui se détachait... c'était la vie qui l'emportait... Oui, j'avais beau crier, je ne réussissais même pas à l'impressionner... Les mots tournaient machinalement dans ma bouche... Cette sensation m'est restée toujours très nette... Que parles-tu de pardon, alors que, si je le lui offrais, c'est elle qui ne l'accepterait pas !

RICHARD

Ah ! c'est que tu te l'imagines comme autrefois... Elle a bien changé en deux ans... Il ne

s'agit pas de révolte, va! Si tu l'avais entendue, ici, tout à l'heure, elle t'aurait touché, si simple, si repentante, si humble et lamentable, la pauvre femme.

RYSBERGUE

Elle s'est accusée, n'est-ce pas?

RICHARD

Formellement.

RYSBERGUE

Elle a témoigné de sa honte ? Pour un peu si tu lui avais demandé de honnir son Georget avec horreur, elle l'aurait fait.

RICHARD

Je le lui ai demandé.

RYSBERGUE

Il n'y a pas de renoncement qu'elle ne te consente!... Toutes les lâchetés, toutes les humilités, tu les auras, à une condition, une seule: c'est que tu lui donnes ce petit bout de gosse qui est là, qu'elle attend... et qui est devenu la seule espérance à laquelle elle puisse se raccrocher... Je vais même, mon pauvre Richard, t'enlever une illusion, et ce te sera pénible, mais que veux-tu ?... Elle t'a probablement fait aussi des protestations de tendresse et elle t'a donné à comprendre que c'était beaucoup pour toi qu'elle revenait?

RICHARD

Sans doute.

RYSBERGUE,
lui donnant une tape ironique sur l'épaule.

Et tu en as conçu, avoue, un peu de fierté! Naïf! Je suis fâché de t'enlever cette illusion facile, mais si nous étions seuls, toi et moi, ni l'un ni l'autre, nous ne la reverrions. Celle-ci va droit à sa continuation, son instinct la dirige égoïstement toujours... vers ce qui est son nouveau destin. Le passé est un fleuve qu'on ne remonte pas. Maintenant (*montrant la porte de la chambre du bébé.*) c'est à lui le tour!... Mais nous, mais nous... mon pauvre Richard!... Sans celui qui vient de naître, que serais-tu pour elle! Va, va, quoi qu'elle t'en ait dit, ce n'est pas vrai... Elle a employé l'habile pitié des larmes pour t'attendrir... Que ne ferait-elle, probablement, pour gagner cet enfant?... Elle revient avec la dernière des platitudes se ranger sous les lois qu'elle a reniées, il n'y a pas deux ans, et avec quel orgueil... Contradiction, oui, mais contradiction apparente... Et regarde la courbe de sa vie, comme elle est dessinée, nette, précise!... Mon pauvre Richard, va, tu as beaucoup à apprendre... Et les femmes te rouleront encore.

(*Et, paternellement, il lui allonge une pichenette sur la joue. On dirait qu'il y a une jalousie sarcastique et triste dans cette caresse.*)

RICHARD, *regarde son père, sans bien comprendre, ses yeux francs et clairs un peu ahuris.*

Alors, père, tu attribues à une basse comédie,

son attendrissement de tout à l'heure, ses larmes?

(*Il est presque indigné.*)

RYSBERGUE

Non pas, c'est inconscient!... Et qui sait même, peut-être est-elle sincère... Sait-on? (*Il s'assied nerveusement sur le bord de la table.*) Peut-être ne se souvient-elle déjà plus... car c'est effrayant, nous l'avons éprouvé nous-mêmes, ce don d'oubli total! C'est comme les bêtes, oui, — elle trouvait la comparaison juste, dans son délire — qui donneraient leur vie, se haussent jusqu'au plus complet sacrifice, pour défendre leurs petits; puis qui, cet instinct apaisé, ne se souviennent plus de rien, et subitement, en un jour, passent du renoncement le plus fou à l'indifférence la plus morne; c'est fini, la fonction est terminée. A une autre!... Vois-tu, j'ai réfléchi beaucoup pendant deux ans de solitude. Des mots qu'elle disait me revenaient à la mémoire, me tarabustaient sans cesse. « Ma fonction envers vous est terminée... » clamait-elle, et j'ai compris, j'ai compris la vérité. Elle avait raison. La femme n'est pas un être indépendant et libre comme nous, elle est asservie à des lois de nature qu'aucune civilisation n'a encore abolies et n'abolira jamais. Elle est une succession de fonctions, et absolument contradictoires. Toutes ces fonctions, la société est arrivée à peu près à les concilier, par des époques fixes et observées, de mariage, d'évolution... Ça va tant bien que mal... ça va.. Mais qu'il survienne, dans cette évolution, une simple erreur

de date, de tour, comme il est arrivé à ta mère, dont le cœur ne s'est éveillé qu'à l'été de sa vie, patatras, l'édifice de paix s'écroule ! Et alors, c'est l'amas des drames, les instincts lâchés, les deuils, les irréparables vérités. Alors, petit, il arrive ce qui nous est arrivé. Les volières heureuses où l'on vivait ensemble se brisent, et les dissentiments effrayants ne se taisent et ne se rejoignent une seconde qu'autour du premier vagissement de l'enfant qui vient de pousser le cri de la vie, et du renouveau éternel.

(*Il y a, dans son ton, la grande émotion contenue d'un père qui éduque encore son enfant.*)

RICHARD

Père, que ta sagesse est devenue amère !

RYSBERGUE, *le regardant avec une infinie tendresse.*

J'ai vieilli. Ça t'arrivera bientôt. Déjà tu t'es bien modifié... Maintenant, si tu me demandes pourquoi, possédant cette sagesse, comment, étant capable d'admettre et de pardonner, je n'ai pas assez de supériorité ou trop d'égoïsme, comme tu voudras, pour me résoudre à l'approcher, la revoir sans rien lui demander d'elle-même, je te répondrai que je manque de courage... Peut-être un jour, des hommes viendront, assez forts, assez libres, pour assister au phénomène de la femme avec une simple indulgence et une plus calme équité. Pour nous, notre passé religieux, des préjugés, de vieilles et adorables coutumes ne peuvent chasser de notre mémoire cette conception

de l'épouse pure et chaste, de l'amour unique, fidèle au foyer domestique. On ne porte pas en vain le poids de tant de siècles catholiques. Sans doute, c'est étroit, égoïste, mesquin... mais que veux-tu? J'envie ceux qui sauront un jour se libérer de cette conception et s'affranchir de ce passé. Oui, je pressens une plus mâle et plus juste sagesse qui diminuera d'autant la somme des douleurs courantes, mais nous, on a trop d'attaches... On voudrait, on ne peut pas! Nous sommes ceux qui auront côtoyé une espérance, sans avoir eu la force de la saisir. Voilà... maintenant que je t'ai tout expliqué, je te laisse à ta mère.

RICHARD

Alors?

RYSBERGUE

Alors, je désire qu'on m'en parle le moins possible. Rends-la heureuse, Richard. Sois bon pour elle... Je ne puis pas dire autre chose... sois bon, mais moi... vaut mieux pas... As-tu un cigare ?

RICHARD

Là, sur la table.

RYSBERGUE

Où as-tu acheté cette boîte? Ils ne sont pas trop mous, j'ai déjà remarqué. Où les prends-tu?

RICHARD

Toujours au bureau de la rue Tronchet.

RYSBERGUE

J'y passerai (*Il aspire une bouffée.*) Voilà... Alors je vais aller tout seul au Comptoir international.

RICHARD, *vivement, empressé.*

Mais, père, je t'accompagne.

RYSBERGUE

Non, non, ce n'est pas la peine. Reste ici, tu as à faire. Je t'avais donné rendez-vous parce que je passais sous tes fenêtres; autrement!... Qu'est-ce que tu fais ce soir?... Ah! c'est juste, tu ne sortiras peut-être pas.

RICHARD

Mais si... Veux-tu que nous allions quelque part?

RYSBERGUE

Non... mais nous aurions pu faire une partie au cercle... ou un billard... Je n'ai plus la main depuis quelque temps.

RICHARD

Entendu... avec plaisir.

RYSBERGUE

C'est ça... si tu n'as rien de mieux à faire, passe me prendre. Bonsoir.

RICHARD, *encore une fois timidement.*

Tu ne veux même pas la voir?

RYSBERGUE

Non, non, ne parlons plus jamais de ces

choses, veux-tu?... Voilà... Alors, à après dîner... Il fait un beau froid; je vais aller à pied... Bonsoir...

(Il sort, le col relevé, la canne dans la poche de son pardessus, le pas traînant, le dos voûté.)

SCÈNE IX

RICHARD, MADELEINE, IRÈNE

Richard attend une seconde, en réfléchissant ou en rêvant, puis va à la porte par où est sortie Madeleine ; on entend la voix de la nourrice.

LA VOIX DE LA NOURRICE

Ainsi font font font, les petites marionnettes.
Ainsi font font font,
Trois petits tours et puis s'en vont. .

(Richard reste accoudé à la porte. On le voit sourire aux femmes. Puis entrent Irène et Madeleine. Irène va quasiment s'affaisser sur un canapé, le mouchoir sur la bouche, prise d'une faiblesse.

RICHARD

Qu'a-t-elle?

MADELEINE

L'émotion.

IRÈNE

Ah! mes enfants! Cela m'a fait bien plaisir. Comme il est beau ton petit, Richard!

RICHARD

Il te ressemble; on le dit.

IRÈNE

Ah! on le dit? (*Vivement.*) Mais il a beaucoup de sa mère aussi. Il aura sa jolie figure.

MADELEINE

Oh! vous êtes trop aimable, madame.

IRÈNE

Madame!.... Bah! ça viendra... Elle a été bonne, Richard, j'ai été très touchée, je tiens à vous le dire... si, si...

RICHARD

Je ne puis t'affirmer qu'une chose, maman, c'est que tu peux te considérer ici comme chez toi... aujourd'hui, demain et toujours. Madeleine elle-même va te le dire.

IRÈNE, *se levant sans laisser à Madeleine le temps de répondre.*

Oh! non, qu'elle ne le dise pas! Qu'elle me donne seulement son front à embrasser, cela vaudra mieux que toutes les paroles!

(*Elle l'embrasse.*)

MADELEINE

Vous voyez, je pleure moi-même...

RICHARD

Je suis bien, bien content.

(*On entend sonner à la porte d'entrée.*)

MADELEINE

Allons, bon! on sonne... Nous ne pouvons pas être deux minutes tranquilles dans cette maison. Je ne veux pas qu'on nous voie avec les yeux rouges... Venez par là.

RICHARD

Ce ne peut être que Soubrian qui revient.

MADELEINE

N'importe. En tout cas, entrons dans la chambre de bébé, voulez-vous? (*A Irène.*) Vous préférez sans doute cela?

IRÈNE

Je crois bien!

MADELEINE

Veux-tu rappeler la nounou, Richard, à qui j'avais dit de sortir... Je vais chercher un mouchoir dans ma chambre, et j'arrive. (*En sortant elle laisse la porte ouverte.*)

RICHARD, *la suivant et à sa mère.*

Tu viens, maman?

IRÈNE

Je prends mon chapeau... voilà.

SCÈNE X

IRÈNE, seule, puis UNE FEMME DE CHAMBRE

IRÈNE, *seule, prend son chapeau sur la table. En le prenant, elle a une espèce de long sourire mélancolique.*

Ce chapeau, ce chapeau de jeune fille... avec des roses!... Pauvre vieille, ils ont dit, la pauvre vieille!...

(*Elle se regarde dans la glace avidement; on dirait qu'elle fait en arrangeant ses cheveux le dernier geste de la femme et qu'elle ensevelit tout un passé; on dirait que les cheveux blanchissent, que le visage se tire, sous l'effet de la volonté fixe.*)

UNE FEMME DE CHAMBRE, *entrant en coup de vent.*

Madame, c'est monsieur Soubr...

IRÈNE

Faites entrer.

LA FEMME DE CHAMBRE,
hésitant en voyant cette personne inconnue.

Mais, madame, je ne sais si je dois...

IRÈNE

C'estjuste! Oh! vous pouvez...Je suis la grand'-mère.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie JOUVE & Cie, 15, rue Racine, Paris. — 6081-24



